

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

L'ÉTÉ
DU FIGARO



ENQUÊTE SUR
LE CHASSEUR SANS TÊTE
L'IMPITOYABLE DUEL
ENTRE LE FRÈRE
ET L'ASSASSIN IMPUNI
PAGE 18

Paris 2024

• Handball : les Françaises en finale pour défendre leur titre olympique
• Ambiance : au Village des athlètes, entre fête et concentration NOTRE CAHIER SPÉCIAL



LE COMBAT DES CHEFS

NORD ET PAS-DE-CALAIS : FÉLIX ROBERT FACE À CHRISTOPHE DUFOSSÉ PAGE 12

VOYAGE SUR LA PLANÈTE TRUMP SES NOUVEAUX AMIS

MILLIARDAIRES DE LA TECH PAGE 16

LA VIE D'APRÈS DES MÉDAILLÉS OLYMPIQUES

QUÉNÉHERVÉ : DES PISTES D'ATHLÉTISME AUX BANCS DE L'ENA PAGE 23

TIKTOK, LA GRANDE PEUR DOUYIN, LA VERSION CHINOISE QUI A CONQUIS JEUNES COMME RETRAITÉS PAGE 24

JEUX D'ÉTÉ PAGE 13

ASSEMBLÉE

Les lobbyistes coïncés entre le marteau mélenchoniste et l'enclume lepéniste PAGE 2

MAYOTTE

Le fléau du braconnage des tortues marines PAGE 8

CHAMPS LIBRES

• Un entretien avec Jérémie Peltier

• La tribune de Julie Girard PAGE 17

FIGARO OUI FIGARO NON

Réponses à la question de jeudi :

Pensez-vous qu'il y aura une nouvelle dissolution de l'Assemblée nationale l'été prochain ?

NON 19% OUI 81%

VOTANTS : 121 865

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr

Avez-vous changé votre programme de vacances en raison des JO ?

MATHIEU PERSAN POUR LE FIGARO

Pourquoi les Français ont mis le cap sur l'étranger cet été

Craignant un afflux touristique exceptionnel en raison des Jeux olympiques, beaucoup d'entre eux ont opté pour les traditionnelles destinations ensoleillées autour de la Méditerranée.

L'effervescence des préparatifs avant les Jeux olympiques et la perspective d'un afflux touristique hors norme ont convaincu de nombreux Français - dont beaucoup de Parisiens - de partir cet été en vacances à

l'étranger. Selon les experts, ils sont 500 000 de plus que l'an dernier à avoir fait ce choix. Si la plupart ont opté pour le soleil d'Espagne, d'Italie, de Grèce ou de Tunisie, certaines destinations habituellement moins cou-

ruées ont rencontré du succès, à l'image du Japon et de l'Europe du Nord. En France, les professionnels du tourisme notent une baisse de fréquentation dans les zones habituellement très prisées (côte atlantique,

Côte d'Azur...), mais des taux de remplissage satisfaisants dans de nombreuses régions, notamment dans les villes accueillant des épreuves olympiques, comme Châteauroux, Lille ou Compiègne.

→ CES PARISIENS PRESQUE AMERS D'AVOIR FUI LA CAPITALE POUR LA GRÈCE → AVEC LA CRISE DU POUVOIR D'ACHAT, LES VACANCIERS SE SERRENT LA CEINTURE POUR LES VACANCES PAGES 20 ET 21



Après sept ans d'exil, le leader indépendantiste catalan Carles Puigdemont a fait une brève réapparition, jeudi à Barcelone, avant de disparaître à nouveau, se jouant de la police et du mandat d'arrêt qui le vise en Espagne. PAGE 6

ÉDITORIAL par Philippe Gélie

Guerre asymétrique

L'Ukraine a envahi la Russie. Sur le papier, cette annonce retentissante décrit une situation inédite depuis... 1941 ! Environ un millier de soldats réguliers, équipés de blindés et d'artillerie, ont lancé depuis mardi une offensive spectaculaire dans la région de Koursk, où ils auraient percé sur au moins 25 km. Sans nier le camouflage subi, Vladimir Poutine s'indigne d'une « provocation à grande échelle » et de « tirs aveugles sur des cibles civiles », méthode de prédilection de sa propre armée. Cette opération crée d'autant plus la surprise que les nouvelles du front ne sont pas bonnes : l'agresseur russe grignote régulièrement du terrain dans le Donbass, quoique poussivement et au prix fort. Condamnée à tenir, l'armée ukrainienne se retrouve « fixée » face à l'ennemi et privée d'initiative. Plus la guerre frontale évolue à l'avantage de la Russie, plus l'Ukraine s'en remet donc à une stratégie de guerre asymétrique : opérations commandos couronnées de succès en Crimée et en mer Noire, incursions au-delà de la frontière, plutôt laissées jusqu'ici à des miliciens russes supplétifs de Kiev, et même récemment au Sahel, où le groupe de mercenaires Wagner a

subi de lourdes pertes face à des djihadistes supposément aidés par Kiev. L'ouverture de nouveaux fronts permet de prendre l'ennemi russe à contrepiéd et de bousculer ses certitudes. Mais l'aventure de Koursk, vu son coût probable, doit être plus qu'une diversion. Tout en taisant ses intentions, Volodymyr Zelensky se cache à peine : des véhicules de combat américains Bradley ont été perdus dans la bataille, alors qu'il cherche justement à s'affranchir de la contrainte imposée par les Occidentaux de ne pas utiliser leurs armes en Russie. Puisque l'opération n'est pas dimensionnée pour défaire Poutine sur son terrain, elle vise plus probablement à secouer les alliés de l'Ukraine, dont l'aide ne suffit toujours pas à équilibrer le rapport de forces. En mettant en lumière les points faibles des Russes, elle peut aussi rehausser la main de Kiev avant d'éventuelles négociations, auxquelles Zelensky ne ferme plus totalement la porte. « Plus nous mettons la pression sur la Russie, plus nous nous rapprochons de la paix », dit-il. À vérifier. ■

À Koursk, l'audacieuse incursion de l'Ukraine en Russie

En trois jours d'offensive, les forces régulières de Kiev ont déjà avancé de 25 kilomètres à l'intérieur de la Russie et mis la main sur plus de 350 km² dans la région frontalière de Koursk. Elles ont presque entièrement pris le contrôle de la ville de Soudja, épicentre des combats qui abrite une station de transit du gaz russe vers l'Europe. C'est la plus importante percée en territoire russe depuis le début de la guerre. La facilité avec laquelle les Ukrainiens ont pénétré la Russie a jeté un froid à Moscou et parmi les loyalistes du régime. PAGES 4, 5 ET L'ÉDITORIAL

Lit coffre
Topper
790€
En 140 x 190

Lit coffre
Topper + matelas
1290€
En 140 x 190
Matelas Cälin
Dunlopillo 20 cm

5 coloris bois au choix
Structure MDF. Matelas mousse hybride 35kg/m³. Ecopart 10 € incluse
Prix hors tête de lit et hors livraison. Photos non contractuelles

EspaceTopper®
Maison familiale depuis 1926

Paris 15 : 66 rue de la Convention, 7J/7, 01 40 59 02 10, M° Charles Michels
Paris 15 : 37 rue du Commerce, du mardi au samedi, 01 45 75 29 98,
M° Emile Zola ou La Motte-Picquet - Grenelle
Paris 12 : 56-60 cours d' Vincennes, 7J/7, 01 43 41 80 93, M° Nation

Assemblée : les lobbyistes coincés entre le marteau mélenchoniste et l'enclume lepéniste

Martin Lagrave

Dans un Hémicycle plus fragmenté que jamais, des majorités transpartisanes pourraient se constituer contre le monde des affaires. Une hypothèse que redoutent les cabinets d'affaires publiques et leurs clients.



Les députés de la France insoumise, dirigés par Mathilde Panot (ci-dessus, en veste bleue, à l'Assemblée nationale le 12 décembre 2023), se défient des cabinets de lobbying.

« **L**a nouvelle donne politique change tout. » Un mois après le second tour des législatives anticipées, un dirigeant de l'un des plus influents cabinets de lobbying parisien se désole : « Avant, tout le pouvoir était à l'Élysée et il suffisait de convaincre les principaux conseillers pour faire évoluer les projets de loi. Demain, ça ne sera plus du tout le cas. » Déjà amorcé en 2022 avec la perte de la majorité absolue du camp Macron, le basculement du pouvoir vers le Parlement devrait atteindre ces prochains mois un niveau inédit dans l'histoire de la V^e République. Pour les « représentants d'intérêts », dont le métier consiste à influencer sur la décision publique, ce glissement impose désormais d'augmenter les activités d'influence auprès du Parlement, notamment auprès des députés.

Groupeurs professionnels, entreprises, organisations non gouvernementales (ONG), ou encore cabinets de conseil avaient jusqu'ici pour habitude de solliciter des rendez-vous avec certains élus, de fournir des notes techniques, d'encourager à soutenir – ou à s'opposer à – telle ou telle proposition... Quand ils ne livraient pas des amendements clés en main. Une situation probablement appelée à cesser. « Le vrai pouvoir sera à l'Assemblée, mais on ne sait pas encore où », s'inquiète un dirigeant. « En fait, la situation à venir sera simplement une accentuation de ce que l'on a connu ces deux dernières années », se rassure Jean-Luc Archambault, président du cabinet Lysios.

Ce réinvestissement du Palais Bourbon qui s'annonce est en tout cas loin d'être une mince affaire. Tant auprès de certaines forces de gauche très hostiles au monde du lobbying – dont les Insoumis et les Écologistes – qu'avec le Rassemblement national (RN), conspué par de nombreux dirigeants d'entreprise pour son positionnement « antisystème » revendiqué. Or, ces partis représentant désormais près de 40 % de l'Hémicycle (226 députés sur 577), les lobbyistes vont de toute façon devoir tenter de faire avec. Au moins autant qu'avec les libéraux macronistes et Les Républicains, avec qui ils noueront historiquement de bonnes relations.

Souvent confondus avec les cabinets de conseil comme McKinsey – plusieurs enquêtes du Parquet national financier (PNF) visent les pratiques du cabinet de conseil américain et ses relations avec l'Élysée –, les cabinets d'affaires publiques souffrent d'une image assez dégradée dans l'opinion. Ne se limitant pas au rôle incarné par Pierre Niney dans le film *Goliath* – où l'ex-pensionnaire de la Comédie-Française défend ardemment les intérêts économiques de l'agro-industrie –, le lobbying est aussi le fait de nombreuses ONG. Ainsi, en 2023, ce sont les domaines de la santé (11 %), de l'agriculture-agroalimentaire (10,7 %), de l'environnement (10,2 %) et de l'économie (9 %) qui ont eu le plus recours au lobbying, d'après le rapport de la Haute Autorité pour la transparence de la vie publique (HATVP). Encadrée depuis 2017 par la loi Sapin, la pratique revêt même un intérêt démocratique, selon l'institution, en ce qu'elle « contribue à une prise de la décision publique éclairée ».

« Nous sommes à l'écoute de tout ce qui sert l'intérêt général, mais les lobbys qui défendent des intérêts particuliers – pour générer du chiffre d'affaires –, nous les tenons distance »

Gabriel Amard Député LFI du Rhône

Une vision toutefois loin d'être partagée par les plus vifs détracteurs du secteur, à commencer par l'association anticorruption Anticor et La France insoumise (LFI). Les troupes mélenchonistes exécutent les « consultants en affaires publiques » et refusent de les rencontrer. « Nous sommes à l'écoute de tout ce qui sert l'intérêt général, mais les lobbys qui défendent des intérêts particuliers – pour générer du chiffre d'affaires –, nous les tenons distance », assume Gabriel Amard, député LFI du Rhône. « Avec eux, rien ne va changer : ils refusent de parler aux entreprises par dogmatisme, peste un dirigeant de cabinet parisien. En face, les entreprises ne veulent pas parler à LFI, qu'elles considèrent comme l'ennemi numéro un et dont elles désapprouvent les outrances. » Avec les Écologistes, les réticences sont à peine moins

dres. « Ils traitent les demandes au cas par cas, explique Louis-Alexis Fabre, consultant en affaires publiques, particulièrement concerné par les sujets liés à la commission des affaires sociales. Ils sont méfiants mais pas fondamentalement antilobbyistes. On peut les rencontrer et tenter de faire passer des messages. »

Les représentants d'intérêts qui espèrent trouver une oreille attentive à gauche de l'échiquier doivent donc se tourner vers socialistes et – si étonnant cela puisse paraître – les communistes, considérés comme bien plus ouverts. « Il y a dans ces deux groupes des gens qui comprennent les réalités économiques », explique le directeur conseil d'un grand cabinet. Les lobbyistes jouent sur certains marqueurs chers à ces élus. « Il y a des leviers, dans les circonscriptions avec de gros bassins d'emploi notamment. Ça sera jamais nos alliés mais on peut discuter et aller chercher au moins une position sérieuse et apaisée de leurs groupes », avance-t-on.

Le second écueil sur la route des lobbyistes se trouve être le RN, désormais premier groupe du Palais Bourbon avec plus de 125 élus. Mais pour des raisons de nature très différente car, contrairement à leurs collègues de gauche, les nationalistes sont enclins – et même enthousiastes – à l'idée de travailler avec la galaxie du lobbying. Un zèle qui va jusqu'à mettre mal à l'aise des consultants : soit parce qu'ils refusent par principe de travailler avec ce parti, soit parce que c'est pour leurs clients qu'il n'en est pas question. « C'est quand même très particulier, car ce sont des gens très polis... Si tu envoies une sollicitation, tu auras toujours une réponse. Ils sont désarçonnés de professionnalisme, avec un consultant hors micro. J'ai des gros clients qui ne sont pas du tout en phase avec ça. » Pour suivre sa stratégie de notabilisation, le parti à la flamme maintient le dialogue avec certains groupements d'intérêts – comme le bâtiment ou la santé – et tente d'attirer des collaborateurs bénéficiant d'expériences dans le privé. En mars dernier, le député Franck Allisio – spécialiste des questions bancaires au RN – a recruté comme collaborateur Antoine Barthélémy, jusqu'alors chargé d'affaires publiques au sein de la puissante Fédération bancaire française (FBF).

Dans un Hémicycle fragmenté de manière inédite avec onze groupes (un

record sous la V^e République), il devient de plus en plus difficile de faire l'impasse sur quelque contingent que ce soit. Cet émiettement parlementaire fait d'ailleurs craindre aux représentants d'intérêts une imprévisibilité législative. Ils redoutent notamment des initiatives inattendues lors des « niches », du nom de ces sessions de 24 heures dont chaque groupe fixe tour à tour – et unilatéralement – l'ordre du jour. La première – et la seule – prévue à ce jour étant celle du RN, le 31 octobre prochain. « Cela va favoriser des initiatives isolées, qui sont les plus dangereuses pour nos clients. Le contexte est très porteur de risque, d'un point de vue réglementaire, mais également d'opportunités. Il faudra être vigilant », anticipe Guillaume Allenet, directeur du pôle affaires publiques de Publicis. Tiphaine Mercier, directrice associée chez Havas, pointe, elle, le risque de « majorités d'intérêts » et de « coalitions de blocage » sur des textes majeurs pour le monde économique : « On a vu le RN et LFI s'envoyer des balles dans la presse, tout en laissant des ouvertures de coalition pour certains textes. » Exemple notable de ce type d'alliance, le NFP comme le RN ont récemment indiqué qu'ils étaient prêts à voter toute mesure d'abrogation de la réforme des retraites qui leur serait soumise à la rentrée. Sans compter le rendez-vous crucial du budget 2025, attendu comme un moment de vérité cet automne.

« En ne traitant pas les députés RN, vous ne traitez pas de potentiels futurs ministres. La prochaine présidentielle, c'est en 2027, dans moins de trois ans... »

Un lobbyiste

Après une phase d'« évaluation » observée depuis les législatives, les lobbyistes prévoient de basculer dans un temps de « sensibilisation » de leurs clients, notamment sur le comportement à adopter avec le RN. Sur ce point, les avis divergent grandement. Ainsi, plusieurs interlocuteurs du *Figaro* appartenant aux mêmes cabinets livrent des analyses différentes, les uns parlant sur une normalisation des relations

entre les entreprises et le RN, les autres voulant prolonger le « front républicain » et entretenir le « cordon sanitaire ». « On se retrouve avec un bloc central toujours important », veut croire Tiphaine Mercier, citant les 166 députés macronistes et leurs 47 collègues de la Droite républicaine. Cette ancienne communicante du LR Xavier Bertrand poursuit : « Le sujet, c'est surtout de maintenir le dialogue entre les entreprises et les élus sur les travaux à venir. En premier lieu, cela passe par les personnalités clés de l'Assemblée. Le RN a vu ces postes leur échapper, ça ne change donc pas grand-chose », assure-t-elle.

Il faut dire que, en plus d'avoir perdu ses deux vice-présidences de la Chambre basse, le RN a été méthodiquement tenu à l'écart des fonctions importantes et stratégiques, notamment les présidences de commission permanentes. Mais plusieurs de ses députés sont devenus rapporteurs spéciaux sur des postes de dépenses, pour préparer le budget 2025 – par exemple sur le commerce extérieur, la fonction publique ou encore la défense. Tout comme les Insoumis, qui héritent de la gestion des finances publiques et de la lutte contre l'évasion fiscale.

Pour autant, seuls trois groupes seraient « des faiseurs de roi sur de nombreux textes », selon Guillaume Allenet de Publicis, qui évoque, sans le nommer, le PS, les LR et Liot. Une vision jugée court-termiste par plusieurs homologues. « En ne traitant pas les députés RN, vous ne traitez pas de potentiels futurs ministres, lâche froidement un directeur de pôle affaires publiques d'un cabinet de lobbying. La prochaine présidentielle, c'est en 2027, dans moins de trois ans... Sans parler d'une nouvelle dissolution l'été prochain. Les entreprises commencent à bien le comprendre. »

Reste que, dans ce contexte de retour en force du Parlement, la grande instabilité attendue à l'Assemblée pourrait favoriser, par contraste, l'autre Chambre – le Palais du Luxembourg –, sorte de pôle de stabilité. « Le Sénat va jouer un rôle beaucoup plus important, observe Tiphaine Mercier. C'est plutôt une bonne chose, parce que cela va redonner du poids au bloc central », prophétise-t-elle. Sans savoir jusqu'à quand cela pourrait durer. ■

Le jour de gloire

de 40 048 coureurs amateurs aura lieu demain. Ils se sont préparés pendant des mois. Ils ont couru sur les pavés, ils ont couru dans les champs. Et ce 10 août 2024, ces amateurs vont entrer dans l'Histoire en participant à la première épreuve des Jeux Olympiques ouverte à tous. Ils prendront le Louvre, ils prendront Versailles, ils prendront les Tuileries et franchiront la ligne d'arrivée en légendes. En 1896, les Jeux modernes naissent avec l'idée folle que le sport appartient à tous; 128 ans plus tard, des milliers d'athlètes olympiques d'un jour vont enfin le prouver en courant le Marathon Pour Tous. Chacun d'entre eux, sur la ligne de départ, se dira : oui, ce jour historique

est arrivé



La Russie prise de court par une percée de l'armée ukrainienne

Julian Colling Moscou

Au troisième jour de leur offensive, les forces de Kiev avaient mis la main sur plus de 350 km² dans la région frontalière de Koursk.

Fini les incursions limitées des quelques unités de soldats russes se battant pour l'Ukraine et contre Vladimir Poutine, comme le Corps des volontaires russes ou la légion Liberté de la Russie. Cette fois, c'est l'armée régulière ukrainienne, avec plusieurs unités mécanisées, qui a été envoyée en territoire russe depuis la région de Soumy. Via cette offensive éclair lancée mardi, les forces de Kiev ont déjà avancé de 25 km à l'intérieur de la Russie et avaient mis la main, jeudi, sur plus de 350 km² dans la région frontalière de Koursk. Soit le double de ce que contrôle la Russie au nord de Kharkiv, comme le rappelaient les médias indépendants russes.

Il s'agit de la première percée ukrainienne en territoire russe depuis le début de la guerre à grande échelle. La facilité avec laquelle les Ukrainiens ont pénétré en Russie a jeté un froid à Moscou et parmi les loyalistes du régime. Très vite, dès mercredi, les critiques des ultrapatriotes ont une nouvelle fois plus sur la direction militaire russe, comme lors de chaque incursion ennemie. Un leadership mené depuis mai dernier par un novice en la matière, le nouveau ministre de la Défense, Andreï Beloussov, issu de la société civile, qui fait désormais face à son premier grand défi à son nouveau poste.

« Cela faisait deux mois que l'ennemi accumulait des forces (près de la frontière), cinglait ainsi le canal Rybar, suivi par plus d'un million d'abonnés et bien connecté à l'intérieur des forces russes. Toutes les informations avaient été remontées, il y avait suffisamment de temps pour prendre une décision appropriée, mais les états-majors sont incompetents. La direction de la Défense a eu beau changer, personne n'a rompu l'ancien système de gestion des combats. »

La commentatrice patriotique Anastasia Kachevarova dénonçait de son côté les perpétuelles « erreurs coûtant la vie à des soldats russes » de la part du commandement militaire. De nombreux rapports et vidéos issus de sources ouvertes faisaient état, mercredi et jeudi, de la capture de dizaines de fantassins russes membres des unités de protection des frontières. Sujet très sensible en Rus-

sie, il y aurait visiblement de jeunes conscrits - qui restent justement à l'arrière et ne vont pas sur le front - parmi ces prisonniers.

L'état-major a-t-il fait preuve d'impréparation et de nonchalance sur la protection de ses territoires frontaliers, traditionnel point faible de la défense russe depuis le début de la guerre ? Jeudi, la publication d'un autre « indiscret » par l'un de ces canaux Telegram très suivis a donné du crédit à cette version. Selon une source au sein du système, le chef de l'état-major russe, Valeri Guerassimov, aurait été mis en garde il y a deux semaines sur une imminente attaque de grande ampleur par le général en charge des divisions qui gardent les frontières dans la région de Koursk, Essedoulla Abatchev.

Hypothétiques négociations

Ce à quoi Guerassimov aurait répondu qu'il ne fallait pas céder à la panique et à la désinformation du camp adverse. Guerassimov - qui fut l'une des têtes de Turc de feu Evgueni Prigojine - aurait ordonné la veille de l'offensive de retirer des troupes de la zone, jugeant qu'elles y étaient inutiles. Mercredi, Beloussov et Guerassimov sont apparus ensemble lors d'une réunion d'urgence avec Vladimir Poutine. Le chef était étonnamment calme, mais les a sommés de prendre leurs responsabilités.

Désormais, selon le groupe d'experts militaires indépendants russes Volia, la Russie rapatrie à la hâte des unités qui se battaient dans le Donbass, afin de protéger Koursk. Elles ont été rejointes par des corps d'élite aéroportés, et bénéficient désormais du soutien de l'aviation russe. Une réaction tardive, alors que la dernière incursion ne datait, pourtant, que du mois de mars.

Jeudi, selon les blogueurs militaires russes, la surface des hostilités a atteint les 430 km². Les Ukrainiens ont quasi entièrement pris le contrôle de la ville la plus proche de la frontière, Soujda (5000 habitants), épice des combats depuis mardi et qui abrite une station de transit du gaz russe vers l'Europe. Gazprom a déclaré que ses activités continueraient pour l'heure comme à l'accoutumée. Les forces de Kiev ont progressé



Théâtre de combats depuis mardi, la ville russe de Soujda est passée sous le contrôle des forces ukrainiennes.

rapidement vers l'ouest en direction de la plus grande ville du canton, Korenevo (10000 habitants environ), prenant au passage le contrôle de nombreux petits villages. Les combats pour le contrôle de Korenevo auraient déjà commencé.

Sur le plan global, les spécialistes occidentaux se montrent circonspects quant aux objectifs de cette opération. Mais

d'autres émettent une hypothèse favorable à l'Ukraine : Kiev pourrait souhaiter capturer le plus de territoire russe possible, afin d'être en position plus favorable lors d'hypothétiques négociations à venir. D'aucuns notaient la présence à proximité de la centrale nucléaire de Koursk, située à Kourtchatov, que les Ukrainiens pourraient vouloir capturer.

Alors que les deux lignes de fortifications érigées par la région de Koursk - qui ont coûté quelque 15 milliards de roubles (150 M€) selon le média Agentsvo - ont été percées en une journée, le manque de réaction des autorités régionales est très vivement critiqué sur place. Selon les rapports et témoignages qui émergent des zones de combat habitées,

Une incursion de l'armée ukrainienne en Russie



Le pari militaire de Kiev en Afrique pour contrer les menées des miliciens

Tanguy Berthemet

Les conséquences de la lourde défaite subie par l'armée malienne et par les mercenaires de Wagner, fin juillet, n'en finissent plus. Si les suites militaires dans l'extrême nord du Sahel étaient prévisibles, les tensions diplomatiques qu'elle a engendrées l'étaient moins. Au centre de ces frictions, la revendication par l'Ukraine d'un rôle dans cette offensive et, d'une manière plus générale, le nouvel activisme de Kiev en Afrique pour s'opposer aux menées russes sur le continent.

Ces derniers jours, le Mali puis le Niger ont rompu leurs relations diplomatiques avec l'Ukraine tandis que Moscou menaçait. « Incapable de vaincre la Russie sur le champ de bataille, le régime criminel de Volodymyr Zelensky a décidé d'ouvrir un deuxième front en Afrique et soutient des groupes terroristes dans des États du continent favorables à Moscou », a dénoncé la porte-parole du ministère russe des Affaires étrangères.

Après se trouver donc le revers sanglant encaissé par les hommes de Wagner, rebaptisé finement Africa Corps. Entre le 20 et le 28 juillet, la compagnie militaire privée (PMC), en compagnie d'unités des Forces armées

maliennes (FAMA) a lancé une offensive vers Tin Zouatine, la dernière ville encore contrôlée par la rébellion touareg. Une colonne de 20 à 24 véhicules, partie de Kidal, a été la cible de raids, à partir du 25 juillet, des combattants du Cadre stratégique pour la défense du peuple de l'Azawad (CSP-DPA), une organisation qui fédère plusieurs mouvements armés indépendants touareg.

En raison de conditions météo défavorables, l'aviation malienne, de toute manière très sous-dimensionnée, n'a pu intervenir. Selon Rybar, une chaîne proche de l'armée russe diffusée sur Telegram, les hommes du CSP tentent de se replier et gagnent une vallée pour ne faire face qu'à une nouvelle embuscade qui entraîne leur élimination. Pour Rybar, cette ultime attaque est le fait des djihadistes de Groupe de soutien à l'islam et aux musulmans (Jnim en arabe), un mouvement terroriste lié à al-Qaïda au Maghreb islamique (Aqmi).

Le bilan, toujours incertain, est lourd pour Wagner depuis son arrivée en 2021. Le CSP, qui a publié de nombreuses vidéos et photos où l'on voit de nombreux corps, dont certains blancs, revendique la mort de 80 Russes. Sur

Telegram, Rybar reconnaît le décès de « deux douzaines » de mercenaires, dont au moins un commandant, Sergueï Chevtchenko, dit « Proud ». Au moins deux mercenaires sont faits prisonniers. Il s'agit de Russes du Donbass en Ukraine, selon Wassim Nasr, chercheur au Soufan Center.

Sans doute gênés, des cadres du CSP ont nié sur internet toute collaboration avec le Jnim dans ces combats. Pour-

« Je ne vois pas comment des Ukrainiens pourraient intervenir si loin, ni ce qu'ils pourraient apporter sur un terrain si spécifique. En revanche, ils peuvent délivrer des formations très utiles, y compris en ligne »

Un bon connaisseur du Sahel

tant, peu doutent de l'intervention du Jnim, le même chercheur notant la présence d'un de leurs chefs sur place dans les vidéos diffusées par le groupe. Le lien n'est d'ailleurs pas si étonnant. Dans la galaxie de groupes formant la CSP, si certains sont en guerre contre

Aqmi, d'autres sont notoirement proches du chef du Jnim, Iyad Ag Ghaly.

Dans ce contexte, la revendication par Kiev d'un appui aux rebelles du CSP tombe mal. Le responsable du renseignement militaire ukrainien, Andreï Ioussov, était certes resté très flou sur « les informations » fournies par Kiev, se contentant de sous-entendus. Mais Bamako, puis Niamey, des régimes putschistes très liés à Moscou, en ont profité pour crier à la complicité avec les terroristes et rompre avec Kiev. La Russie qui, comme Mali, n'a cessé de mettre dans le même panier « terroristes », rebelles laïcs, le Jnim mais aussi l'armée ukrainienne, a poussé son avantage.

Pourtant, une photo publiée par un site ukrainien censé montrer l'implication de troupes ukrainiennes au sol s'est vite révélée fautive. Et beaucoup doutent d'une telle intervention. « Je ne vois pas comment des Ukrainiens pourraient intervenir si loin, ni ce qu'ils pourraient apporter sur un terrain si spécifique. En revanche, ils peuvent délivrer des formations très utiles, y compris en ligne », estime un bon connaisseur du Sahel.

Les combats de la fin juillet ont d'ailleurs impliqué l'utilisation d'au

Europe 1

6H-9H
EUROPE 1 MATIN
Lionel Gougélot

Retrouvez l'Édito politique à 7h50 avec Carl Meeus du Figaro Magazine

Biélorussie : la dictature sans fin d'Alexandre Loukachenko

Marielle Vitureau
Vilnius

La grande conférence qui a réuni l'opposition biélorusse à Vilnius, au début du mois d'août, a commencé par une minute de silence « pour la liberté », toujours emprisonnée dans les griffes d'Alexandre Loukachenko, le président réélu il y a quatre ans en fraudant de nouveau le scrutin.

Quand il est arrivé au pouvoir, il y a trente ans cette année, « Alexandre Loukachenko n'était pas un protégé de Moscou », relève Uladzislau Ivanou, enseignant à l'université biélorusse en exil à Vilnius, « pourtant idéologiquement, il était dès le début pro-oriental et pro-russe ». Un an après son accession au pouvoir, il organise un premier référendum pour rétablir le drapeau soviétique biélorusse, vert et rouge, et introduire le russe comme langue d'État. « Il avait l'intention de s'approprier le pouvoir assez vite », explique Ekaterina Pierson-Lyzhina, chercheuse à l'université libre de Bruxelles, et depuis il ne l'a pas lâché. « Il voit son pays comme son bien personnel », souligne encore la chercheuse.

« Loukachenko voit son pays comme son bien personnel »

Ekaterina Pierson-Lyzhina
Chercheuse à l'université libre de Bruxelles

Depuis « la révolution de la dignité » de l'été 2020, comme la nomment les opposants, la Biélorussie est devenue une prison à ciel ouvert. L'ONG de défense des droits de l'homme Viasna, créée tout juste deux ans après l'arrivée de Loukachenko au pouvoir pour défendre les victimes des premières répressions, recense 1394 prisonniers politiques. Si plusieurs d'entre eux ont été récemment relâchés, « de nouvelles personnes sont emprisonnées chaque jour, il n'est pas possible de considérer cela comme une nouvelle pratique du régime de relâcher les gens », souligne la leader de l'opposition, Svetlana Tikhonovskaïa, dans un entretien avec *Le Figaro*. Sur la pochette qu'elle porte en permanence avec elle, une grande photo de son mari, Sergueï, qu'elle entoure de ses bras. « Nous avons dû apprendre un nouveau mot : *incommunicado* ».

Ils sont dix prisonniers, selon l'opposante, dont les proches n'ont plus de nouvelles depuis mars 2023. Tatsiana Khomich, la sœur de Maria Kolesnikova, n'en a qu'indirectement et elles sont mauvaises. Pourquoi les prisonniers biélorusses n'ont-ils pas été inclus dans l'échange récent de prisonniers entre la Russie et plusieurs pays occidentaux ? La question est sur toutes les lèvres. « Nous avons aussi un Prix Nobel de la paix en prison, Ales Bialiatki » relève une interlocutrice. À 62 ans,



Alexandre Loukachenko, ici en juillet 2024 à Astana (Kazakhstan), est à la tête de la Biélorussie depuis 1994. SERGEI SAVOSTYANOV / POOL / AFP

le fondateur de l'ONG Viasna est en prison depuis le 21 avril 2023, six mois après avoir reçu son prix Nobel de la paix.

Exilée à Vilnius depuis quatre ans, Svetlana Tikhonovskaïa a toujours la même ambition : « organiser des élections libres et démocratiques en Biélorussie ». L'opposition en exil fait de grands efforts pour s'unir et proposer un projet politique aux Biélorusses alors qu'un nouveau scrutin présidentiel se profile l'année prochaine, « un rituel soviétique où Loukachenko redésignerait Loukachenko », raille l'opposante.

Pour apprendre la démocratie, les Biélorusses en exil ont donc renouvelé

le Conseil de coordination, une sorte d'organe législatif, avec sa majorité et ses fractions. Même si très peu de Biélorusses ont voté en ligne, environ 7000, Stanislava Glinnik, la vice-présidente et petite-fille de Stanislav Chouchkievitch, candidat démocrate face à Alexandre Loukachenko en 1994, est confiante. Au premier trimestre, les débats en langue biélorusse devraient porter sur les sanctions à l'égard du régime de Minsk. « J'espère que les débats seront enflammés », partage la jeune femme qui vit depuis plus de dix ans en exil.

Pour Pavel Latushka, vice-président du cabinet transitionnel créé il y

a deux ans, « notre tâche est de prouver qu'Alexandre Loukachenko n'aura plus jamais notre soutien ». Avec son ONG Honest People, Alena Zhyvahlod cherche à convaincre les nouveaux électeurs de se rallier à la cause démocratique biélorusse, en diffusant du matériel et des informations sur les processus démocratiques dans le pays. Une plateforme pour renforcer la coopération entre les forces démocratiques biélorusses a été mise sur pied à l'issue de la conférence pour une nouvelle Biélorussie.

Mais la vie des Biélorusses à l'étranger reste difficile, surtout depuis le début de la guerre russe contre l'Ukraine et l'implication du régime de Minsk dans ce conflit, puisque le territoire biélorusse sert de base arrière à l'armée russe pour mener des attaques contre l'Ukraine. Tous les efforts de l'opposition servent à démontrer qu'il ne faut pas mettre un trait d'égalité entre les Biélorusses et le régime, mais la situation se tend.

En Lituanie, qui accueille plus de 62000 citoyens biélorusses dans un pays de 2,8 millions d'habitants, la frontière avec la Biélorussie devient de plus en plus hermétique. Les contrôles pour obtenir le statut de réfugiés sont plus stricts et la suspicion grandit. Alexeï Schurko, le directeur de Gurtam, en a récemment fait les frais. Trois employés de cette grande entreprise de la tech, qui a complètement quitté la Biélorussie après le début de la guerre en Ukraine, ont vu leurs visas lituanais révoqués « pour avoir par exemple servi dans la milice biélorusse il y a quinze ans », comme l'explique le directeur. Svetlana Tikhonovskaïa reconnaît qu'il s'agit d'un grand problème. « Avant la guerre, la Biélorussie était le pays qui recevait le plus de visas Schengen », rappelle-t-elle.

Inlassablement, l'opposante poursuit son œuvre. À l'issue de la conférence, elle a été reconduite à la tête de l'opposition jusqu'aux prochaines élections libres. Son prochain projet : la création d'un passeport de la Biélorussie démocratique. ■

aucun protocole d'évacuation générale n'avait été prévu. Les habitants ont seulement reçu comme seul conseil d'« appeler le 112 », le numéro d'urgence centralisé en Russie.

Pas de plan d'évacuation

Dans une vidéo, une Russe fulminait face à la rapide surcharge de ce numéro d'urgence : « Mes deux parents sont terrés chez eux à Soudja, sous les tirs, et moi je suis là à écouter de la musique d'attente, putain ! » Les locaux ont dû, comme souvent en Russie, se débrouiller tout seuls pour fuir leurs logements. « On a dû se barrer à toute vitesse avec notre propre voiture, et encore, en pyjama », commentait un autre résident de Soudja. Plusieurs dizaines de personnes ont été blessées, notamment par des débris de tirs d'artillerie.

Sur la page VKontakte (le Facebook russe) du gouverneur de la région, Alexeï Smirnov, les critiques et les interpellations déferlent. Parmi les doléances : des transports collectifs qui ne fonctionnent plus, le manque d'abris et de refuges et l'absence de mise en place d'un grand plan d'évacuation. Le tout alors qu'à cause du brouillage le réseau ne passe plus dans les zones de combat et que les familles n'arrivent plus à se contacter. La capitale régionale de 500000 habitants, Koursk, se préparait tant bien que mal à recevoir ses premiers déplacés jeudi. Dans la région, le désordre pourrait bien se poursuivre de longues semaines. ■

russe de Wagner

moins un drone kamikaze par les rebelles. Si les engins d'observation sont utilisés par le CSP depuis longtemps, c'est la première fois qu'un tel rôle est observé. Or, les Ukrainiens se sont fait une spécialité de la transformation de drones commerciaux en véhicules d'attaque.

Cet éventuel apport ukrainien a, en revanche, fait réagir au-delà du Sahel. La menace que feraient peser des drones suicides dans la région est réelle. Le 3 août, l'ambassadeur d'Ukraine à Dakar a été convoqué. L'ambassade avait relayé une vidéo sur l'attaque et le ministère sénégalais a dénoncé une publication qui apporte « un soutien sans équivoque et sans nuance » à l'attaque terroriste. En creux, le Sénégal, dont le nouveau président tente de maintenir une sorte de neutralité entre les putschistes et le reste de l'Afrique de l'Ouest, redoute une internalisation du conflit qui cristalliserait plus encore les positions. Non sans raison.

Kiev tente bien développer une politique africaine. Avant le Mali, l'Ukraine a affirmé avoir déployé un petit contingent des forces spéciales au Soudan, avec des preuves cette fois. Elles sont arrivées à l'automne à Port-Soudan,

siège du gouvernement, pour appuyer l'armée soudanaise dans la guerre fratricide qui l'oppose aux Rapid Support Forces (RSF), soutenues par Wagner. Leur rôle comme leur nombre sont inconnus. Dans une vidéo diffusée du Kyiv Post, on voit des Ukrainiens interroger un prisonnier russe aux côtés de Soudanais. Un clip, plus officiel, montre des soldats opérer dans des ruines ou guider des drones vers des blindés.

L'Ukraine entend sans doute proposer ainsi un contre-récit à celui imposé par les Russes en Afrique et, peut-être à terme, offrir une solution alternative à la PMC russe. Il s'agit aussi de séduire ce « Sud global » dont l'importance croît mais qui reste peu impliqué dans le conflit en Ukraine, voire nourrit une forme de fascination pour Poutine et ses méthodes.

Dès lors, le soutien, même discret, apporté aux combattants maliens, donnant l'impression de féliciter Aqmi, apparaît comme un impair. Les autorités ukrainiennes ont semblé s'en rendre compte. Ainsi, face à la rupture, Kiev a seulement regretté une décision « précipitée » de Bamako, affirmant « adhérer inconditionnellement aux normes du droit international ». ■

ÉMISSION SPÉCIALE
DÈS JEUDI 25 JUILLET
À 18H30

Bienvenue aux Jeux

présentée par Victoire Sikora
en direct du Club France

Retrouvez
LE FIGARO TV
sur **Samsung TV Plus**

Disponible gratuitement sur votre Samsung Smart TV et appareils Galaxy

Samsung TV Plus disponible sur les Smart TV Samsung dès 2016. Connexion Internet et compte Samsung requis. Les chaînes sont susceptibles d'être modifiées sans préavis.
Des publicités peuvent apparaître sur Samsung TV Plus.

Le tour de passe-passe de Carles Puigdemont

Mathieu de Taillac Madrid

L'ex-président catalan, installé en Belgique depuis 2017, a fait une brève apparition, jeudi, à Barcelone, avant de disparaître.

Après sept ans à jouer au chat et à la souris avec les autorités espagnoles, Carles Puigdemont a exécuté un nouveau tour de passe-passe. Le plus spectaculaire de tous. L'ex-président catalan, installé en Belgique depuis 2017 pour fuir l'action des tribunaux espagnols qui veulent le juger pour avoir organisé un référendum d'indépendance illégal, est devenu l'homme le plus recherché par la justice espagnole. L'ensemble des forces de l'ordre. Garde civile et police nationale aux frontières, Mossos d'Esquadra, la police régionale, à l'intérieur, avaient l'instruction de l'arrêter dès qu'il mettrait un pied en Espagne. Et pourtant, il s'est montré au grand jour, en plein centre de Barcelone, sur une estrade, face à des milliers de personnes, après avoir annoncé le lieu et l'heure de son apparition vingt-quatre heures à l'avance. Puis il a disparu.

À 9 heures, Puigdemont était au rendez-vous donné à ses soutiens. Ces derniers étaient quelques milliers, 3500 selon la police municipale, un faible nombre quand on le compare aux foules immenses qui envahissaient Barcelone au plus fort de la vague indépendantiste, en 2017. Des inconditionnels, venus dire, comme Jordi, 62 ans, qu'ils sont avec lui, qu'il est leur seul espoir, « le seul qui ne s'est pas vendu à l'Espagne, qui a maintenant la confrontation ». Puigdemont les a émus, prononçant un discours de cinq minutes sous l'arc de triomphe de Barcelone. « Malgré la répression, je suis venu pour vous dire que nous sommes toujours là ! Pour que, quoi qu'il arrive, l'on puisse encore crier : "Vive la Catalogne libre !" »

« Malgré la répression, je suis venu pour vous dire que nous sommes toujours là ! Pour que, quoi qu'il arrive, l'on puisse encore crier : "Vive la Catalogne libre !" »

Carles Puigdemont
Jeudi, à Barcelone

Puis il est descendu de l'estrade. Et il a trompé tout le monde. Les journalistes, d'abord. Au cri de « Laissez passer le président ! », un petit groupe d'élus de son parti fend la foule. Les reporters les précèdent à reculons, espérant capter l'image de la marche de Puigdemont de l'arc de triomphe jusqu'au Parlement régional, où tout était prévu pour son arrestation. Le scénario semblait écrit à l'avance, il avait été insinué par son parti. Le candidat de la droite indépendantiste (Junts), furieux que la gauche indépendante (ERC) vote l'investiture d'un socialiste, Salvador Illa, à la présidence de la région, allait, par son arrestation, interrompre la session convoquée à



Malgré le mandat d'arrêt émis contre lui, Carles Puigdemont s'est affiché, jeudi, en plein centre de Barcelone, devant des milliers de personnes.

10 heures. Et faire ainsi coup double. Il stigmatiserait ses frères ennemis d'ERC, accusés de complicité avec l'unionisme, et mettrait en évidence ce qu'il appelle un « coup d'État » de la justice : la persistance du juge d'instruction de la Cour suprême, Pablo Llarena, qui continue ses poursuites pour détournement de fonds, malgré la loi d'amnistie votée au Parlement espagnol par la gauche et les indépendantistes.

Mais rien ne s'est passé comme prévu. Quand la foule s'est faite moins dense, la nuée des caméras et des micros s'est rendue à l'évidence : Puigdemont n'était pas au milieu du petit groupe des chapeaux à plume de Junts. La haie d'honneur dressée par les militants pour accompagner les députés élus jusqu'au Parlement était un leurre. Une muleta tendue au public, pendant que les illusionnistes exécutaient leur tour en coulisses. Derrière des parois de deux mètres de haut dont des gros bras écartaient les curieux s'agitaient quelques dizaines d'activistes, tous couverts du même chapeau de paille. Un groupe est sorti, un autre est entré, pendant que la majorité de la presse regardait ailleurs. Et, visiblement, la police avec elle. Car Puigdemont a été introduit dans le véhicule si tôt son discours terminé. Des policiers se

sont lancés, trop tard, dans une brève poursuite, avant de se faire semer dans les rues de Barcelone.

Les Mossos avaient dessiné un plan simple, mais qui ne pouvait fonctionner que si Puigdemont faisait ce que l'on attendait de lui. Ce dernier avait dit vouloir entrer au Parlement, qui se trouve au milieu d'un parc. Dans le dispositif de la police, l'édifice devait être l'appât, et le jardin public la souricière. Si Puigdemont apparaissait aux grilles du parc de la Ciutadella entouré de ses supporters, la police laisserait entrer Puigdemont, en sa qualité de député régional, et repousserait la foule, faute d'accréditation. Puis elle arrêterait tranquillement l'ex-président sur son chemin vers la Chambre. Saut que la souris n'a pas voulu du fromage et que la tapette n'a pas pu s'activer. Incroyable naïveté du commandement ? Trop grands scrupules pour ne pas « provoquer des désordres publics », que les Mossos disaient vouloir éviter ? Passivité coupable des services de renseignements ? Ou formidable talent d'Arsène Lupin de Puigdemont et de ses scénaristes ?

Hormis l'inspection des souterrains et des égouts du Parlement et les contrôles à la frontière, les autorités ne semblaient avoir prévu aucun plan B. Le

scénario de la fuite n'avait pas été envisagé, reconnaît auprès du quotidien *La Vanguardia* une source officielle. Elle témoigne de l'état de « dévastation » dans lequel seraient plongés l'ensemble des Mossos d'Esquadra. D'autant plus que l'un des leurs les a trahis. La police régionale reconnaît dans un communi-

« Ce pays n'est pas démocratique, tout ce qui peut leur faire mal est bon à prendre »

Jordi Un manifestant indépendantiste

qué qu'un agent a été arrêté, accusé d'avoir mis sa voiture à disposition de Puigdemont. Les Mossos ont ensuite déclenché une « opération cage », équivalente des plans Épervier en France, qui leur permet de multiplier les contrôles sur les routes et aux frontières. Le plan a été levé après avoir provoqué des embouteillages à la frontière franco-espagnole, puis réactif.

Dans le parc de la Ciutadella, un petit groupe de manifestants indépendantistes qui avait forcé les cadenas d'une porte est parvenu à rentrer jusqu'aux barrières disposées par la police. Un

autre Jordi, de 69 ans, jubile en évoquant le « bras d'honneur » fait par Puigdemont aux autorités espagnoles. « Ce pays n'est pas démocratique, tout ce qui peut leur faire mal est bon à prendre. »

À l'intérieur du bâtiment, le candidat socialiste défendait son investiture en prononçant l'équivalent d'un discours de politique générale. La session, qui devait se conclure dans la soirée, constituait sur le papier un épisode important de la politique catalane et espagnole. Elle devait signer le retour aux affaires des socialistes, après quatorze ans de gouvernements indépendantistes. Elle marque aussi la première faille dans le mur entre les deux blocs, sécessionnistes et défenseurs de l'unité espagnole. Aux 42 suffrages socialistes et aux 6 de gauche radicale (Comuns) devaient se joindre les 20 voix des députés d'ERC.

Elle inaugure enfin une partition inédite du système fiscal espagnol : le pacte entre Parti socialiste (PSC) et ERC prévoit de céder à la Catalogne la levée, la gestion et le contrôle de l'ensemble des impôts prélevés dans la région. Pourtant, cette investiture cruciale a été éclipée. Réduite au rang de toile de fond, devant laquelle s'est produit le dernier spectacle de Carles Puigdemont. Jusqu'au prochain épisode ? ■

À Rotherham, un raz-de-marée antiraciste a raison des émeutiers

Sidonie Gaucher Envoyée spéciale à Rotherham

Craignant les pires troubles depuis le début des violences anti-immigration, le gouvernement avait déployé mercredi 6000 policiers.

Rotherham, dans le nord du Royaume-Uni, ressemblait à une ville fantôme, ce mercredi 7 août 2024. Pas de taxis, les rideaux des magasins et des restaurants baissés, pas une âme dans les rues. Le gouvernement avait mis en garde, dans la journée, contre d'éventuels affrontements et avait recommandé à la population de rester prudente. Quarante et une des quarante-trois zones de forces de police locales en Angleterre et au pays de Galles se préparaient à d'éventuels troubles, ciblés notamment contre des mosquées et des hôtels hébergeant des migrants. Ici, à quelques encablures d'un hôtel abritant des demandeurs d'asile mis à sac par 700 émeutiers dimanche soir, on retenait son souffle. Était-ce le calme avant la tempête ?

Depuis 48 heures, un appel aux affrontements dans quarante villes anglaises faisait le tour des réseaux. Tout

le monde s'attendait à une explosion de violence, neuf jours après que le pays a été secoué par le meurtre, dans une attaque au couteau, de trois fillettes pendant leur cours de danse à Southport, dans le nord-ouest de l'Angleterre, qui a provoqué de violentes émeutes. Le suspect a été présenté comme un demandeur d'asile de confession musulmane. Il est en fait né à Cardiff, au pays de Galles, et sa famille est, selon les médias britanniques, originaire du Rwanda.

À Rotherham, la poussée de fièvre redoutée n'a pas eu lieu. Des vans de police sont parqués en travers de la route, bien que le rassemblement soit tout à fait pacifique. Sur les pancartes, on lit : « Réfugiés bienvenus », « Black Lives Matter », « Unis contre le racisme ». À l'opposé des slogans qui ont abréuvé les émeutes du pays jusqu'à présent. Une représentante de l'association antiraciste Hope Not Hate ex-

plique comment les contre-manifestants se sont rassemblés pour former des boucliers humains et protéger les lieux visés par les appels aux émeutes, typiquement des cabinets d'avocats spécialisés dans des cas de migrants et

« On a tous vu passer ces messages anti-immigration avec les points de rassemblement. On a donc anticipé et on est arrivés en premier pour faire barrage »

Une représentante de Hope Not Hate

des centres de réfugiés. « On a tous vu passer ces messages anti-immigration avec les points de rassemblement. On a donc anticipé et on est arrivés en premier pour faire barrage. »

Selon des rumeurs, les messages appelant à s'attaquer à ces lieux sen-

sibles étaient des fake news. Pour le *Guardian*, l'appel aurait été compilé par un homme à Liverpool qui aurait simplement googlisé les cabinets d'avocats spécialisés dans la défense des immigrés. Un vrai-faux message qui a finalement plus fait le tour des groupes communautaires de gauche que d'extrême droite et a contribué à un important rassemblement pacifique.

Éparpillés dans plusieurs lieux stratégiques de la ville, les forces de l'ordre sont vite rassurées. « D'ici à une heure ce sera terminé et on pourra rentrer chez nous », nous confie un agent. « On a été appelés par précaution pour protéger les manifestations pacifistes. Il n'y aura pas d'émeutes ici ce soir. » De l'autre côté du rond-point, des jeunes gens masqués font les cent pas. Des voitures sont à l'arrêt, avec des conducteurs entre indécision et stupéfaction. « On est venus

pour le rassemblement anti-immigration, et on se retrouve face à des pancartes pro-immigration », nous raconte un jeune homme, visiblement surpris du retournement de situation.

Plus tard dans la soirée, nous rencontrons un autre groupe, resté au pub du centre-ville et qui n'a pas jugé bon de se déplacer jusqu'au point de rendez-vous : « On a des amis qui se sont fait arrêter à Sheffield cet après-midi, et qui sont allés directement en prison. On n'a pas voulu prendre ce risque en sachant que la police serait partout. » De fait, les autorités ont mis en place la comparaison immédiate pour décourager de nouvelles flambées de violence. Plus de 400 arrestations ont eu lieu depuis le début des heurts, et plus de 120 personnes ont été inculpées, selon le parquet. À Rotherham, le rassemblement s'est fini avant la tombée de la nuit, et sans heurts. ■

JO : les policiers de NYPD, « guest-stars » des rues de Paris

Shaya Baldassari

Aux côtés des forces de sécurité françaises, ces spécialistes du déminage, avec leurs chiens, ont coopéré à la sécurisation des sites olympiques.

Sous le regard intrigué des visiteurs, Andy Barron et Nick Velez, dans leur uniforme de policiers floqué NYPD, déambulent dans le jardin des Tuileries accompagnés de leurs chiens, Vito et Rico, en direction de la vasque olympique. « La France est un pays magnifique, je passe un très bon moment ici, nous avons une très bonne collaboration avec la police française », s'enthousiasme Andy, sans cesse photographié par les touristes. Ces deux policiers new-yorkais font partie de l'unité K-nine (K9), abréviation phonétique de « canine » en anglais, la brigade cynophile à laquelle ils appartiennent.

Parmi les 1750 forces de police étrangères présentes à Paris pour assurer la protection des sites olympiques, Nick et

Andy - avec deux autres confrères américains - ont été spécialement recrutés pour les JO. « C'est une chance, une expérience incroyable ! », s'exclame Nick. Ces deux « détectives » ont été sélectionnés pour leur expérience de terrain et les aptitudes de leurs bergers belges, spécialisés en détection d'explosifs. Si les lois changent en fonction des pays, « le travail de déminage est le même qu'à New York », assurent les policiers.

« Avant le début des Jeux, tous les sites olympiques ont été passés au peigne fin, y compris les bateaux qui ont participé à la parade pour la cérémonie d'ouverture. Rien n'a été laissé au hasard », explique Julien Mariani, chef de brigade au sein de la préfecture de police de Paris et responsable de la coordination des équipes cynophiles. Pour ces inspections, « plus de 300 chiens ont été mobi-



Les détectives Andy Barron et Nick Velez, de la brigade cynophile du New York Police Department (NYPD), patrouillent aux alentours du Louvre pendant les Jeux de Paris. SHAYA BALDASSARI/LE FIGARO

lisés, avec la participation de 30 pays, en plus des forces de la police nationale, de la préfecture de police, de la gendarmerie et du ministère de l'Intérieur », assure Johanna Primevert, contrôleur général et sous-directrice des services spécialisés à la Direction de proximité de l'agglomération parisienne (DSPAP).

La fonctionnaire de police estime que l'aide des policiers américains « est précieuse et indispensable ». Devant la flamme olympique, on immortalise cette coopération. « C'est l'expérience d'une vie, un honneur de contribuer à la sécurité des Jeux », se réjouit Julien Mariani. « Vito, mon chien, est polyvalent. Son travail de patrouille consiste à appréhender les malfaiteurs, à chercher des preuves, à suivre la trace de personnes disparues et à détecter des explosifs, détaille Andy. C'est mon chien et mon partenaire de tous les jours, il dort avec moi et me suit partout, ça fait neuf ans que l'on travaille ensemble. » Vito, lui, se

laisse caresser par les touristes qui s'émervillent de voir des policiers new-yorkais « en vrai ». « C'est comme dans les films américains ! », s'exclame Clémentine, 7 ans.

Lorsqu'un chien détecte un explosif, il le marque, généralement en s'allongeant.

Immédiatement, un périmètre de sécurité est établi et ce sont les démineurs qui opèrent. Tour Eiffel, Invalides, Parc des princes... Andy et Nick sont intervenus sur les sites olympiques emblématiques. « Nous avons travaillé main dans la main : démineurs, agents formés à la recherche de produits explosifs et chiens. C'est cette complémentarité qui fait notre force », précise Johanna Primevert.

Jusqu'à présent, aucun explosif n'a été trouvé. Pour les Jeux paralympiques, les inspections des sites reprendront dès le 14 août. « Les cérémonies n'ont pas forcément lieu aux mêmes endroits, nous devons donc réinspecter certains sites », souligne Johanna Primevert. C'est un travail colossal. Les policiers n'ont pas de répit : les vacances, ce sera pour septembre ou octobre ! » Andy et Nick, eux, repartiront lundi outre-Atlantique. En perspective, les JO de Los Angeles 2028, où ils pourront partager les bonnes pratiques expérimentées à Paris. ■

Ces escrocs qui profitent de l'engouement pour vendre de fausses places

Camille Salcedo-Ruiz

« Je suis inquiète. Je n'ai pas reçu les places. » Voilà le dernier message qu'Anne* a pu envoyer à son arnaqueur avant de voir apparaître sur son écran : « Cette personne n'est pas disponible sur Messenger. » Les billets pour assister aux épreuves des Jeux olympiques se faisant de plus en plus rares, la mère de famille s'était tournée vers la revente en ligne, en l'occurrence via l'un des nombreux groupes Facebook dédiés. Mais, alors qu'elle voulait faire plaisir à son fils en lui achetant des billets pour les compétitions d'athlétisme et de judo, la quadragénaire s'est fait escroquer deux fois. Montant du préjudice : 350 euros

Le cas d'Anne n'est pas isolé. Au total, alors qu'une cellule spécialisée de 200 gendarmes a été montée spécifiquement pour lutter contre la fraude à la billetterie, pas moins de 371 sites frauduleux ont été recensés depuis mars 2023, et 23 ont été fermés. Parallèlement, selon RTL, la Brigade de répression de la délinquance astucieuse (BRDA) de la police judiciaire parisienne a ouvert 34 procédures liées à ce type d'infractions depuis le début des Jeux.

Dans la plupart des cas, le mode opératoire est assez similaire : l'arnaqueur envoie une pièce d'identité pour mettre en confiance la victime, voire des captures d'écran de faux billets. Il demande ensuite le paiement d'un acompte par virement instantané, sur PayPal ou Paylib. Après réception, il ne donne plus suite. « Le virement étant instantané, vous ne pouvez pas l'annuler. Donc c'est pour votre pomme. Ma banque m'a dit que ce n'était pas une fraude, c'est moi qui ai fait un virement de mon propre chef à quelqu'un de malveillant », explique Anne, qui a porté plainte, comme plusieurs dizaines d'autres victimes. « Ça se passe très vite, en dix minutes, le temps de se mettre d'accord sur le type de billet, le sport, l'heure, le jour. Donc on se sent souvent un peu bête et désabusée, regrette-t-elle. Les discussions sont très froides et binaïres. Au bout de trois phrases, c'est : "Vous me payez comment ?" »

Les acheteurs de billets ne sont pas les seules victimes. Manon s'est fait usurper son identité dans le cadre d'une vente de billets pour Roland-Garros datant d'il y a un an, vente au cours de laquelle elle avait fourni sa pièce d'identité à un potentiel acheteur, qui n'avait finalement pas pris les places. « Aujourd'hui, il a créé un faux compte Facebook avec mes photos, et il envoie ma carte d'identité aux potentiels acheteurs, donc les gens ne se méfient pas », explique-t-elle. « J'ai regardé toutes les publications faites à mon nom. C'est là que j'ai vu qu'il y avait plus de quarante annonces de vente de billets pour les Jeux olympiques », raconte la jeune femme, qui tente depuis lors d'alerter les gens sur Facebook. Sur le réseau social, une centaine d'autres comptes épingle les escrocs pour alerter leurs communautés. « Jeanne Monique Delille, attention, c'est une pro », « Palme d'or à Caitlyn Murray »... peut-on lire dans des publications.

« En trois secondes »

Ségolène, elle aussi, a alerté ses « followers » sur l'arnaque dont elle a été victime. Il y a une dizaine de jours, elle a perdu 210 euros en achetant de fausses places pour le match de basket Soudan du Sud-États-Unis, le 31 juillet dernier à Lille. « Je gagne près de 1500 euros par mois, autant dire que 210 euros, c'est vital, confie la quadragénaire. La personne qui m'a arnaquée m'a envoyé un compte PayPal qui n'était pas au même nom que son profil Facebook, ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille. » Mais dans la précipitation, et pour faire plaisir à sa famille, Ségolène a manqué de vigilance. « Je l'ai supplié de m'envoyer les places, se souvient-elle, démunie. Quand l'envie est trop forte, on prend une mauvaise décision en l'espace de trois secondes. » « Les escrocs sont suffisamment malins et équipés », dénonce-t-elle.

Certains ont su déjouer les stratagèmes de ces resquilleurs des JO. « Les captures d'écran des places qu'on m'a envoyées étaient pour la Coupe de monde de football du Qatar 2022 », s'amuse Yohan, qui cherchait des places pour le basket 3×3. Lui ne s'est pas fait bernier. ■

* Les prénoms ont été modifiés.

TRAVAILLÉ OFFICIELLEMENT PAR ANJEEV ANNOU PRÉSENTE

PETIT, MAIS COSTAUD !

PETIT PANDA EN AFRIQUE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

TF1+ TMC ALLOCINE LEVIGARD

DRAGON 62 CHART K ADO IRAL VIDEOS 3D CMO La Poste

Terrorisme : les djihadistes russophones plus que jamais à l'œuvre

Jean Chichizola

Dans deux rapports, l'ONU souligne qu'ils constituent « une menace majeure ». Les interpellations se succèdent en Europe.

Faisant fi de la trêve estivale, l'ONU a rendu publics les 8 et 22 juillet ses deux derniers rapports sur l'Afghanistan et les organisations terroristes islamistes, rédigés à partir des informations livrées par les États membres. Une occasion de revenir notamment sur la présence inquiétante d'al-Qaïda, protégée par les talibans. Mais surtout sur les agissements de l'État islamique et sa branche afghane l'État islamique au Khorasan (EI-K). Le tout alors que les interpellations se succèdent en Europe sur fond d'alerte au « djihadisme russophone » (caucasien et centre-asiatique).

Côté Afghanistan, les experts onusiens soulignent que, en dépit de la guerre que lui livrent les talibans, l'EI-K reste « une menace majeure en Afghanistan, dans la région et au-delà ». En fait, en réaction aux attaques talibanes, le groupe aurait même « limité ses opérations en Afghanistan et élargi ses opérations extérieures » grâce à des terroristes « qualifiés et des kamikazes encouragés à se rendre en Europe, en Fédération de Russie et dans d'autres pays voisins ».

Fort localement de plusieurs milliers de combattants, l'EI-K a pu ainsi mener « des attaques bien planifiées » en Iran ou en Russie en 2024. Par ailleurs, note un des deux rapports, l'État islamique « a utilisé ces attentats, ainsi que ceux perpétrés en Afrique et dans d'autres régions, pour soutenir un effort accru de propagande afin d'intensifier la perception de la menace par le public et pour recruter de nouveaux membres ».

L'Occident, cible traditionnelle

Et le risque concerne aussi l'Occident, cible traditionnelle des djihadistes. Ainsi à en croire l'ONU, « les États européens estiment aujourd'hui (que l'EI-K) représente la plus grande menace terroriste extérieure » pour le continent. Et de citer de « nombreuses opérations policières contre (le groupe) en Allemagne, en Belgique, en Espagne, en France, aux Pays-Bas, en Suède et en Turquie » ainsi que la « détection de tentatives d'actes terroristes en cours de planification en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en France et en Turquie ».

Pour les experts, « il est à prévoir que d'autres complots (terroristes) peu sophistiqués seront ourdis en Europe au cours de l'année à venir », certains États européens faisant un parallèle « avec le



Un suspect dans l'attaque du Crocus City Hall (145 morts) le 22 mars dernier à Moscou est transféré dans les bureaux du Comité d'enquête de la Fédération de Russie. L'Europe est en alerte maximale depuis cet attentat commis par des terroristes tadjiks et revendiqué par l'État islamique.

scénario de la menace terroriste de 2015 à 2017 ».

Selon les rapports onusiens, EI-K « s'appuie sur des réseaux de facilitateurs entre l'Afghanistan et la Turquie, capables de déplacer des agents de l'Asie centrale et de l'Afghanistan vers l'Europe ». Un État membre a noté « des liens étroits entre des réseaux communiquant en russe et dans les langues de pays d'Asie centrale d'une part et des plateformes logistiques en Turquie et dans des pays de transit comme l'Ukraine d'autre part ».

Enfin toujours selon un État membre, l'EI-K « s'intéresse aux diasporas afghanes et d'Asie centrale en Europe dont les membres sont des recrues potentielles, y compris (les individus) en provenance d'Afghanistan et d'Ukraine et à destination (de l'Europe occidentale), qui demandent l'asile ou le statut de réfugié ».

L'inquiétude face à cette menace russophone, qui s'ajoute à un spectre déjà très large (terrorisme endogène, sortants de prison, revenants, djihadistes franco-phones englobant les Maghrébins...), est bien sûr partagée par Paris. Ce d'autant plus qu'à la menace centre-asiatique, à prédominance tadjike et plutôt liée à l'EI-K, s'ajoute la menace caucasienne, à prédominance tchétchène et plutôt en lien avec l'État islamique dans la zone syro-irakienne.

Une source proche des services de renseignements français insiste au demeurant sur le fait que « EI-K - EI », en clair que l'action de l'État islamique au Khorasan se place dans la stratégie globale de Daech. En ajoutant toutefois que « le grand affaiblissement des structures centrales » des organisations terroristes islamistes rend le risque plus difficilement détectable et donc plus redoutable

encore. Le résultat est en effet inquiétant : des groupes plus autonomes, s'appuyant sur des logiques de réseaux communautaires, amicaux ou familiaux, des processus de validation beaucoup moins centraux, et donc des attentats décidés à un niveau beaucoup plus bas.

Candidat au « hijra »

Concernant l'EI-K, cette même source souligne qu'il n'a pas de « bureau des opérations extérieures ». Mais qu'il s'appuie sur une dizaine de personnes très actives dans une zone intermédiaire entre Turquie, Iran et Pakistan. Leur rôle est de repérer des islamistes candidats à l'hijra dans un pays musulman et de les convaincre de se rediriger vers un projet terroriste en les mettant en contact avec des « facilitateurs » fournissant cibles potentielles, faux papiers, armes, logements, contacts. Le tout

pouvant prendre quelques semaines seulement entre des personnes en contact sur la toile et qui ne se rencontrent jamais...

Dans un tel contexte, on comprend mieux que l'Europe multiplie les coups de sonde dans la mouvance russophone. Fin juillet, neuf Tchétchènes étaient interpellés en Autriche lors du démantèlement d'un réseau terroriste impliqué dans la collecte de fonds pour l'EI et en lien avec l'Allemagne et d'autres pays européens. Au même moment, mais cette fois en Belgique, trois Tchétchènes soupçonnés de préparer un attentat pour le compte de l'EI-K étaient incarcérés. Quinze jours plus tôt, c'est l'Italie qui expulsait deux citoyens tadjiks qui, selon le ministère de l'Intérieur transalpin, étaient « signalés par les services de renseignements comme affiliés à l'EI-K »... L'automne s'annonce chargé. ■

À Mayotte, le fléau du braconnage des tortues marines

Jeromine Doux Mayotte

Profitant de l'absence de surveillance sur de nombreuses plages, les chasseurs les tuent pour leur viande qu'ils revendent à prix d'or. Associations et services de l'État tentent de lutter contre ce trafic.

Sur la plage de Moya, en Petite-Terre, une poignée de promeneurs scrutent le sable, au pied de la falaise. Peu avant la tombée de la nuit, le spectacle commence. Des bébés tortues sortent par dizaines d'un petit trou, niché dans le sable, et filent le plus vite possible en direction de la mer. Les mouvements sont incertains. Et le passage parfois difficile à trouver entre les rondins de bois, les cailloux et les traces des passants. Les oiseaux aussi sont aux aguets, et attrapent sans scrupule les nouveau-nés égarés. Le reste de la portée parvient à rejoindre l'océan. Une nouvelle étape, pas moins risquée, pour les tortues dont le taux de survie ne dépasse pas les 1 % à la naissance, selon Kélonia, observatoire des tortues marines à La Réunion.

Et ce n'est pas le seul risque auquel s'exposent ces reptiles. Parfois, leurs œufs n'ont pas le temps d'éclore. Ils sont détruits avant même que leur mère n'ait pu pondre. « Le braconnage est la première menace pour les tortues », assure Hugo Amielh, représentant du col-

lectif citoyen de lutte antibraconnage, qui vient de se créer pour intensifier la surveillance sur les plages de Mayotte. Le Réseau échouage mahorais de mammifères marins et de tortues (Remmat) recense environ 350 animaux tués chaque année. « On sait que ce chiffre est largement sous-évalué puisqu'il ne prend en compte que le nombre de carapaces retrouvées sur les plages », souligne Michel Charpentier, président de l'association Les Naturalistes de Mayotte, qui agit notamment pour la préservation des tortues marines.

La période serait d'ailleurs particulièrement dévastatrice pour les nouvelles portées. « Juillet-août est le moment de l'année où il y a le plus de pontes », précise Hugo Amielh. Au total, la préfecture en dénombre 3000 chaque année. La période des vacances scolaires est aussi celle où la surveillance des plages est la plus faible, du fait du manque de salariés et bénévoles dans les associations. Un contexte qui favorise le braconnage. « Dans les zones du sud de l'île que l'on surveille depuis quelques années, ce trafic

a nettement diminué. La présence des associations sur le terrain dissuade les braconniers », assure Michel Charpentier. Pour autant, les trafiquants n'ont pas disparu. « Ils vont ailleurs, plusieurs plages de l'ouest ont été largement investies », poursuit-il. Un constat que partage Jeanne Wagner, directrice de

« Il existe des réseaux, avec des commanditaires. Ils envoient des hommes, souvent des clandestins, chasser la tortue »

Michel Charpentier
Président de l'association
Les Naturalistes de Mayotte

l'association Oulanga Na Nyamba, qui signifie « environnement et tortue » en shimaoré (la langue locale) : « En 2023, nous avons dû abandonner la surveillance de plusieurs plages, au nord et à l'ouest de l'île, faute de moyens. Nous avons continué à assurer un suivi tous les deux

mois et, sur place, le braconnage a repris de la manière extrême. »

Si Mayotte est confrontée à cette pratique illégale, c'est notamment parce que la viande de tortue est très prisée. « Elle peut être vendue jusqu'à 60 euros le kilo. Elle est considérée comme un mets de luxe », souligne Michel Charpentier. Mais surtout, la tortue est victime de plusieurs croyances. « Selon certains consommateurs, la graisse de tortue a des vertus pour soigner l'asthme », précise Jeanne Wagner. Cette viande serait également consommée pour « rendre les hommes virils et leur procurer de la force. » Elle est d'ailleurs souvent consommée entre hommes, avec de l'alcool et à l'abri des regards.

Des amateurs de sa chair organiseraient eux-mêmes une partie du trafic. « Il existe des réseaux, avec des commanditaires. Ils envoient des hommes, souvent des clandestins, chasser la tortue », assure Michel Charpentier. Des braconniers qui seraient parfois déjà connus de la justice. « À la barre du tribunal, on retrouve des jeunes commis

pour d'autres faits de délinquance. Ce sont souvent des personnes en grande précarité, qui font ça pour survivre », souligne Jeanne Wagner.

Pour lutter contre cette pratique – punie jusqu'à trois ans d'emprisonnement et 150 000 euros d'amende –, la préfecture vient de lancer un nouveau « pacte » réunissant les acteurs du territoire. L'objectif : donner davantage de moyens aux associations afin notamment « d'accroître les recensements de braconnage et d'identifier les plages pour lesquelles les efforts de surveillance doivent être renforcés. » Les services de l'État souhaitent également améliorer les moyens et l'efficacité des patrouilles mais aussi lutter contre la consommation de viande de tortue. « Il faut remonter les filières. Quand il n'y aura plus de consommateurs, il n'y aura plus de braconniers », espère Michel Charpentier. Une mission qui reste complexe pour Jeanne Wagner : « Pour les sanctionner, il faut prendre les consommateurs en flagrant délit. Et ils ont toujours la possibilité de nier... » ■



LE BIG BANG FIGARO DE LA SANTÉ 2024

UN ÉVÈNEMENT EN DIRECT SUR LEFIGARO.FR

TROIS MATINÉES POUR DÉCRYPTER L'AVENIR DE LA SANTÉ :

MERCREDI 4 DÉCEMBRE

LA SANTÉ MENTALE

COMMENT AFFRONTER LE NOUVEAU MAL DU SIÈCLE ?

JEUDI 5 DÉCEMBRE

LES ROBOTS

LAISSERONS-NOUS DES ROBOTS NOUS OPÉRER ?

VENDREDI 6 DÉCEMBRE

SANTÉ DES FEMMES

COMMENT RENDRE LA PRÉVENTION PLUS EFFICACE ?

Suivez-nous sur les réseaux sociaux  @BigBangFigaro

Sous son épaisse et cotonneuse atmosphère orangée, Titan cache un véritable trésor : une ribambelle de lacs d'hydrocarbures aux rives déchiquetées, dont les plus grands forment de véritables mers. Concentrées aux pôles, et plus particulièrement le nord, ce sont les seules étendues liquides de surface que l'on n'ait jamais découvertes dans le Système solaire (la Terre mise à part, évidemment). C'est notamment le radar de la sonde américaine Cassini qui avait mis au jour ce vaste réseau dans les années 2000. Ces mers et lacs, parfois profonds de plus d'une centaine de mètres, sont a priori formés d'un mélange de méthane et d'éthane liquides et d'azote dissout. Les proportions ne sont toutefois par parfaitement claires. Et selon une étude parue mi-juillet dans *Nature Communications*, la concentration en éthane varierait en fonction de la latitude, pour une raison qui pourrait être liée aux régimes des pluies.

Cette découverte étonnante repose sur une méthode d'étude qui ne l'est pas moins. L'équipe internationale qui en est à l'origine, emmenée par des chercheurs de l'université de Cornell, s'est servie de données anciennes, récoltées lors de quatre survols de Titan effectués par la sonde Cassini entre 2014 et 2016. À chaque passage, la sonde américano-européenne avait pointé son antenne de communication (qui lui servait également de radar) vers le pôle Nord, selon un angle permettant une réflexion du signal radio pile dans la direction de la Terre, à plus de 1 milliard de kilomètres. « Les lacs et les mers de Titan sont très, très lisses, comme des miroirs », rappelle Léa Bonnefoy, planétologue, coauteur de cette étude, ancienne postdoctorante à l'université de Cornell, actuellement au Laboratoire de météorologie dynamique, à Paris. « En analysant la différence entre le signal radio récupéré sur Terre et celui envoyé initialement pour la sonde, nous pouvons en déduire deux paramètres : la rugosité de la surface de réflexion, et sa permittivité diélectrique. » C'est ce deuxième paramètre qui permet d'avoir une idée de la composition des lacs.

« Comme sur Terre, les pluies forment des rivières qui s'écoulent vers les mers, ce qui formerait assez logiquement des deltas riches en méthane sur les bords »

Léa Bonnefoy Planétologue

En l'occurrence, la permittivité augmente à mesure que l'on se déplace vers le sud. L'éthane étant le composant avec la permittivité la plus haute, cela veut dire que les lacs sont plus riches en éthane à mesure que l'on se rapproche de l'équateur. « On peut faire un parallèle avec la salinité de l'eau sur Terre », explique Alice Le Gall, enseignante-cher-



Vue d'artiste d'un lac sur la lune Titan, formé d'un mélange de méthane et d'éthane liquides et d'azote dissout. NASA/JPL-CALTECH

Sur Titan, les lacs de méthane sont plus ou moins « salés » selon les régions

Tristan Vey

Les étendues liquides de la plus grande lune de Saturne montrent les effets de pluies d'hydrocarbures qui fluctuent avec la latitude.

cheur au Latmos à l'université Versailles Saint-Quentin, spécialiste de ce type de mesures mais qui n'a pas participé à ces travaux. « Dans cette analogie, le méthane serait l'eau douce, et l'éthane, le sel. Comme les pluies d'hydrocarbures sur Titan sont principalement constituées de méthane, qui s'évapore plus facilement que l'éthane, et qu'il pleut a priori plus sur les pôles, d'après les modèles météo de Titan, il y a une forme de logique à retrouver des mers "plus salées", c'est-à-dire plus riches en éthane, plus loin du pôle Nord. »

Les analyses montrent par ailleurs que la permittivité des bords de mer et de lacs est légèrement plus faible, ce qui est compatible avec ce scénario. « Comme sur Terre, les pluies forment des rivières

qui s'écoulent vers les mers, ce qui formerait assez logiquement des deltas riches en méthane sur les bords », souligne Léa Bonnefoy. « C'est assez fantastique de voir ce que l'on arrive à faire avec des données anciennes qui n'avaient pas encore pu être traitées, faute de financement. C'est une belle illustration de tout le potentiel qu'il peut y avoir à aller chercher dans les données déjà existantes pour optimiser les missions spatiales déjà réalisées, avant d'en entreprendre de nouvelles. »

La Nasa prévoit d'ores et déjà d'envoyer une mission originale sur Titan, un drone appelé Dragonfly. Celle-ci devrait néanmoins se rendre vers l'équateur, à plusieurs milliers de kilomètres

des grands lacs et mers. « L'objectif est plutôt de viser des régions "sèches", recouvertes de dunes, mais dans lesquelles il pourrait y avoir du cryovolcanisme, et donc l'émergence d'eau liquide mélangée à de la matière organique, au moins de manière transitoire », souligne Nathalie Carrasco, chercheuse au Latmos, présidente de l'ENS Paris Saclay et spécialiste de la chimie atmosphérique de Titan. Cette nouvelle mission tentera plus globalement de comprendre d'où provient tout le méthane présent dans l'atmosphère et toute la chimie complexe qui forme des molécules organiques plus complexes, responsables des brumes qui enveloppent Titan. « Il est possible que ces éléments se déposent à la surface des

lacs, formant une pellicule qui expliquerait pourquoi les lacs et les mers sont aussi lisses », rappelle la chercheuse, qui avait publié cette hypothèse en 2019. Ce phénomène pourrait aussi expliquer pourquoi les valeurs absolues de permittivité électriques mesurées sont souvent inférieures à celles de chacun des composants pris séparément (azote, méthane et éthane), ce qui ne devrait pas être possible. « Je pense que c'est s'explique plutôt par les limites du modèle utilisé pour simuler l'effet de la rugosité sur les mesures, avance Alice Le Gall. Mais cela n'enlève rien à l'intérêt des résultats obtenus sur les variations de composition des lacs, qui me semblent être le principal enseignement de cette étude. » ■

Les astronautes de la capsule de Boeing restent bloqués sur l'ISS

Cyrille Vanierberghe

La Nasa pourrait décider de les faire revenir sur Terre à bord d'un vaisseau de SpaceX. La décision est attendue avant la mi-août.

Le programme Starliner de capsule habitée de Boeing pour ravitailler la Station spatiale internationale est en train de tourner à l'humiliation pour le groupe américain. La Nasa a annoncé mercredi qu'elle n'exclut pas de faire revenir le premier équipage d'essai à bord d'une capsule Dragon... du concurrent SpaceX! Quand ils avaient décollé pour l'ISS, en juin dernier, Butch Wilmore et Suniti Williams portaient pour une mission de qualification de seulement huit jours, mais des pannes repérées sur les systèmes de propulsion de la capsule font que l'agence américaine ne prévoit pas de les faire rentrer sur Terre avant le 24 septembre prochain, le temps d'évaluer la gravité des problèmes et de vérifier que ceux-ci ne risquent pas de mettre en danger les deux astronautes lors de leur redescende dans l'atmosphère. Dans le pire des cas, Wilmore et Williams pourraient avoir à attendre jusqu'à février 2025 pour revenir à bord d'une capsule de SpaceX. Ce qui ferait un séjour de presque neuf mois en orbite pour les deux astronautes, au lieu

d'un peu plus d'une semaine, comme ce qui était prévu au départ.

Et au-delà du camouflet d'un retour avec le véhicule concurrent pour ce qui était conçu comme un vol de qualification pour Boeing, ce scénario bouleverserait le planning des prochaines expéditions vers l'ISS, en obligeant la Nasa à laisser deux sièges vides dans la prochaine capsule Dragon qui doit décoller vers l'ISS. Cette mission a d'ailleurs été reportée au 24 septembre, afin de pouvoir décider à temps si la capsule allait finalement devoir partir avec seulement deux astronautes au lieu de quatre. La situation est tellement inhabituelle que le grand patron de la Nasa, Bill Nelson, a assuré au site américain Ars Technica que ce serait lui qui prendrait la décision finale sur le retour des deux astronautes. Lors d'une conférence de presse, les officiels de l'agence spatiale américaine ont pour la première fois reconnu mercredi qu'ils avaient « des désaccords » avec Boeing sur la situation. Dans un communiqué, l'industriel a de son côté assuré être confiant que sa capsule Starliner

allerait pouvoir « revenir en toute sécurité avec l'équipage ». Mais les tests réalisés depuis le décollage début juin n'ont apparemment pas rassuré les responsables de la Nasa, très à cheval sur la sécurité des astronautes.

Le cœur du problème vient de très légères fuites d'hélium dans les systèmes de propulsion de la capsule, dont certaines avaient été détectées avant le décollage, et qui avaient été considérées comme négligeables par les ingénieurs de Boeing

Le cœur du problème vient de très légères fuites d'hélium dans les systèmes de propulsion de la capsule, dont certaines avaient été détectées avant le décollage, et qui avaient été considérées comme négligeables par les ingénieurs de Boeing, le problème n'ayant

été repéré que sur un seul des huit moteurs-fusées principaux. Mais lors de la mission vers l'ISS, alors que la capsule venait d'être mise en orbite par la fusée qui l'emportait, d'autres fuites sont survenues dans quatre autres propulseurs. L'ordinateur de bord qui pilotait cette phase de vol avait dû couper cinq des huit propulseurs, et seulement quatre d'entre eux ont pu être relancés après avoir surchauffé. La Nasa avait dû alors temporiser quelques heures pour faire des vérifications, avant de donner son feu vert pour l'amarrage avec la Station spatiale internationale.

Après cette petite frayeur, Butch Wilmore et Suniti Williams ont parfaitement réussi cette dernière étape et ont pu rejoindre les occupants de l'ISS. Mais leur plaisir a été de courte durée, puisque avant de faire redescendre leur capsule vers la Terre, avec une rentrée dans l'atmosphère toujours périlleuse à cause de l'échauffement au contact de l'air, la Nasa a préféré comprendre les causes initiales de ces pannes, en demandant à Boeing des analyses supplémentaires. Lors de tests au

sol sur la base militaire de White Sands, au Nouveau-Mexique, sur des doubles des équipements de vol, les ingénieurs ont compris que l'anomalie était liée à des petits joints en téflon qui gonflaient quand le moteur chauffait, réduisant le débit de peroxyde d'azote qui devait se mélanger avec le carburant, de l'hydrazine, pour produire une combustion et fournir la poussée. Du côté de Boeing, grâce aux redondances dans le système de propulsion, avec la possibilité d'utiliser des moteurs auxiliaires, cette perte temporaire de poussée ne devrait pas empêcher un retour des deux astronautes en toute sécurité. Mais la compréhension du phénomène n'a pas rassuré les responsables de la Nasa, au contraire. « Cela a augmenté notre niveau d'inconfort et notre sentiment de ne pas avoir une compréhension totale de la physique du phénomène », a reconnu Steve Stich, responsable du programme Starliner à l'agence américaine. Une décision sur le retour des astronautes doit normalement être annoncée avant la mi-août, a promis la Nasa. ■

Cinéma : un semestre sauvé par trois films

Léna Lutaud

Après un début d'année morose, « Un p'tit truc en plus », « Vice-versa 2 » et « Le Comte de Monte-Cristo » ont fait revenir les Français dans les salles à partir du mois de mai. À eux seuls, ces trois films cumulent 23 millions d'entrées.

En ce début août, la joyeuse colonie de vacances d'Artus dans le Vercors caracole toujours en tête du box-office. Le film est talonné par l'évasion spectaculaire de Pierre Niney du château d'Iff et par les aventures déjantées d'émotions dans le cerveau d'une adolescente. *Un p'tit truc en plus*, d'Artus, sorti le 1^{er} mai dernier, vient de franchir le cap symbolique des 10 millions d'entrées. *Le Comte de Monte-Cristo*, d'Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, en salle depuis le 28 juin, se rapproche des 6 millions. *Vice-versa 2*, de Kelsey Mann, sorti le 19 juin, a atteint les 7 millions d'entrées. Avec 1,5 milliard de recettes en dollars dans le monde, cette pépite signée Pixar devient le film le plus vu de l'histoire de l'animation. Les émotions colorées de *Vice-versa 2* en font l'un des dix plus gros succès de tous les temps, un club très fermé où siègent le peuple bleu d'*Avatar*, les héros de *Star Wars* et les T. rex de *Jurassic World*.

L'été dernier, il fallait avoir vu *Barbie* et *Oppenheimer*. Cette saison, ce sont *Un p'tit truc en plus*, *Le Comte de Monte-Cristo* et *Vice-versa 2*. « Ces films touchent tous les publics. Ils sont assurés de rester à l'affiche jusqu'à la rentrée », explique Sylvain Bethenod, du cabinet d'études Vertigo. Comme le phénomène « Barbenheimer », ces films ont des univers complémentaires. Dans les salles sombres, on remarque beaucoup de spectateurs occasionnels et de personnes qui n'avaient pas poussé la porte d'un cinéma depuis longtemps. Comme ils en ressortent heureux avec l'envie d'y retourner, les exploitants se frottent les mains. À l'heure du bilan des six premiers mois de l'année, le *Comte*, l'animateur de colo et les intelligentes émotions animées ont pallié l'absence de films « vendeurs ». Leurs 23 millions d'entrées cumulées ont même fait oublier les gros bouillons, dont *La Famille Hennedricks*, de Laurence Arné, avec Dany Boon, et ses 200 000 entrées. « Dans le métier, personne n'imaginait ces trois films à un tel niveau », reconnaît Richard Patry, exploitant en Normandie et président de la Fédération nationale des cinémas français (FNCF).

La Fête du cinéma, fin juin, a affiché son meilleur score depuis trente ans : 4,6 millions d'entrées en trois jours

« Lors de ce semestre si particulier, le comportement des Français s'est divisé en deux périodes radicalement opposées », souligne Sylvain Bethenod. De janvier à avril, la fréquentation a chuté de 17 %, avant d'exploser à +2 % entre mai et fin juillet. » Bâtarde en janvier avec un peloton de spectateurs pour les films sortis en décembre, dont *Wonka*, la fréquentation surnage en février grâce aux biopics sur Bob Marley et Amy Winehouse et à *Une vie*, basée sur l'histoire vraie d'un banquier (incarné par Anthony Hopkins) qui permet à des centaines d'enfants juifs d'échapper à la mort dans les camps de concentration.

Ensuite, jusqu'à fin avril, les Français passaient devant les multiplexes sans s'y arrêter. À la différence des salles d'art et essai, comme l'Omnia à Rouen, qui ont fait le plein, ces grandes salles ont besoin de locomotives. Or, à l'exception des nouveaux opus de *Dune* et de *La Planète des singes*, la grève de six mois à Hollywood a repoussé la quasi-totalité des superproductions américaines. Pendant les vacances de février et de Pâques, les multiplexes n'ont pas fait le plein alors que d'habitude les familles vont voir les comédies françaises. Las. À eux trois, *Cocoricó*, *Maison de retraite 2* et *Chien et chat*, des films portés par Christian Clavier, Didier Bourdon, Kev Adams et Franck Dubosc, ont été incapables de faire aussi bien qu'*Alibi.com 2*, de Philippe Lacheau, l'an dernier. Par ailleurs, nombre d'excellentes nouvelles séries – *The Gentlemen*, *Le Problème à trois corps*, *Sugar*, *Ripley* ou encore *La Fièvre* – ont incité les Français à rester chez eux.



Les Français se sont rués pour voir *Un p'tit truc en plus*, réalisé par Artus. 2024 DAVID KOSKAS/PAN DISTRIBUTION

Heureusement, cette hémorragie s'est arrêtée le 1^{er} mai. Les files d'attente se sont alors allongées devant les cinémas. En famille, entre amis, en couple, les Français se sont rués pour voir *Un p'tit truc en plus*. Cet ovi draine tous les âges, toutes les catégories sociales. Grâce à Artus et aux spectateurs qui n'attendaient qu'un bon film pour retrouver leurs chères salles de cinéma, les plus belles au monde, la fréquentation explose. « Chez nous, elle a repris avec sept semaines d'avance sur le reste du monde. Les Américains ou les Allemands y sont retournés seulement mi-juin avec *Vice-versa 2* », souligne Eric Marti, directeur du groupe Comscore, qui analyse les box-offices dans le monde entier.

Fin juin, le raz-de-marée « Artus » s'est amplifié grâce à deux autres films. *Le Comte de Monte-Cristo* et *Vice-versa 2*

permettent à la Fête du cinéma, fin juin, d'afficher son meilleur score depuis trente ans : 4,6 millions d'entrées en trois jours. Rien que le dimanche 30 juin, jour du premier tour des élections législatives, 1,4 million de billets ont été vendus. À l'exception du 26 juillet, jour de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, l'effet JO a également été nul. « Malgré la comparaison avec le phénomène « Barbenheimer » de l'été dernier, le rebond a été extraordinaire, avec 19 millions de spectateurs en juillet 2024 », se félicite Richard Patry. Les Français n'étaient pas autant allés au cinéma depuis juillet 2011 (20 millions de billets). Un mois olympique grâce à *Harry Potter*, *Transformers*, *Les Tuche*, *Ducobu* et *Kung Fu Panda*. Fin juin, le raz-de-marée « Artus » s'est amplifié grâce à deux autres films. *Le Comte de Monte-Cristo* et *Vice-versa 2*

Dès le début septembre, le Festival du film américain à Deauville et l'inauguration du Pathé Palace à Paris referont parler de cinéma. Avec un tarif unique de 24 euros, ce lieu risque de relancer la polémique sur le prix des places. Passé ce moment délicat, la rentrée devrait reprendre sur les chapeaux de roue pour ne pas s'arrêter jusqu'à Noël, avec une offre pléthorique. On peut citer pêle-mêle les nouveaux films de Tim Burton, Ridley Scott et Francis Ford Coppola, la palme d'or Anora de Sean Baker, *L'Amour ouf* de Gilles Lellouche, *Le Robot sauvage* de Chris Sanders, *Joker*, *Folie à deux* avec Lady Gaga ou *Leurs enfants après eux*, d'après le best-seller de Nicolas Mathieu... « Quand on voit à quel point le public s'élargit, les seniors si curieux qui vont tout voir et les jeunes si attachés à regarder un film ensemble sur grand écran, je

suis optimiste », déclare Sylvain Bethenod. Un des films les plus attendus est *Monsieur Aznavour* signé Grand Corps Malade et Mehdi Idir. « Dans la lignée de La Môme, ce biopic est excitant, ne serait-ce que par la prestation bluffante de Tahar Rahim », annonce Hervé Aguilard, directeur de l'Omnia, le multiplexe d'art et essai de Rouen. Lors du tournage en Normandie, sur la Seine, d'une scène censée se passer devant la statue de la Liberté, Tahar Rahim n'a pas été reconnu par les invités de Grand Corps Malade. « Derrière le combo, j'ai cru voir des images d'archives d'Aznavor », confie Richard Patry. Ce chef de file des cinémas français en est certain : « Fin 2024, le box-office sera à 185 millions d'entrées, soit au-dessus de 2023. Si les deux du septième art sont avec nous, ce chiffre sera encore plus haut. » ■

Les reprises, un bon filon exploité par les multiplexes

À cœur de l'été, les séances du « Directeur fait son cinéma » à l'UGC Cité Ciné Les Halles, à Paris, ont passé un cap. Pour cette troisième édition qui allait de *La Double Vie de Véronique*, de Krzysztof Kieslowski, à *L'Armée des ombres*, de Jean-Pierre Melville, les spectateurs avaient réservé bien à l'avance. Outre sa présentation personnelle de ces films, Patrice Le Marchand avait organisé moult surprises. Notamment un concert de Katia Rybakova, qui a chanté des titres de la pe-restroïka juste avant la projection de *Leto*, de Kirill Serebrennikov.

Portées par le bouche-à-oreille, ces quinze projections uniques ont fait salle comble. *Aguirre, la colère de Dieu*, de Werner Herzog, a attiré 150 personnes, un beau chiffre pour un film radical de 1972. *Rencontres du troisième type*, de Steven Spielberg, en a séduit 400. « Fin juillet, 300 personnes sont venues voir *La dolce vita*, de Federico Fellini. Ce film de 1960 a été ma meilleure séance. Anita Ekberg et Marcello Mastroianni ont fait mieux que Ryan Reynolds et Hugh Jackman dans le nouveau film de super-héros, *Deadpool & Wolverine* », souligne le directeur du cinéma le plus grand du monde en termes de fréquentation. Comme d'autres patrons de multiplexes, il met à l'affiche une dizaine d'autres « vieux » films proposés en sortie nationale : *Intouchables*, d'Olivier Nakache et Eric Toledano, avec le slogan « Redécouvrez le film qui a battu tous les records ». *Amélie Poulain* avec une séance sous-titrée pour que les



Fin juillet, à l'UGC Cité Ciné Les Halles à Paris, les séances de *La dolce vita* de Federico Fellini ont fait salle comble.

touristes venus aux JO découvrent le Paris rêvé de Jean-Pierre Jeunet. Et enfin, les huit volets de *Spider-Man*. « C'est le super-héros qui résiste le mieux au temps et les trois premiers films de Sam Raimi sont cultes. La nouvelle génération ne les connaît pas », souligne Eric Marti, directeur de Comscore, qui analyse les box-offices dans le monde.

Historiquement réservé aux cinémas d'art et essai et aux ciné-clubs, ce travail sur les films cultes fait désormais la joie des grands circuits. Installé dans les villes moyennes comme Brest (Finistère) et Rodez (Aveyron), CGR propose les séances « Plus c'est culte, plus c'est

bon » avec, par exemple, *Barry Lyndon*, de Stanley Kubrick. Essentiellement installé dans l'est de la France, Kinépolis proposera en septembre, en séance « Kultissime », la saga du Seigneur des anneaux, de Peter Jackson. De Strasbourg à Nantes, Pathé propose les séances « Ciné Hits ». « Il était une fois... » et « Les reprises de l'été » avec, par exemple, les films de Marcel Pagnol, dont *Marius*, *Fanny* et *César*. La séance coûte 6 euros, un prix d'ami chez Pathé. En février dernier, la ressortie nationale de *Love Actually*, de Richard Curtis, avec Bill Knighty et Hugh Grant, le soir de la Saint-Valentin a fait un malheur. A

l'Omnia, le multiplexe art et essai flamboyant neuf de Rouen, *Psychose*, d'Alfred Hitchcock, a attiré 600 personnes. « Les spectateurs veulent voir ces films dans les conditions de son, d'image et de confort d'aujourd'hui. Cela compte beaucoup. Je les programme toujours dans notre plus grande salle », souligne son directeur, Hervé Aguilard.

Découverte en collectif

Comme à l'Omnia, les jeunes viennent en nombre alors que ces films sont disponibles sur les plateformes. « Autrefois, si on voulait revoir un film, ce n'était possible qu'au cinéma », souligne Patrice Le Marchand. Tout est parti d'une étude lancée il y a deux ans par le Centre national du cinéma. « Elle démontrait que les jeunes Français adorent aller au cinéma découvrir en collectif des films cultes sur grand écran, rappelle Richard Patry, exploitant en Normandie et président de la Fédération nationale des cinémas français. Ces jeunes savent que ces films sont des monuments du cinéma mondial. » Les bonnes idées étant bonnes pour tous, les multiplexes en ont fait des séances événements. « Ces projections à date unique créent un phénomène. On ne parle pas de centaines de millions d'entrées, mais les 18-27 ans, qui souvent n'ont jamais vu ces films sur grand écran, occupent la moitié des salles », explique Richard Patry. La preuve que la France a le public le plus cinéphile du monde. À six mois des célébrations des 130 ans du septième art inventé par les frères Lumière, c'est formidable. ■

RAMAPATHE / EVERETT / PIRELUTTI / AURIMAGES

Nord et Pas-de-Calais : la poésie de Félix Robert, la grosse caisse de Christophe Dufossé

En cuisine, la poésie ne se décrète pas. Elle sera convulsive ou ne sera pas, selon ce qu'il vous sera donné de mettre en bouche. Il se dégage de la cuisine de Félix Robert ce troublant sentiment qu'elle n'est pas faite que pour être mangée. Pas pour être lue non plus, encore que le menu aux intitulés concis, rédigé sur une étroite bandelette de papier, promet, de haut en bas, quelques rimes riches.

Vous êtes à Croix, au nord-est de Lille, chez Arborescence. Félix et Nidra s'y sont installés après s'être rencontrés à La Madeleine-sous-Montreuil, dans l'équipe d'Alexandre Gauthier, l'un des cinq plus grands génies de la casserole - sa Grenouillère, noyée cet hiver par les flots de la Canche, rouvrira ses portes à l'automne, encore plus belle qu'avant.

On trouve ici tout ce que l'on vient chercher dans un restaurant. Un service adorable, de l'étonnement à chaque bouchée, zéro esbroufe, une certaine forme d'extase, le tout honnêtement facturé. La carte des vins, qui fureté partout en France, se présente sous la forme de deux petits livrets souples et maniables, moins intimidants que les habituels annuaires dont le poids rebute parfois l'explorateur assoiffé. Nidra - ses dessins de plats ornent l'entrée - s'occupe avec bonheur de ce chapitre et de la salle en général.

Poétique mais aussi fonceuse, goûteuse et précise, telle est la patte de Félix Robert. Le menu progresse comme une grille d'accords sur une partition complexe d'apparence simple. Le « clair de lune » ? Une sonate dédiée à la seiche, travaillée en plusieurs textures, notamment en « voile » sur une mer toute douce de poivrons jaunes, exploit technique et perfection gustative.

Ses « tomates contrastées » ? Un jeu d'une folle virtuosité sur le sucré façon Tatin (en rouge) et l'acide (en vert). Cette seconde interprétation constitue, à elle seule, un prodige. La green zebra est proposée froide avec de la gelée tirée de son eau, des œufs de truite, de la livèche, sous un disque translucide mentholé. Un festival de verdure, un enchevêtrement cohérent de saveurs et de sensations. Une leçon.

« Veau à l'horizon »

Suit l'« eau de langoustine », variation autour d'un plat dégusté l'an passé et jamais oublié. Le crustacé s'allie à l'acidité de la rhubarbe et à la puissance du gingembre. Un tartare des pinces est servi en même temps. Le coup de génie : cette fameuse « eau de langoustine », une sorte d'infusion-extraction de la vérité même de la bestiole (un osmazôme marin, dirait Brillat-Savarin), rehaussée d'une touche de shiso. Cela se sirote froid dans un petit verre, et pour- rait faire l'affaire pour un accord mets-boissons afin de laisser le convive baigner dans un écosystème total, sans qu'il soit besoin d'aller chercher un vin, si grand soit-il, en soutien.

La « sole sur le sable » revêt la forme d'un filet dodu rôti au beurre. Le « sable » est fabriqué avec la peau du poisson desséchée et pulvérisée. Un percutant et coloré sabayon au krachai (ou curcuma rond), caramel de citron et coulis de capucine, vous envoûte par surprise. Nous avons ce soir-là (18 juillet) dégusté l'un des derniers gyozas à l'anguille du chef qui, avec sagesse, va laisser tranquille cette espèce menacée.

Surgit alors un autre sortilège : le « veau à l'horizon ». Le dressage évoque un soleil (le médaillon, fumé minute) flottant sur un ruban coloré - un lassi aux trois parfums végétaux. Un jus réduit, puissant, dynamise la composition. Comme on remet l'église au milieu du village, il fallait remettre le veau - le meilleur jamais mangé dans un restaurant - au centre de sa pâte, c'est ce que fait à sa manière Félix Robert. Exceptionnel.

De même que la première escale sucrée, « orizae » : une composition monochrome autour du riz, assorti d'un gel au sureau et d'une touche vinaigrée qui interdit à l'assiette de se complaire dans une suavité trop confortable. Un modèle de dessert en

Stéphane Durand-Souffland
Envoyé spécial à Croix et à Busnes

Le premier, jeune chef d'Arborescence, à Croix, éblouit par sa créativité ; le second, au Château de Beaulieu, bien que plus titré, ne fait pas décoller ses assiettes.



Félix Robert, chef d'Arborescence, à Croix, et son « eau de langoustine » (à gauche).
FLORIAN DOMERGUE

FEUILLE DE MATCH

Assiette	17/40	33,5/40
Cadre et décor	14/20	15/20
Service	12/20	16/20
Cave	17/20	17/20
Rapport qualité/prix	9/20	17/20
NOTE GLOBALE	11,5/20	16,5/20



Busnes
Croix

blanc et blanc, dont la virtuosité souterraine rappelle celle du « lait dans tous ses états » de La Bouitte, en Savoie.

Pour terminer, la « floraison » associe rhubarbe confite et pochée dans un sirop de vanille, sorbet à la rhubarbe beurrée, tulle épicée et fleurs de verveine. Cette délicatesse de jardin d'été est épicée de clou de girofle et de poivre. Elle recueille votre adoration béate devant tant de talent et de grâce.

Partons à Busnes, dans le Pas-de-Calais. C'est charmant, modérément vallonné, paysage auquel la cuisine de Christophe Dufossé s'accorde bien, en ce sens qu'elle est sans relief. On avait avec Félix Robert un chef qui comprend les produits, en voici un qui les convo-

que dans des assiettes agglutinantes et en manque d'esprit.

« Une ferme agricole en autosuffisance »

Le cadre du Château de Beaulieu est pourtant enchanteur, avec son parc bourgeoisement planté et ses douves fantaisie. Il y a même une héliosurface, ce qui n'a pas empêché Michelin de décerner à l'établissement sa cocasse mais convoitée étoile verte, gage supposé d'écoresponsabilité. Il est vrai que la maison dispose aussi, et surtout, de vastes potagers, dans « l'idée d'une ferme agricole en autosuffisance », expose le dossier de presse. On voit d'ailleurs dans ces copieux fascicule Christophe Dufossé en train de humer un melon, ce qui ne trompe pas sur sa qualité de « cuisinier-paysan ».

Autant le dire simplement : le dîner du 17 juillet ne nous a jamais convaincu. Service en annonces automatiques, peu souriant, souffrant d'arythmie et dénué

de ces petites délicatesses qui vous décripissent. On subodore derrière tout cela un culte du « Oui, chef ! » qui finit toujours par brider les convives. À noter toutefois qu'en dépit d'un choix au verre trop limité pour un restaurant de ce standing, la carte des vins est passionnante et ses tarifs échappent au traditionnel braquage en liquide pratiqué presque partout.

Pour ce qui est du solide, le compte n'y est pas. Prenez les « Tomates Multicolores de notre Potager Cuites à basse température dans leur Jus de Végetation, Aromates Eau de Tomate Vanille-Basilic, Sorbet Tomato, Acidité Calamansi ». Le chef a de la chance d'avoir la main si verte que des tomates aient poussé dans son jardin, le Pas-de-Calais ayant subi ces derniers mois une météo exécrable. Mais sa recette ne nous raconte rien, ni ne nous fait rêver.

Emberlificoté et banal

Même chose avec le « Turbot "Petit Ba-teau" Poché au Lait d'Amande, Jus d'Arêtes Grillées au Romarin, Fleur de Courgette Mascarpone, Citron, Courgette Jaune et Verte en Carpaccio ». Les assiettes façon Dufossé sont pensées comme des tours de force. Tout s'y empile, rien n'y fusionne. L'apport du lait d'amande est indiscernable, la fleur de courgette - étonnamment élastique sous le couteau - est garnie d'un appareil trop froid, les acidités ne percutent pas. Ce n'est pas mauvais : c'est à la fois emberlificoté et banal.

La même impression se poursuit jusqu'aux desserts. Décryptons ce « Petits Pois, Fruits Rouges », etc. - le « cuisinier-paysan » raffole des intitulés à rallonge truffés de majuscules. On a pris (dans « Notre Potager » ?) des petits pois en se disant qu'on allait en faire un dessert puisque la mode est aux légumes après la séquence salée. En réalité, on a mis du dessert autour des petits pois transformés en une purée compacte qui fait tapisserie (et dessine une grande étoile verte au fond de l'assiette, mes respects, monsieur l'inspecteur Michelin).

Idem avec l'« Abricot, Curry Vert en Texture, Abricot au Barbecue », etc., déclinaison du fruit à côté de laquelle on glisse du « Yaourt Artisanal au Lait d'Amande » (utilisé aussi avec le poisson). Le curry vert fait déraiper le palais, le yaourt ne causerait pas le déséquilibre. Ni mauvais, ni banal : absurde. ■

Château de Beaulieu, 1098, rue de Lillers, Busnes (Pas-de-Calais). Tél. : 03 21 68 88 88. Tj sf lun. et mar. Menus à 140 €, 190 € et 240 €.

Arborescence, 76, rue de la Gare, Croix (Nord). Tél. : 03 20 00 01 82. Tj sf lun. et mar. Menus à 65 € (dej.), 95 € et 120 €.

Retrouvez demain : Georges Blanc face à Jean-Michel Carrette



Christophe Dufossé, chef du Château de Beaulieu, à Busnes, et sa langoustine française.

FLORIAN SALESE - LAURENT ROSE

Le mot à trouver est : **INGÉNU.**



Tous les programmes
dans TV Magazine et sur l'appli TV Mag



« Simple comme Sylvain », l'amour avec des scies

Éric Neuhoff

La réalisatrice québécoise Monia Chokri marche dans les pas de Woody Allen avec une comédie à l'humour ravageur.

L'accent, évidemment. C'est un film québécois accompagné de sous-titres français. Le couple, qui est une invention compliquée, en aurait besoin aussi. Ça n'est pas Sophia qui dira le contraire. Cette professeure de philosophie dans une université du troisième âge vit paisiblement depuis dix ans avec Xavier, intellectuel sympathique et bien élevé. La routine lui pèse. Elle donne des cours sur l'amour en citant Schopenhauer, Platon, Jankélévitch. Voilà pour la théorie. Elle joint le geste à la parole en tombant dans les bras du menuisier qui retape leur maison de campagne au bord d'un lac. Le chalet abrite un adulte torride. Ce Sylvain en veste de trappeur lui apprend davantage que l'ébénisterie. On vérifiera par là que la quadragénaire ne

se fera pas prier pour surveiller les travaux de près. À moins que la propriétaire n'espère obtenir ainsi un rabais sur la facture.

Esthétique de roman-photo

L'artisan barbu la dépayse. Il ne sait pas qui est la « Dame aux camélias ». En voilà un qui ne risque pas de devenir un transfuge de classe. Brut il est, brut il reste. C'est tout à son honneur. Il lui récite des paroles de Sardou. Elle croit que c'est du Rimbaud. Un partout. La dame n'en revient pas. Il boit de la bière, roule en pick-up, est fier de son côté mérovingien. Sophia plaque tout. Adieu à la belle-mère qui préparait des lasagnes et qui passait à l'improviste. Un monde nouveau s'ouvre à elle. Cela ne va pas sans grincements. Les dîners réservent désormais leur lot de mauvaises surprises.



Quand une prof de philo s'éprend d'un menuisier... MK PRODUCTIONS/CANAL+

Qu'est-ce qui prend à Sylvain de défendre la peine de mort entre la poire et le fromage ? Malaise autour de la table. Une invitée exige qu'on l'appelle « iel ». Elle a le chiffre 1997 tatoué sur le front (« C'est votre date de naissance ? - Non. » Ambiance). Sur la joue, c'est « truth ». Bienvenue chez les woke. Sylvain n'en revient pas. Sophia tâche de contempler le désastre avec indulgence. Bref, il y a du boulot, et pas seulement pour réparer les poutres du chalet. En plus, Sylvain est jaloux comme tout. Sa demande en mariage peu convenue excuse ce défaut.

Avec Simple comme Sylvain, Monia Chokri - qui incarne une amie de l'héroïne - joue avec les clichés, fait du bouche-à-bouche à la vieille rengaine de la différence de milieu, se révèle un peu la Woody Allen de la Belle Province. Un humour ravageur parcourt cette love

story décomplexée, où la maladie n'a pas besoin d'intervenir. La réalisation mise sur la carte du kitsch, use d'une esthétique de roman-photo : ralents, solarisation, balades dans la neige.

Ce second degré fouette l'histoire, tire le tapis sous les pieds du spectateur, qui hésite entre fou rire et larmes refoulées. Rythme et justesse d'observation sont les deux mamelles de cette comédie où les dents grincen. On voit là-dedans que, même en Amérique du Nord, l'interprète de La Jave de Broadway est devenu un marqueur social. Allons bon. À la fin, Charlebois chante Sensation. De qui déjà ? Rimbaud ou Sardou ? Rayer la mention inutile. ■

« Simple comme Sylvain »
À 21h10, sur Canal+ Box Office
Notre avis : ●●●○

TF1

21.10
Balthazar
Série. Policière



Fra. 2023. Saison 5. Avec Tomer Sisley, Constance Labbé. 2 épisodes. Balthazar et la police enquêtent sur la disparition mystérieuse de six retraités qui voyageaient en autocar. Tous les éléments de l'affaire semblent surnaturels.

23.05 Balthazar. Série. Policière. Game over - Les âmes sœurs

CANAL+

21.07
Jeff Panacloc : A la poursuite de Jean-Marc



Film. Comédie

Fra. 2023. Réal. : Pierre-François Martin-Laval. Itz. Avec Jeff Panacloc. Poursuivi par les soldats de la base dont il vient de s'enfuir, un singe en peluche parvient à convaincre un jeune homme de l'aider.

22.34 Inestimable. Film. Comédie.

C8

19.43 Animaux à adopter. Doc.

21.10 Jésus de Nazareth
Série. Historique. Itz. GB. 1977. Saison 1. Avec Robert Powell. Inédit. Les étapes de la vie de Jésus de Nazareth, de sa naissance à Bethléem à sa mort à Jérusalem, suivie de sa résurrection.

23.04 Jésus de Nazareth. Série. Historique. Avec Robert Powell. Inédit.

france.5

19.15 JO de Paris. Football H (finale). Hockey sur gazon F (finale). En direct.

20.44 Les petits meurtres d'Agatha Christie
Série. Policière. Fra/Sul. 2023. Saison 3. Avec Arthur Dupont. En un claquement de doigt. Après le spectacle d'un célèbre médium, une spectatrice hypnotisée commet un meurtre.

22.16 C dans l'air. Magazine.

france.2

20.36
JO de Paris
En direct



Athlétisme. Finales 10 000 m F, 400 m haies H, Boxe. Finales 71 kg H, 50 kg F, 92 kg H, 66 kg F. Taekwondo. -67 kg F, -80 kg H. Pas moins de sept finales au programme : dont les relais 4x100 m dames et messieurs, le lancer du poids féminin, le 400 m dames, et le triple saut masculin.

23.20 Quels jeux ! En direct.

arte

20.55
Le chemin de la liberté
Film. Drame historique



Aus. 2002. Réal. : Phillip Noyce. 1h30. Avec Evelyne Sampl, Tianna Sansbury. En 1931, trois jeunes filles aborigènes, arrachées à leurs familles et envoyées dans un internat, s'enfuient.

22.25 Ludwig van Beethoven : «Symphonie n°9» - Leipzig, Paris, Milan, Vienne. Concert.

W9

19.50 Un dîner presque parfait. Jeu.

21.10 Enquête d'action
Magazine. Prés. : Marie-Ange Casalta. 1h50. Toulouse : la police municipale passe à l'action. Pour endiguer la progression de la délinquance qui frappe Toulouse, la ville s'est dotée d'une des polices municipales les plus équipées de l'hexagone.

23.00 Enquête d'action. Magazine.

RMC
DÉCOUVERTE

20.49 Direct Quinté. Inédit.

21.10 J'irai dormir chez vous
Documentaire. Fra. 2005. Réal. : Antoine de Maximy, Juliette Haubois. 1h10. Australie. En Australie, Antoine de Maximy passe des maisons de Sydney aux « dugouts », habitations troglodytiques, avant de s'enfoncer en territoire aborigène.

22.20 J'irai dormir chez vous. Doc.

france.3

20.40
JO de Paris
En direct



Hockey sur gazon F Finale Pays-Bas / Chine. Basketball F Demi-finale France/Belgique. Handball H Demi-finale Slovaquie / Danemark. Sur le parquet de l'Arena Bercy, les basketteuses tricolores, opposées aux Belges, vont vouloir se propulser en finale.

23.58 L'absente. Série. Dramatique.

6

20.40
Le gendarme et les gendarmettes



Film. Comédie

Fra. 1982. Réal. : Jean Girault, Tony Aboyantz. 1h45. Avec Louis de Funès. La gendarmerie de Saint-Tropez se modernise et se féminise : quatre jeunes recrues intègrent la brigade.

22.25 Le gendarme et les extra-terrestres. Film. Comédie.

TMC

19.15 Le bétisier de l'été. Div.

21.00 Roulez jeunesse
Film. Comédie. Fra. 2018. Réal. : Julien Guetta. 1h25. Avec Eric Judor. Un dépanneur automobile passe une nuit avec une jeune femme. Au petit matin, elle a disparu et il doit s'occuper, seul, des trois enfants de celle-ci.

22.25 L'opération Comed Beef. Film. Comédie. Avec Christian Clavier.

HISTOIRE

20.37 La bataille de Normandie.

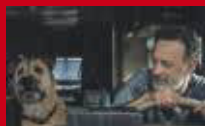
20.50 Mille et une Égyptes
Documentaire. Ita. 2018. Réal. : Sandra Canning. 1h45. 4 épisodes. Pendant des milliers d'années, le Nil a été le principal moyen de communication en Égypte, mais les anciens Égyptiens ont aussi navigué sur la mer.

22.35 Enquêtes au Moyen Âge. Documentaire. 2 épisodes.

À LA DEMANDE

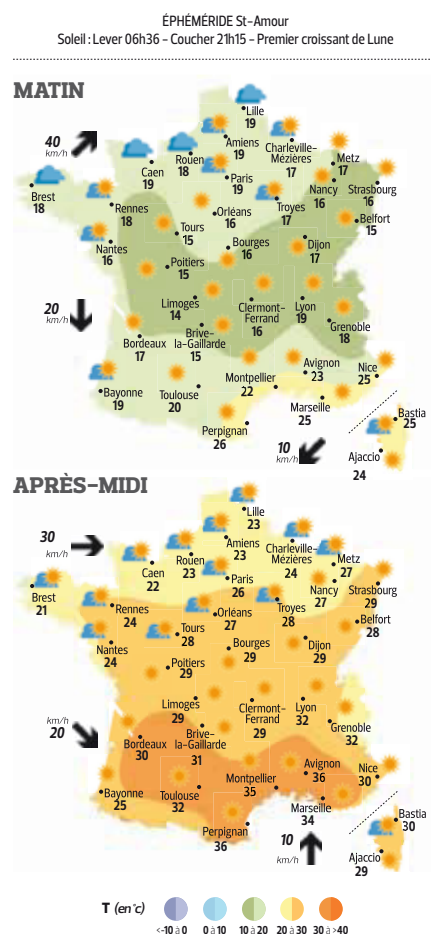


Finch



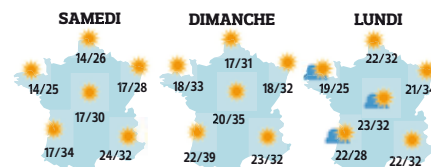
Seul survivant d'un événement apocalyptique, Finch s'est réfugié dans un bunker, avec pour seule compagnie un chien nommé Goodyear. Vieux et malade, Finch profite de ses compétences en ingénierie pour concevoir Jeff, un robot chargé de veiller sur l'animal quand il ne sera plus là. Un voyage à travers les États-Unis sera l'occasion de mettre Jeff à l'épreuve. Mais Goodyear n'apprécie guère l'androïde. Bien des gens ne supportent plus leurs semblables et rêveraient de se retrouver dans la position de Finch, avec toute la terre à leur disposition. Le personnage de Finch nous enseigne ce qu'il nous en coûterait réellement. Un rôle sur mesure pour Tom Hanks, qui refait le coup de « Seul au monde ».

Retrouvez
LE FIGARO TV
SUR
Samsung TV Plus
Disponible gratuitement sur votre Samsung Smart TV et appareils Galaxy.



LE TEMPS AILLEURS...

ALGER	25/30	AMSTERDAM	20/22	ATHÈNES	24/36
BARCELONE	25/30	BELGRADE	22/32	BERLIN	16/23
BERNE	15/28	BRUXELLES	20/23	BUDAPEST	18/30
COPENHAGUE	18/21	DUBLIN	14/20	LISBONNE	19/32
LONDRES	19/24	MADRID	24/38	PRAGUE	15/27
RABAT	21/25	ROME	24/35	TUNIS	23/37



la chaîne météo

lachainemeteo.com

Par téléphone : **3201**

LIVE 24/24

Sur L'APPLI GRATUITE

La Chaîne Météo

Donald Trump et ses nouveaux amis milliardaires de la tech

Le premier à sauter le pas fut Peter Thiel, en 2016. Alors que toute l'élite intellectuelle, politique, culturelle et technologique américaine se liguaient contre le milliardaire de l'immobilier new-yorkais et sa rébellion des provinces oubliées, ce jeune et brillant patron d'un « tigre » de la Silicon Valley, cofondateur de PayPal et d'autres aventures technologiques,



annonça soudain qu'il soutiendrait Donald Trump dans la course présidentielle contre Hillary Clinton. Véritable coup de tonnerre dans le ciel politique unanime de la tech, on vit même le jeune entrepreneur, intense, les yeux brillants, débouler à la Convention nationale républicaine à Cleveland dans l'Ohio, pour y expliquer qu'il était temps d'élire un bâtisseur pour « rebâtir l'Amérique ».

« Depuis la Silicon Valley, où tant de progrès ont été accomplis et de découvertes réalisées, il est difficile de comprendre à quel moment l'Amérique s'est égarée », lança Thiel, notant qu'à 100 kilomètres de ce poumon d'incroyable richesse, « si vous passez le pont d'Oakland, vous ne verrez pas la même prospérité ». « Les salaires sont plats, la santé et l'éducation coûtent de plus en plus cher. Notre économie est cassée, notre gouvernement est cassé... ce n'est plus le rêve que nous avions », ajouta le milliardaire, affirmant qu'en 1968, « c'est toute l'Amérique qui était high-tech » et que Neil Armstrong était né dans l'Ohio, cœur profond du Midwest aujourd'hui désindustrialisé.

Fait remarquable, il semblait par ses paroles mettre la « Vallée » devant ses responsabilités sociales, partageant implicitement l'idée de l'intellectuel californien Joel Kotkin, selon laquelle, la politique de « diversité et d'inclusion » embrassée par la tech n'a été qu'une feuille de vigne l'affranchissant de l'examen des inégalités économiques. Critiquant, comme Trump, « les guerres stupides » dans lesquelles s'était embourbé le pays ainsi que « les guerres culturelles artificielles qui nous détournent de la question centrale du déclin économique », Peter Thiel affirma aussi qu'il était « fier d'être gay et républicain », mais « surtout d'être américain » et appela ses compatriotes à arrêter de se focaliser sur les « toilettes de genre ». « Qui s'en soucie ? », lança-t-il sous les applaudissements nourris de l'auditoire.

À l'époque, cette sortie des clous de la doxa woke suscita un séisme de réactions outragées à travers le pays. Robespierriens, les réseaux sociaux de la gauche militante appelèrent à punir PayPal en renonçant à ce moyen de paiement. Thiel était passé du côté du « mal ». Il fallait le sanctionner.

X, relais du « Make America great again »

Mais huit ans plus tard, alors que Donald Trump a effectué un retour politique spectaculaire qui pourrait le propulser à nouveau à la Maison-Blanche, une brèche s'est creusée dans le soutien jusqu'ici massif que les grands patrons de la tech apportaient au Parti démocrate. Ce n'est pas encore une hémorragie, mais une cohorte grandissante de personnalités clés de la Silicon Valley a décidé de rallier le candidat républicain. Parmi eux, le patron de Tesla, Elon Musk, sorte de Trump de la tech qui casse lui aussi tous les codes, a annoncé qu'il allait donner 45 millions de dollars par mois à un Super PAC pro-Trump, « America PAC ». Son compte X relaie désormais quotidiennement des thèmes « Make America great again », comme par exemple, sa critique abrupte de la participation des hommes transgenres dans les compétitions féminines.



Laure Mandeville
Envoyée spéciale à New York

Certains patrons de start-up délaissent le Parti démocrate, dont ils déplorent les postures progressistes et la politique migratoire, pour soutenir le candidat républicain.



Le « PAC America » a également reçu le soutien de nombre d'associés de Musk, comme l'investisseur Joe Lonsdale et les associés du fonds d'investissement Sequoia Capital Shaun Maguire et Doug Leone. Les investisseurs Marc Andreessen et Ben Horowitz de l'entreprise VC Firm Andreessen Horowitz, de même que David Sacks, patron de la compagnie de capital-risque Craft Ventures, sont aussi dans l'avant-garde des « transfuges ». En juin, une soirée de levée de fonds pour la campagne républicaine a été organisée par Sacks dans sa maison de San Francisco, avec Trump et Vance en invités d'honneur. Selon le *Wall Street Journal*, quelque 80 patrons de la tech s'y sont pressés autour de petits fours au crabe, permettant de lever 12 millions de dollars en un soir.

Le soutien sans réserve que promet Trump au secteur des cryptomonnaies et de l'intelligence artificielle explique largement ce ralliement. Marc Andreessen a parlé « d'un changement à 180 degrés »

par rapport à « l'assaut brutal » de l'Administration Biden, qui a tenté de réguler le secteur. Lors de la rencontre de juin, JD Vance, qui était en terrain connu, puisqu'il a fait son chemin dans le monde du capital-risque de la Silicon Valley grâce à l'appui de Peter Thiel (pour lequel il a travaillé avant de créer sa propre société), a confirmé qu'une nouvelle présidence républicaine allègerait les réglementations sur les cryptomonnaies et apporterait son plein soutien au développement de l'innovation en matière d'IA.

« Payer pour jouer »

La plateforme du Parti républicain confirme ces orientations, déclarant que « les républicains ouvriront la route vers la grandeur économique en prenant le lead du monde dans les industries émergentes ». Beaucoup de commentateurs s'inquiètent de ce blanc-seing donné à un secteur dont les évolutions rapides suscitent de lourdes questions sur la sécurité et l'avenir de nos relations avec les machines. Ils y lisent un jeu cynique de la tech, prête à « payer pour jouer ».

Mais si cet élément corporatiste pèse lourd, de même que les baisses d'impôts promises par Trump, la migration politique d'une partie de la tech vers le turbulent Donald traduit un renversement de perspective bien plus profond, affirme l'éditorialiste conservateur Ross Douthat dans le *New York Times*. Pour lui, une « tech de droite » est en train de se cristalliser dans la Silicon Valley où les conséquences des politiques extrêmes de la gauche californienne poussent les entrepreneurs à réévaluer leurs choix.

Dans leur ligne de mire : les politiques migratoires démocrates qui ont entrepris une immigration illégale insoutenable et des problèmes de sécurité dans les villes. Prenant la parole à la convention nationale républicaine huit ans après Peter Thiel, David Sacks a prononcé un réquisitoire dévastateur contre l'équipe Biden. « À San Francisco, les démocrates ont transformé notre belle ville en marécage rempli de crimes, de camps de SDF et de drogue... Sous la direction de la tsarine des frontières Kamala Harris, ils ont laissé des millions d'illégaux envahir notre pays », a-t-il dénoncé.

Le Parti démocrate « écarte les modèles », a expliqué de son côté son compte X David Marcus, autre entrepreneur de la Silicon Valley, qui avait

contribué à lever 100 millions de dollars en faveur des démocrates après 2017 mais se rallie désormais à Trump. Se disant mu par un « désenchantement absolu », il dénonce la rupture totale, à gauche, avec « le système de valeurs méritocratique » qui a fait le succès époustouflant de la tech – critiquant l'effet d'un « agenda Diversité, équité et inclusion extrême » et une volonté de « disqualifier tout succès ».

En matière d'immigration, « les patrons de la tech sont préoccupés car ils veulent un processus légal qui leur permette de faire venir des talents de l'étranger. L'immigration illégale provoque la crise de tout le système », explique Monica Crowley, qui fut secrétaire adjointe aux affaires publiques du Trésor, pendant le premier mandat de Trump. Elle évoque aussi les politiques environnementales ultrastricte de San Francisco, qui pénalisent entreprises et familles, suscitant un exode massif vers d'autres États plus conservateurs comme le Texas ou la Floride. Comme David Marcus, Monica Crowley mentionne « le tournant extrême du Parti démocrate devenu presque marxiste ». « Nombre de cadres dans la Silicon Valley ont embrassé le wokisme mais les dirigeants au sommet voient combien c'est destructeur », note-t-elle.

Contrat faustien

L'esprit des patrons de la tech, par définition optimiste et conquérant, serait rebuté par l'approche profondément dépréciative du projet américain qui a émergé à gauche, où toute l'aventure américaine est désormais décrite comme un projet maléfique et raciste. La personnalité de Trump, qui rejette cette posture de culpabilité et prône un « retour au bon sens », leur apparaît plus positive, malgré ses mauvaises manières. Le signal qu'a envoyé à cet égard Mark Zuckerberg, en appelant le candidat pour lui exprimer « son admiration » pour sa réaction de « dur à cuire » après l'attentat dont il a été victime, « dit quelque chose », affirme Monica Crowley. Zuckerberg, dont l'entreprise Meta avait demandé l'expulsion de Trump de Facebook et d'Instagram en 2021, a annoncé qu'il ne soutiendrait personne lors de l'élection. « C'est énorme », dit-elle.

Les tigres de la tech voient que « la civilisation occidentale est tombée dans un gouffre de découragement et que pour en sortir, il faut rejeter le progressisme woke, qui se projette comme une sorte d'Église post-chrétienne du désespoir de la modernité tardive », pense pour sa part Ross Douthat. L'éditorialiste conserva-

Le PDG de Space X, Elon Musk (ici avec le président américain à Cap Canaveral en Floride, le 30 mai 2020, est l'un des premiers dirigeants de la Silicon Valley à avoir affiché son soutien à Donald Trump.

En vignette de gauche à droite : Peter Thiel, PDG de Palantir Technologies Inc., les investisseurs Ben Horowitz et Marc Andreessen, de l'entreprise VC Firm A ndreessen Horowitz, et David Sacks, patron de la compagnie de capital-risque Craft Ventures, sont aussi dans l'avant-garde des « transfuges ».

teur est persuadé que la nomination de JD Vance, ancien du capital-risque de Californie, sur le ticket présidentiel représente un appel du pied à la Silicon Valley anpoque pour qu'elle fournisse de nouvelles élites au Parti républicain, devenu « un large mouvement populaire manquant cruellement de compétences au sommet ».

Pour Douthat, le côté post-chrétien de Trump, qui ne représente pas vraiment l'image du conservatisme social de son électorat évangéliste, rend sa jonction avec la tech, très libérale dans ses mœurs, plus aisée. « Les républicains offrent une sorte de contrat faustien aux élites woke ambitieuses : faire la paix avec les évangélistes et en échange, obtenir de l'influence dans une coalition qui manque de compétences ». Poussant son hypothèse, Douthat émet même l'hypothèse qu'il existe une convergence « philosophique » entre les conservateurs et les technologues « sur la nature de l'Univers », une sorte de « foi partagée en un ordre cosmique ». Cette convergence entre des impulsions religieuses et des ambitions technologiques n'est pas nouvelle en Amérique, insiste-t-il, évoquant le réaganisme des années 1970 et 1980, « qui fut, à sa manière aussi une alliance d'entrepreneurs californiens et de chrétiens évangélistes ».

On n'en est pas là. Comme le note Monica Crowley, « une grande partie du secteur de la tech continue sa bataille contre Trump ». « Nous assistons en réalité au début d'une guerre civile dans la Silicon Valley », pense-t-elle. ■

Retrouvez demain :
Les stratégies trumpistes annoncent une ère plus reaganienne qu'isolationniste

« Grâce aux Jeux olympiques, nous avons renoué avec l'esprit de fête ! »

PROPOS RECUEILLIS PAR

Clarisse Guilbert

LE FIGARO. – Dans votre livre, vous diagnostiquez la fin de l'esprit festif depuis la crise du Covid-19. Les Jeux olympiques à Paris actent-ils le retour à la fête collective et populaire en France ?
JÉRÉMIE PELTIER. – Ils montrent en tout cas qu'il existe un besoin de fête et de moments joyeux pour compenser la morosité de l'époque et l'esprit polémique et querelleur du débat public. Deuxièmement, cette parenthèse sportive et festive fait du bien, car elle met la politique en dehors de la piste de danse, chose de plus en plus rare dans une société qui tend à analyser politiquement l'intégralité de nos faits et gestes. Là, pendant quinze jours, les responsables politiques se tiennent à distance des micros et des caméras, ce qui offre une tonalité bien différente sur les plateaux télé. Troisièmement, je crois que les Jeux olympiques et la façon dont les Français et les Français les vivent illustrent le besoin de vibrations collectives et de victoires, dans un pays qui n'a pas abdiqué dans sa capacité à gagner et à être, un peu, en haut de l'affiche. Enfin, même s'il faut relativiser sur l'aspect « populaire » du fait du prix des places, tous les stades sont pleins, ce qui n'est pas anecdotique du tout. Dans une étude récente que nous avons publiée à la Fondation Jean Jaurès sur le rôle des stades dans la vie des gens, il était frappant de noter à quel point le lieu du stade apporte tout ce qui semble manquer à une époque qui se prend trop au sérieux : un espace où je peux me comporter de nouveau comme un enfant, où je fais ce que je n'oserais pas faire en dehors (chanter, danser, crier) ; un espace où je suis avec les autres même si j'y vais seul ; un espace où il n'y a pas le filtre de la caméra, où je regarde librement ce que je veux, et où je vis l'expérience sportive « à l'état brut » ; enfin, un espace où je ne pense à rien d'autre pendant la durée du match. Voilà ce qu'acte principalement l'effervescence autour des Jeux : le besoin de retrouver ensemble un moment séparé du reste, où l'on s'autorise à ne penser à rien

d'autre, où on ne contrôle pas le cours des choses et des événements dans une époque qui laisse si peu de place au hasard et à l'imprévu. Tous ces ingrédients sont les conditions d'une fête réussie, à mon sens.

Au-delà des Jeux olympiques, d'autres événements sportifs, comme l'Euro de Football ou la Coupe du monde de Rugby, peuvent créer un enthousiasme similaire. Ne peut-on compter que sur le sport et ses grands rassemblements pour retrouver un esprit de fête ?

Le sport a cette capacité d'entraînement joyeux que peu d'autres domaines peuvent concurrencer. Mais je crois qu'il y a un aspect propre aux Jeux olympiques, et notamment ceux auxquels nous assistons en ce moment, dans le niveau d'enthousiasme procuré : d'abord, cela se passe en France, et principalement à Paris, dans des lieux que les Françaises et les Français ont davantage perçus ces dernières années à la télévision comme des scènes d'affrontements, de cassages ou de rassemblements divers et variés initiés dans des boucles WhatsApp parisiennes. Aujourd'hui, il y a une forme de « retour à la normale » et de « fin de la dégingle » dans des lieux iconiques, ce qui est assez reposant.

Par ailleurs, l'élément propre aux Jeux olympiques, dans l'enthousiasme qui est provoqué, émane des victoires quasi quotidiennes auxquelles nous pouvons nous raccrocher : si un Français échoue la veille, un autre peut gagner le lendemain. Ce n'est pas l'arrêt soudain, comme ça peut être le cas de l'élimination de l'équipe de France de rugby en quarts de finale de la dernière Coupe du monde, ou celle de l'équipe de France de football lors du dernier Euro. Les Jeux olympiques (surtout quand les athlètes français performant) semblent beaucoup moins frustrants. En outre, ce qui est beaucoup moins frustrant est la gratuité quasi intégrale du visionnage, ce qui est de plus en plus rare pour le sport : vous ne pouvez plus regarder aussi librement les autres compétitions sans souscrire à des abonnements Amazon, beIN ou Canal. Dans une époque de l'abonnement quasi obligatoire et de la fin de la

gratuite pour voir du sport, je pense que c'est un élément central dans la force fédératrice des JO : une fête populaire réussie doit être gratuite et démocratique, par définition.

La ferveur olympique peut-elle durablement

réinstaurer l'esprit de fête en France, après les Jeux ?

Comme toute fête, il y a un début, un milieu et une fin. Nous ne pouvons pas faire reposer sur le dos du sport et des Jeux des choses qui les dépassent. Donc tenter de faire perdurer l'« esprit olympique » est sans doute vain, car la vie reprendra son cours, avec son lot de contraintes et de tragédie, et nous serons très vite nostalgiques de cette « atmosphère JO ». Cependant, il y a sans doute un certain nombre d'enseignements à tirer de ce moment JO qui semble en fait très en phase avec les aspirations d'une grande majorité de la population : d'abord, l'aspiration au calme, à la légèreté, à la joie. La grande utilité des JO est de rappeler (s'il le fallait) que la population française n'aspire ni au chaos, ni au fracas permanent, ni à la radicalité quelle qu'elle soit, mais à l'apaisement général. Sur le fond et sur la forme, les animateurs du débat public, à commencer par les responsables politiques, devraient s'en inspirer, à minima pour être à la hauteur des Français ayant fait preuve d'une grande responsabilité lors des dernières élections législatives.

Ensuite, s'il y a quelque chose à tirer de ce moment pour les responsables politiques et pour nous collectivement, ce sont les raisons pour lesquelles les Français se sont pris de passion pour certains athlètes devenus de nouvelles icônes, ayant toutes et tous en commun d'incarner la joie, l'espoir, la simplicité, et surtout l'humilité, dans les moments de défaite, mais surtout dans les moments de victoire. Voir des athlètes incroyables, qui ne se prennent pas pour des cadors et qui ne se la racontent pas malgré leur médaille d'or devrait sans doute nous indiquer un début de chemin à suivre pour garder un peu de JO en tête. ■

* Jérémie Peltier est codirecteur général de la Fondation Jean Jaurès et auteur de « La fête est finie ? » (Éditions de l'Observatoire, 2021).

JÉRÉMIE PELTIER

Après les Jeux, les responsables politiques pourront s'inspirer de la joie, de l'espoir et de l'esprit de simplicité retrouvés, pour « être à la hauteur des Français », estime le codirecteur général de la Fondation Jean Jaurès et auteur de *La fête est finie ?*.

Dépenses publiques : la France n'est pas l'Amérique

Les Français sont conquis par les Jeux olympiques, le président jubile. Emmanuel Macron espère que la parenthèse estivale redonnera son blason tant la rentrée s'annonce chaotique. Pendant que Lucie Castets poursuit le marathon de l'illusion, sillonnant la France pour tenter d'enclencher une prophétie autoréalisatrice – le *modus operandi* d'une gauche qui a toujours pris ses désirs pour des réalités –, Macron lutte pour la médaille d'or de la gâterie. Nil doute qu'il l'emportera. Mille milliards de dettes supplémentaires, qui dit mieux ? Mais peut-on reprocher au président français sa contemporanéité ? Comme le dit très justement le philosophe allemand Peter Sloterdijk, (*Le Palais de cristal*, Pluriel, 2010) : « la justification de l'État ne découle plus de ses fonctions hobbessiennes, elle se fonde sur ses prestations de redistributrice d'opportunités de vie et de confort. L'État prouve sa capacité en tant que thérapeute imaginaire global de ses citoyens et garant des gâteries matérielles et imaginaires pour les "masses" ». Macron aurait-il pris Sloterdijk un peu trop au pied de la lettre ? Peut-être, mais notre président est loin de faire figure d'exception en la matière.

Aux États-Unis, depuis la crise financière de 2008, le pays est bel et bien entré dans l'ère de la réactivité désinhibée. Au moindre soubresaut du taureau de Wall Street, Washington dégaîne son artillerie. Le mythe de l'action politique, entendue au sens d'une stratégie concertée et anticipée, est devenu une fiction éculée. Le Bureau oval applique une politique interventionniste plus curative que préventive, trop souvent disproportionnée et fondée sur une vision court-termiste. Cette stratégie, adoptée autant par les républicains que par les démocrates, s'est traduite au cours des quinze dernières années par une politique de la dette publique sans précédent. Les gouvernements successifs ont été plus dispendieux les uns que les autres à un moment où l'économie américaine n'avait nul besoin de stimulation. En effet, de 2010 à 2022, portée par un taux de chômage faible et une inflation très modérée, elle a connu une période enchantée. Par conséquent, les incertitudes successives de l'État ou de ses institutions – en premier lieu, la banque centrale américaine – ont eu

pour corollaire une situation inflationniste que la hausse des taux directeurs a eu beaucoup de mal à juguler.

Cette politique thérapeutique a-t-elle bénéficié aux travailleurs ? La classe populaire a indéniablement profité de l'aide du gouvernement et de la hausse du salaire minimum effectif. Si le salaire minimum fédéral est officiellement de 7,25 dollars de l'heure, Amazon offre actuellement un salaire minimum de 19 dollars de l'heure sur lequel la plupart des grandes entreprises américaines sont alignées. Au même moment, la classe moyenne voit son pouvoir d'achat diminuer, en raison notamment de l'inflation, mais aussi de l'endettement lié à l'éducation. La différence de salaire lors de la première embauche entre un travailleur non diplômé et un travailleur diplômé s'est réduite ; la prime au diplôme a perdu quatre points entre 2017 et 2022 (source : Federal Reserve Bank of San Francisco). Certes, cette baisse est relativement contenue, mais elle augure d'une paupérisation continue et progressive de la classe moyenne.

Aujourd'hui, alors que Kamala Harris et Tim Walz sont entrés dans un pas de deux qu'ils espèrent victorieux, nul doute que le gouvernement démocrate fera tout ce qui est en son pouvoir pour déployer la même stratégie réactive face à la volatilité soudaine des marchés. Au moment où le taux de chômage américain remonte de manière beaucoup plus sévère que prévu, pour atteindre 4,3 % en juillet (source : US Department of Labor), le marché de la tech entre dans une zone de turbulences. La vente au deuxième trimestre, par le milliardaire Warren Buffett, directeur de Berkshire Hathaway et éminence grise de Wall Street depuis les années 1970, de la moitié de ses actions Apple pour un montant de 76 milliards de dollars, semble avoir sonné le glas d'une période d'euphorie. Dans les traces d'Apple, les cotes des géants américains Nvidia, Microsoft, Google, Meta, ont décroché.

Emmanuel Macron n'est certainement pas un iconoclaste en matière de dépenses publiques, mais notre président a fait l'impasse sur un détail qui compte : les États-Unis ont les moyens de leur extravagance – du moins, pour l'instant, et au mépris d'une partie de leur population. Créer 2500 milliards de déficit annuel dans un pays qui peut s'enorgueillir de sociétés à la pointe de

la technologie dégageant des milliers de milliards de chiffres d'affaires et se prévaloir de la monnaie de réserve n'a pas les mêmes conséquences que dans un marché où la croissance est faible et où les meilleures licornes sont loin d'égaliser les records de valorisation de Nvidia ou d'OpenAI. À l'heure où chacun s'interroge sur le profil du prochain occupant de Matignon, peut-être est-il bon de rappeler l'importance d'une politique de croissance plutôt que d'une politique de redistribution dispendieuse, en d'autres termes, de gâterie. Si l'État doit être le thérapeute de la nation, c'est en valorisant à la fois une politique de responsabilité budgétaire sérieuse et une plus grande souplesse du marché du travail. Ces ingrédients sont les seuls à même d'accélérer l'investissement dans les fleurons français de demain. Quelle que soit son obédience, le prochain gouvernement devra garder en tête que faire émerger des champions technologiques, capables de concurrencer les titans américains et chinois, doit rester une priorité et ne pourra se faire sans une collaboration au niveau européen. N'en déplaise aux anticapitalistes du Nouveau Front populaire : au XXI^e siècle, seules les entreprises à la pointe de la technologie, et en particulier de l'intelligence artificielle, sont en mesure de redonner au pays une croissance pérenne. La France a le luxe de disposer d'ingénieurs extrêmement qualifiés, d'un écosystème technologique solide, mais elle a besoin d'accroître ses capacités d'accompagnement, car trop de financements de start-up établies (séries B, C, D) reposent encore aujourd'hui sur la bonne volonté des fonds étrangers, en particulier des fonds américains. La solidarité européenne est incontournable. À défaut, c'est tout le continent qui risque d'être relégué au banc des déclassés.

Vivre sous stéroïdes n'est pas viable. La réactivité désinhibée du macronisme a montré ses limites et joué contre l'écosystème technologique qu'il avait pourtant porté. Au gouvernement à venir de rétablir la barre afin de créer un avenir gagnant pour tous. Espérons que Lucie Castets et ses rivaux aient glissé dans leurs lectures d'été des écrits moins fantaisistes que le programme économique du NFP. ■

* Dernier roman paru : « Les Larmes de Narcisse » (Gallimard, 2024).

JULIE GIRARD

Créant nettement moins de richesse, la France n'a pas les moyens de mener la même politique économique que les États-Unis, analyse l'écrivain*. Selon elle, il faut renouer de toute urgence avec une politique de croissance plutôt que de se concentrer sur la redistribution.

LE FIGARO

Dassault Médias
(actionnaire à plus de 95 %)
23-25 rue de Provence
75009 Paris
Président-directeur général
Charles Edelstenne
Administrateurs
Thierry Dassault,
Olivier Costa de Beauregard,
Benoît Habert,
Rudi Roussillon

SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS
(société éditrice)
23-25 rue de Provence
75009 Paris

Président
Charles Edelstenne
Directeur général,
directeur de la publication
Marc Feuillée

Directeurs des rédactions
Alexis Brézet
Directeur délégué de la rédaction
Vincent Tremolet de Villers

Directeurs adjoints de la rédaction
Gaëtan de Capelle (Économie),
Laurence de Charette
(pole audiovisuel), Anne-Sophie
von Claer (Style, Art de vivre, F),
Philippe Gélle (International),

Anne Huet-Wuillème (Édition,
Photo, Revision, DA),
Jacques-Olivier Martin (directeur
de la rédaction du Figaro.fr),
Étienne de Montety (Figaro
Littéraire), Bertrand de Saint-
Vincent (Culture, Télévision),
Yves Theard (Enquêtes,
Opérations spéciales, Sports,
Sciences).

Directeur artistique
Pierre Bayle
Rédacteur en chef
Frédéric Picard (web)
Directeur délégué
du pôle news
Bertrand Gie
Éditeurs
Robert Mergui
Anne Pican

FIGAROMÉDIAS
23-25, rue de Provence, 75009 Paris
Tél. : 01 56 52 20 00
Fax : 01 56 52 23 07

Président-directeur général
Aurore Domont
Directeur, administration, rédaction
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Tél. : 01 57 08 50 00
direction.redaction@lefigaro.fr

Impression L'imprimerie, 79, rue de Roissy
92390 Tremblay-en-France
Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux
ISSN 0182-5852
Commission paritaire n° 0426 C 83022
Pour vous abonner Lundi au vendredi de 7h à 18h :
sam. de 8h à 15h au 01 70 37 31 70 Fax : 01 55 56 70 11.
Gérez votre abonnement, espace Client : www.lefigaro.fr/client
Formules d'abonnement pour 1 an - France métropolitaine
Club Prestige : 599 €. Club : 524 €. Semestre : 415 €. Week-end
Prestige : 429 €. Week-end : 359 €.

Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Origine du papier : Allier. Taux de fibres recyclées : 100%.
Ce journal est imprimé sur du papier UPM porteur de l'écocert européen
sous le numéro PU 011/001. Eurofinition : 1P/01 0.002 kg/tonne de papier.



Ce journal se compose de :
Édition nationale
16 cahiers 18 pages
Cahier 2 Économie
6 pages
Cahier 3 Spécial JD
10 pages
Sur certaines éditions :
Supplément
Magazine 100 pages
Cahier TV 60 pages
Supplément 5 Madame
88 pages



ILLUSTRATION: MATHIEU PERSAN

Le 16 décembre 1995, Olivier Doire, fan inconditionnel de football, reçoit des amis pour suivre le match qui oppose les Verts de Saint-Étienne, son équipe favorite, au PSG. Le coup d'envoi est sifflé à 20 heures sous les cris exaltés des supporters installés dans le salon de son modeste appartement au nord de Vichy. Il ne manque que son frère aîné, Christophe, 28 ans. Quand le petit brun au regard sombre se présente enfin à la porte, il lui raconte avoir été « à deux doigts de ne pas venir ». Sa femme a fait tomber le sèche-cheveux dans la baignoire alors qu'il prenait une douche. « J'ai pris un sacré coup de jus et les plombs ont sauté », lui confie-t-il. Pris dans l'excitation du premier but de l'équipe stéphanoise, Olivier Doire ne s'attarde pas sur cet événement domestique.

À la fin de la soirée, qui se solde par un match nul, l'hôte, éreinté par une journée de labeur entamée à l'aube, raccompagne ses convives à la porte. Son frère lui propose de le rejoindre à la chasse le lendemain, mais Olivier n'a pas renouvelé son permis de chasse. « Avec le recul, je pense qu'il voulait qu'on se retrouve en tête-à-tête pour me dire quelque chose... » Il laisse son frère repartir au volant de sa Renault 18 bordeaux dans la pénombre de l'hiver. C'est la dernière fois que Christophe est vu vivant. Craignait-il pour sa vie ce soir-là ? A-t-il vainement tenté de faire part de ses soupçons à son frère ? Olivier en a désormais la certitude.

« Tout convergeait vers la thèse du règlement de comptes lié à la chasse : la victime retrouvée dans ses habits de chasseur, la tête tranchée avec une feuille de boucher, le corps déplacé, vidé de son sang, la scène de crime et la tête introuvables »

M^e Victoria Gesset
Avocate

L'absence de Christophe est remarquée dès le lendemain matin par les chasseurs qui l'attendaient pour une session aux premières lueurs du jour. La nouvelle se répand rapidement au Vernet, ce village perché sur les hauteurs du Bourbonnais. Françoise, sa mère, alerte Olivier de la disparition. « J'ai tout de suite su que c'était grave. Il n'aurait jamais abandonné sa femme et son fils », certifie-t-il trente ans plus tard auprès du Figaro. Maria et Christophe, deux enfants du pays, se sont rencontrés à l'adolescence et ont entamé une relation dès leurs 14 ans. Quand elle ne voit pas rentrer son mari, Maria affiche un visage inquiet tout en restant

L'impitoyable duel entre le frère et l'assassin impuni

Ambre Lepoivre et Esther Paolini

Depuis le meurtre de son frère, Olivier Doire n'a qu'une obsession : obtenir la vérité sur ce crime qui a « détruit » sa vie. Entre secrets de famille, découverte macabre et affabulations, il se lance dans une traque féroce.

en retrait des recherches improvisées par les habitants. Présentée par l'entourage comme une femme discrète qui ne se met pas en avant, elle attend chez eux, s'occupant de leur fils unique Anthony, 9 ans.

Olivier, lui, remue ciel et terre pour retrouver la trace du chasseur bien connu pour son caractère bourru, parfois tête brûlée. Les battues restées vaines, il finit par franchir la porte de la gendarmerie, où l'on prend son signallement à la légère. « Les gendarmes me disent qu'il a dû partir avec une femme. Je leur explique que c'est impossible, mais ils ne me croient pas. » Le corps de son frère est finalement découvert le matin de Noël dans un fossé, sur le bord d'une route. L'homme frêle en habits de chasse a été vidé de son sang et décapité. « Quand je l'apprends, le monde s'écroule pour moi, lâche Olivier, la gorge serrée. J'ai perdu mon protecteur, mon idole. Ensemble, on faisait les quatre cents coups. »

Dès leur plus jeune âge, les deux frères ont été livrés à eux-mêmes dans un foyer précaire délaissé par des parents absents. Daniel, le père, se noie dans ses doubles journées de travail : le matin à l'abattoir, l'après-midi chez des particuliers pour tuer des bêtes. Françoise, la mère, est décrite par les habitants comme une tenancière et préside la société de chasse locale, un statut rare pour une femme dans un milieu dominé par les hommes. Celle que l'on décrit comme « une ogresse au parler franc » délègue les tâches ménagères et le rôle maternel à sa fille aînée, Laurence. Au sein du foyer, c'était « Laurence, fais ci, Laurence, fais ça », résume au Figaro une source proche de la famille. « Notre sœur, c'était Cosette, elle s'occupait de tout à la maison », confirme Olivier.

Jusqu'à 10 ans des garçons, la famille a vécu « dans une cabane sur un terrain vague, sans eau, sans électricité, et, surtout, sans amour. J'aurais été élevé par des loups, c'était pareil ». Dans ce climat austère, les frères deviennent inséparables et empruntent le même chemin. Après avoir arrêté l'école en cinquième, ils s'orientent, comme le reste de la famille, vers

un CAP de charcuterie pour travailler dans les abattoirs. Malgré quelques rivalités autour de leurs conquêtes féminines, les deux frères n'étaient « jamais l'un sans l'autre », selon Isabelle, une cousine contactée par nos soins. De quatre ans leur aînée, elle se souvient de deux garçons « protecteurs, prévenants » : « Fallait pas me faire du mal. » Ils quittent le domicile familial à la fin des années 1980 pour s'installer chacun avec leur épouse. « On se voyait beaucoup, les filles s'entendaient bien, les enfants aussi. On allait chasser le petit gibier ensemble tous les week-ends », retrace Olivier. Une osmose interrompue brutalement par le meurtre de sa « moitié ».

Au lendemain de la découverte macabre, c'est à lui que revient la lourde tâche d'identifier, sur la table du légiste, le corps de son aîné. « J'ai encore l'image de ce petit bonhomme décapité allongé devant moi. » Depuis, une idée fixe le consume : découvrir qui est l'assassin. Les suspicions des gendarmes et des habitants du Vernet se portent sur Dominique Maillet, avec qui son frère aurait eu un conflit pour un chien de chasse. Son placement en garde à vue n'est une surprise pour personne. « À l'époque, c'était cohérent. J'ai imaginé que Christophe était allé lui demander de lui rendre son chien – et mon frère, ce n'était pas un Bisounours –, que ça avait chauffé et que Maillet l'avait tué accidentellement », envisage Olivier. Après son interrogatoire, il est pourtant relâché sans poursuites.

La mère et la sœur de Christophe partagent cette conviction. « Elles pensaient qu'il avait été assez malin pour échapper à la justice et qu'il avait bénéficié de l'incompétence des gendarmes, qui n'avaient pas fait leur travail correctement », souligne au Figaro leur avocate, M^e Victoria Gesset. Tout convergeait vers la thèse du règlement de comptes lié à la chasse : la victime retrouvée dans ses habits de chasseur, la tête tranchée avec une feuille de boucher, le corps déplacé, vidé de son sang, la scène de crime et la tête introuvables. » Pourtant, quel que chose ne colle pas, pressent Olivier : « Maillet n'aurait jamais fait toute

cette mise en scène. » Les gendarmes continuent, eux, de se focaliser sur cette piste unique. « Il est invraisemblable que la victime ait fait une mauvaise rencontre en quittant son domicile de bonne heure (le 17 décembre, NDLR). La découverte sur lui de son argent et de ses papiers renforce cette analyse », conclut le rapport de 1996. Les enquêteurs écartent également la responsabilité d'un proche, « aucun secret de famille, aucune haine ou autre situation ne justifiant le meurtre ».

« Cette affaire a détruit ma vie, mon couple, tout. J'aurais été une autre personne si ça n'était pas arrivé »

Olivier Doire
Frère de la victime

Dans les hauteurs du Bourbonnais, l'espoir de retrouver le coupable s'éloigne. Après quatre années d'investigations infructueuses, un non-lieu est prononcé en mars 2000, avant que la piste Maillet ressurgisse deux ans plus tard. L'une de ses sœurs, Suzanne, affirme aux gendarmes qu'« il sait très bien où est la tête, ils étaient deux ». La famille Maillet est mise sur écoute, leur maison est passée au « Blue Star », le révélateur de traces de sang, et un radar géologique est utilisé afin de rechercher le crâne de Christophe Doire dans leur jardin. Seuls un revolver rouillé et sept cartouches sont découverts au fond d'un puits, dans lequel ils « séjournèrent depuis quelques années, au moins quatre ans », selon l'expert en balistique.

Les auditions se poursuivent et les commérages conduisent les gendarmes à faire de nouvelles vérifications stériles : un habitant du Vernet affirme qu'un habitué du bistrot a avoué avoir commis le meurtre avec l'aide d'un complice. Placé en garde à vue, il se confond en excuses et explique avoir tenu ces propos sous le coup de l'alcool. Aucun élément matériel ne permet de toute façon de l'incriminer. Le 30 octo-

bre 2004, la région se fige lorsqu'un crâne humain est découvert au Vernet. Près de dix ans après, on se dit que l'on va enfin faire la lumière sur ce meurtre qui hante la région. Mais c'est encore une fausse piste, l'expertise dentaire ne correspond pas à celle de Christophe Doire. Un deuxième non-lieu est prononcé en février 2007.

Usée, la mère de la victime – décédée au printemps 2024 – réclame dans la presse « la vérité. (...) Je veux savoir pourquoi et comment. » « Si cette affaire se termine par un classement sans suite, c'est moi qui agirai », lâche-t-elle, suggérant sa volonté d'aller au bout de l'enquête, quitte à la mener seule. Olivier, lui, n'a qu'une crainte : dépasser le délai de prescription sans que le coupable n'ait été retrouvé. « J'en faisais des cauchemars la nuit. L'assassin me narguait en me disant : "C'était moi, mais maintenant tu ne peux plus rien faire." »

En 2017, il adresse un courrier au procureur de la République, réclamant que de nouveaux actes d'enquête soient effectués afin de repousser le délai. « Ça me permet de souffler un peu, mais dans le fond, cette affaire a détruit ma vie, mon couple, tout. J'aurais été une autre personne si ça n'était pas arrivé. » Dans le village, certains voient l'acharnement d'Olivier d'un mauvais œil. « Il rumine », glisse-t-on. Chaque relance de l'affaire entraîne son lot de journalistes qui frappent aux portes pour réveiller les fantômes du passé.

Pour garder vive la mémoire de son frère disparu, il tente de maintenir un lien avec son neveu, Anthony, qu'il entraîne un temps au foot. « Ça me permettait d'évoquer les bons souvenirs avec lui. Mais il ne me posait pas beaucoup de questions. Bizarrement, il ne cherchait jamais à savoir ce qui était arrivé à son père. » Quant à Maria, son ex-belle-sœur, qui a refait sa vie avec un autre homme, les ponts sont coupés. Il ne la revoit qu'en 2018, lors de l'enterrement du père Doire. Olivier lui explique alors avoir « mis le paquet pour relancer l'enquête ». Mais elle non plus ne semble pas partager son besoin insatiable de vérité. « Elle a refusé d'en parler, en disant : "Ça ne nous intéresse pas, faut arrêter de remuer tout ça." »

Le patriarche a rejoint le caveau familial dans lequel le corps décapité de son fils avait été inhumé deux décennies plus tôt. À l'époque, une voix s'était élevée pour que Christophe soit incinéré mais les gendarmes avaient refusé pour ne pas risquer de faire disparaître des preuves. Parmi les nombreux témoignages d'affection, Maria avait fait graver sur une plaque funéraire ces quelques mots pour son époux : « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi. » ■

Retrouvez demain :
La femme et l'insaisissable complice

LE FIGARO économie



COMMERCE
L'« AMERICA FIRST »
DE DONALD TRUMP INQUIÈTE
SON VOISIN MEXICAIN **PAGE 22**

ATOS
PLONGÉE AU CŒUR DE LA TOUR
DE CONTRÔLE INFORMATIQUE
POUR LES JEUX OLYMPIQUES **PAGE 24**



Cet été, les Français ont mis le cap sur l'étranger



Craignant un afflux touristique exceptionnel lié aux JO, beaucoup ont opté pour les traditionnelles destinations ensoleillées comme la Grèce, l'Italie ou l'Espagne. **PAGES 20 ET 21**

Le « phénomène Marchand » fait bondir les paris sportifs

Les Jeux olympiques ont attiré les amateurs de paris sportifs. Les mises enregistrées du 24 au 31 juillet ont atteint des sommets, selon les données de l'Autorité nationale des jeux : 125 millions d'euros, soit plus du triple des 40 millions relevés sur la même période lors des Jeux de Tokyo, en juillet 2021. En quelques jours seulement, les paris ont ainsi dépassé le montant total misé lors

de la précédente édition des JO d'été - environ 120 millions. La proximité des Jeux, leur importante couverture médiatique, la confiance accordée aux athlètes français et l'absence de décalage horaire expliquent au moins en partie cette envolée des mises. Sans surprise, les disciplines attirant le plus les parieurs sont les sports d'équipe les mieux connus, comme le football, le handball ou le

rugby, ainsi que le tennis, qui figure en première position. En revanche, l'émergence de la natation, en 6^e place du classement, est une surprise : 5 millions d'euros ont été misés sur cette discipline, contre 800 000 euros seulement aux JO de Tokyo. La raison ? « Il semble bien y avoir un phénomène Marchand », relève l'Autorité nationale des jeux. 450 000 paris ont été faits sur les

prestations du nageur aux quatre titres olympiques, pour un montant total de 3,9 millions. Le total des paris devrait dépasser 300 millions d'euros au terme des JO. Une somme qui resterait éloignée des mises enregistrées lors du dernier Euro de football (plus de 650 millions) ou lors de la Coupe du monde 2022 (900 millions).

WILFRED GARCIN-BERSON

> FOCUS LE MAIRE POUR DÉFISCALISER LES PRIMES DES MÉDAILLÉS

Il était bien silencieux depuis le début des Jeux olympiques. Alors que plane sur la deuxième semaine de compétition un débat autour de la fiscalité des primes reçues par les champions tricolores à chaque médaille empochée, Bruno Le Maire est sorti du bois jeudi soir. Invité de l'émission « Bienvenue aux Jeux », - quotidienne diffusée jusqu'au 11 août sur la chaîne Le Figaro TV de 18h30 à 20 heures -, le ministre démissionnaire de l'Économie s'est opposé à l'imposition de ces gratifications.

Le patron de Bercy a beau se limiter à la gestion des affaires courantes, il « proposera » leur défiscalisation dans le budget 2025. « Ce n'est pas à moi d'en décider, mais je préparerai des dispositifs » en ce sens, a-t-il fait valoir depuis le Club France, renvoyant le dossier au « prochain gouvernement ». Ces primes, de 80 000 à 20 000 euros en fonction de la couleur de la médaille, étant « exceptionnelles », elles « méritent », selon lui, un « traitement exceptionnel ». Et de justifier son raisonnement par la cinquantaine de médailles françaises obtenues, qui « récompensent des années et des années de sacrifice ». « Ce n'est pas une question de finances publiques, c'est une question de symbole », balaise Bruno Le Maire. Avant de marteler que le geste fiscal est « négligeable » par rapport « à tout ce qu'il faut faire en économies ». Une manière de contribuer au débat ouvert en début de semaine par l'ancien champion de Judo David Douillet, qualifiant de « scandale » l'imposition des primes.

JOHN TIMSIT

L'ÉTÉ DU FIGARO

LA VIE D'APRÈS DES MÉDAILLÉS OLYMPIQUES

GILLES
QUÉNÉHERVÉ,
DES PISTES
D'ATHLÉTISME
AUX BANCS
DE L'ENA

PAGE 23

TIKTOK, LA GRANDE PEUR

DOUYIN, LA
VERSION CHINOISE
QUI A CONQUIS
JEUNES COMME
RETRAITÉS

PAGE 24

L'HISTOIRE

Les taxis volants ne prendront pas leur envol à Paris pour les JO

Il n'y aura pas de taxis volants dans le ciel de Paris pendant les JO. La capitale devait devenir la première ville au monde à expérimenter ce nouveau moyen de mobilité aérienne urbaine. Mais Groupe ADP, le gestionnaire des aéroports de Paris, promoteur du projet, et Volocopter, la start-up allemande qui conçoit le taxi volant VoloCity, ont annoncé, ce jeudi, renoncer. Les premiers vols sont reprogrammés « d'ici à la fin de l'année ». À la place, deux vols de démonstration de cet appareil électrique à décollage vertical ont été organisés, à Saint-Cyr-l'École. La raison du report ? « Un décalage de quelques semaines » de la certification de l'engin, lié à ses moteurs, selon Groupe ADP. Dirk Hoke, PDG de Volocopter, évoque « un sous-traitant américain incapable de fournir les

moteurs qu'il avait promis ». Ces explications laissent perplexe, alors que les deux partenaires se préparent depuis des mois. Et que le recours en justice déposé par la mairie de Paris a été rejeté. L'objectif initial était d'accueillir des passagers payants à bord de plusieurs VoloCity, volant entre l'héliport d'Issy-les-Moulineaux et Paris-Austerlitz et l'aérodrome de Saint-Cyr-l'École, ainsi qu'entre les aéroports du Bourget et de Roissy-CDG. Pour cela, il fallait obtenir la certification complète de l'appareil. Ce qui n'a pas été le cas. ■

VÉRONIQUE
GUILLERMARD



Respirateurs défectueux : Philips contre-attaque en justice

Deux ans de crise, un coût de 4 à 5 milliards d'euros et 10 000 suppressions d'emplois : c'est le catastrophique bilan, côté Philips, de l'affaire de ses respirateurs défectueux. À partir de 2021, le groupe néerlandais, reconverti dans la santé, a rappelé 5,6 millions de respirateurs dans le monde, sur le fondement d'analyses réalisées par le laboratoire PSN. Ce dernier pointait les risques pour la santé des patients induits par l'ingestion ou l'inhalation de morceaux de mousse insonorisante toxique contenue dans les respirateurs. Sur la base de nouveaux tests réalisés par cinq laboratoires indépendants, Philips estime aujourd'hui que PSN a surestimé ces risques, et par la suite cherché à « dissimuler ses erreurs ». Les tests réalisés en 2023 par les cinq laboratoires indépendants n'ont, selon le groupe, constaté aucun préjudice notable pour la santé des patients lié à l'ingestion ou à l'inhalation de mousse.

Le groupe néerlandais attaque en conséquence le laboratoire en justice. « Cette action vise à tenir PSN responsable de sa conduite inacceptable », déclare un porte-parole du groupe à l'AFP. Philips Respirics aurait procédé à un rappel différent et plus ciblé si PSN n'avait pas commis ces graves erreurs et n'avait pas largement surestimé le risque potentiel pour les patients, suscitant ainsi des inquiétudes injustifiées. L'accord signé par Philips aux États-Unis n'en reste pas moins applicable. Le 29 avril, le groupe s'est engagé à verser 1,1 milliard de dollars aux autorités américaines pour mettre fin à une partie des poursuites judiciaires auxquelles il fait face dans ce pays. Mais il est encore sous le coup d'autres procédures ailleurs, et notamment dans l'Union européenne. Même aux États-Unis, une enquête criminelle menée sous l'égide du ministère de la Justice est toujours en cours.

MARIE BARTNIK

Paris 2024 : ces Français qui ont préféré partir

Mathilde Visseyrias

Craignant l'impact des JO sur le tourisme à Paris et sur le littoral, ils sont plus nombreux que l'an passé à avoir quitté

De la Côte d'Azur aux rives de l'Atlantique, le constat des touristes resté fidèles à leurs habitudes estivales est le même. « Dans un restaurant branché, nous avons obtenu une table en bord de mer fin juillet, se réjouit un habitué du cap Nègre. D'habitude, comme nous ne sommes pas dans les petits papiers du patron, nous sommes relégués dans la salle. » Et une très chic parisienne habituée à prendre ses quartiers d'été à La Trinité-sur-Mer de renchérir : « Arrivée sans réservation, j'ai obtenu sans attendre une table pour quatorze personnes. C'est du jamais vu... »

Cet été, pour les professionnels du secteur, le touriste français a des allures d'arlésienne. Avant même la cérémonie d'ouverture des JO de Paris 2024, les Parisiens avaient fui la capitale. Mais les hôteliers et les restaurateurs ne les ont pas vus dans leurs lieux de villégiature habituels (Corse, île de Ré, Luberon, cap Nègre...). Et pour cause : certains ont tout bonnement préféré quitter la France, pour se rendre dans des destinations traditionnelles réputées pour leur soleil (Grèce, Espagne, Italie, Tunisie...) ou celles émergentes car elles offrent la certitude d'échapper à la canicule (Suède, Norvège, Irlande...).

« Les Français, particulièrement les Parisiens, sont plus nombreux dans nos hôtels à l'étranger que l'an dernier », constate Patrick Mendes, le directeur général Europe & Afrique du Nord d'Accor. Chaque été, le géant de l'hôtellerie identifie les destinations où ses clients français partent en vacances. Cette année, l'Espagne, la Grande-Bretagne et l'Allemagne affichent les plus belles progressions de ventes. « 15 % de nos clients Français voyageant à l'étranger sont en Espagne et 16 % en Grande-Bretagne (à Londres, Edimbourg, Glasgow...) », confie le dirigeant. L'Allemagne est à 11 %, en forte progression grâce à l'Euro de foot 2024 et à Taylor Swift. Le Maroc est aussi très recherché chez Accor (+20 % de réservation par rapport à l'été 2023).

« Cet été, 500 000 Français de plus que l'an dernier sont partis à l'étranger, calcule Didier Arino, directeur du cabinet Protourisme. Et ce, en avion ou en voiture. » Les voyageurs ont beau n'en capter qu'une partie, ils sont très satisfaites, après un mauvais mois de juillet. « Depuis début août, on retrouve des niveaux de réservations meilleures qu'en

En France, en revanche, c'est plutôt la soupe à la grimace chez les professionnels du tourisme. Restaurateurs, hôteliers, organisateurs d'activités et exploitants de parcs d'attractions sont désarçonnés. La saison a démarré mollement après les élections législatives. Aujourd'hui encore, la clientèle française est moins présente que l'an passé. La situation s'est améliorée depuis le week-end dernier, après une vague de grands départs. Mais, un peu partout, il reste de la place.

« Sur l'île de Ré, les restaurateurs et les hôteliers accusent des reculs d'activité allant jusqu'à 30 %, pointe Didier Arino, directeur du cabinet spécialisé Protourisme. Pourtant, les arrivées sur le pont n'ont reculé que de 3 % en juillet. Il faut être vigilant dans l'interprétation. Cette année, il n'y a jamais eu autant de résidences secondaires occupées par leurs propriétaires. » Pourquoi autant de désarroi des commerçants. « Si on n'a pas beaucoup vu les vacanciers, c'est qu'il ne faisait pas beau et qu'ils n'ont pas envie de dépenser », explique le professionnel.

Certes, les Parisiens qui ont fui la capitale par crainte de l'impact des JO sur leur quotidien ne se privent pas d'une crêpe ou d'une glace. Mais ils renoncent souvent à aller au restaurant et à faire du shopping dans les boutiques. « Beaucoup de Français sont en vacances en France, mais ils consomment moins, sortent moins », insiste

Alexis Gardy, président de Belambra (45 villages de vacances en France).

La désaffection des estivants n'est pas observée partout. « Moins de Français cet été ? Pas chez nous », confie Solange Escure, la directrice nationale de l'associa-

tion des Gîtes de France (55 000 hébergements en France). Avec un prix moyen stable de 101 euros la nuitée, l'association fait aussi bien que l'été dernier. Le taux d'occupation des Gîtes de France atteint 87 %, avec une fréquentation à 88 %

française. « On a vu des Parisiens réserver des séjours de trois-quatre semaines en famille, pour des vacances ou du télétravail en Normandie, en Auvergne ou dans le Centre-Val de Loire », se félicite la professionnelle. Trois à quatre semaines ? Elle



JAPON
La destination est un des succès de l'été chez les tour-opérateurs pour des voyages lointains, malgré le prix élevé des vols et la fronde des Japonais contre « la pollution touristique ».

KOTA KAWASAKI/THE YOMIURI SHIMBUN VIA APF



GRÈCE
L'île de Santorin a beau crouler sous les touristes l'été, la beauté des couchers de soleil à Oia continue d'attirer les foules.

ALIX KONSTANTINOS/REUTERS



NORVÈGE
Avec ses fjords, ses lacs et ses montagnes, ce pays attire de plus en plus de Français à la recherche de grands espaces et de fraîcheur.

Ces Parisiens presque amers d'avoir fui la capitale pour la Grèce

Alexia Kefalas
Athènes

Cet été, la langue de Molière s'entend beaucoup et partout au pays d'Aristote. « Mais cette année, le phénomène est plus important que les étés précédents », assure Marc depuis sa plage préférée d'Hydra, cette petite île de la mer Égée, à quelques encablures du Péloponnèse. Ce communicant français passe chaque année quelques jours en Grèce. Il y avait pris ses habitudes en septembre. Cette fois, il a adapté son agenda aux Jeux olympiques. « Avec mes collègues, nous nous attendions à ce que Paris soit difficile à vivre, qu'il soit très compliqué de circuler et que la sécurité soit menacée. Nous avons décidé, au départ, d'être tous en télétravail. Finalement, nous avons invité nos collègues à poser leurs vacances à ce moment-là », son agence étant située « juste derrière la place l'Etoile ».

Mais le Parisien l'a vite regretté. De passage dans la capitale la veille de la cérémonie d'ouverture, il a été surpris. « J'ai trouvé ma ville fantastique, apaisée ! Les Parisiens avaient fui, il n'y avait que des touristes heureux, c'était comme un parc d'attractions avec des monuments emblématiques et des gens sympathiques. Il n'y avait plus de vendeurs à la sauvette et on se sentait en

sécurité dans les rues », souligne-t-il. Il confesse envier ses amis restés à la capitale même si « la météo et les plages grecques restent la meilleure option ces jours-ci », se convainc-t-il. Son ami Alexis, également en villégiature sur Hydra, partage ces regrets : « Je me dis que j'aurais dû y être, que j'ai raté quelque chose. » Avec toutefois un motif de réconfort : « Quand je vois les épreuves sur les écrans partout à Hydra et que les Grecs me félicitent pour l'organisation des Jeux, j'en suis fier. »

Y a-t-il réellement un « effet JO » sur l'afflux de touristes français en Grèce en cette haute saison ? « On constate effectivement une augmentation des visiteurs français et surtout parisiens », répond Christos Panaretou, du tour-opérateur Valos Tours. Ils décrochent la médaille d'or du tourisme, cette année », assure-t-il. Les premiers chiffres officiels seront publiés dans quelques semaines seulement et sont très attendus. Ces dernières années, le nombre de visiteurs français n'a cessé de progresser. Ils étaient 1,54 million en 2019, l'année précédant la crise du Covid. L'an dernier, les autorités helléniques en ont dénombré 1,83 million, soit 300 000 Français de plus. Un bond de 20 % en cinq ans. Mais cet afflux croissant s'inscrit dans un engouement généralisé pour Athènes, le Péloponnèse et les îles.

En 2023, le record de 32 millions de visiteurs étrangers, toutes nationalités confondues, soit trois fois la population hellénique, avait été battu. Et l'année 2024 s'annonce meilleure pour ce secteur majeur de l'économie grecque. Le tourisme fournit en effet un quart du PIB et emploie un actif sur cinq. Jusqu'à l'an dernier, la France n'était d'ailleurs pas montée sur le podium des plus gros contingents de vi-

« Je me dis que j'aurais dû y être, que j'ai raté quelque chose. Quand je vois les épreuves sur les écrans partout à Hydra et que les Grecs me félicitent pour l'organisation des Jeux, j'en suis fier »

Alexis

Un Parisien en vacances en Grèce

siteurs. Les Allemands occupaient la première marche (4,76 millions de touristes), suivis des Britanniques (4,59 millions) et des Italiens (1,84 million). Le voyageur Christos Panaretou constate même que les autres nationalités sont moins nombreuses, attirées par Paris après la cérémonie d'ouverture et les premières épreuves », certains clients ayant

même annulé ou reporté leur séjour dans les îles les plus prisées comme Mykonos et Santorin, où l'on constate une baisse de 30 %. Le professionnel a aussi noté beaucoup de réservations à partir de lundi, soit à la fin des JO », fréquentation qui par ailleurs se conforte avec une saison qui s'étale jusqu'en décembre à présent ».

Tous les Français rencontrés dans le joyau méditerranéen, tant s'en faut, ne regrettent pas de s'être éloignés de Paris. Serge, un attaché de presse qui a opté pour les Cyclades, ne conçoit aucune amertume d'être en Grèce pendant les Jeux. Si, à plus de 2000 km de l'événement planétaire, il formule le vœu que « cet esprit fédérateur, cette fierté française, perdure après les Jeux », il a d'ores et déjà décidé de retourner en Grèce l'été prochain.

Janick, une autre Parisienne, découvre Athènes pour la première fois. « Je n'aime pas particulièrement le sport et je ne me voyais pas subir ce monopole sportif qui éclipsé toutes les autres informations. Surtout quand il y a des médailles », confie-t-elle. Alors « je me suis exilée en Grèce ! », sourit-elle. « Mais j'avoue qu'il est agréable de dire qu'on est française ici en ce moment, admet-elle. Soit on me parle de Slimane après sa prestation à l'Eurovision, soit on me parle du stade sous la tour Eiffel. C'est tout de même une fierté. » ■

« Les Français, particulièrement les Parisiens, sont plus nombreux dans nos hôtels à l'étranger que l'an dernier »

Patrick Mendes Directeur général Europe & Afrique du Nord d'Accor

2023 », assure René-Marc Chikili, président du Seto, le syndicat des tour-opérateurs français (Club Med, TUI France, Voyages du Monde, Fram, Asie...). L'Europe du Sud est en grande forme, avec en tête la Grèce (+19 %), l'Italie (+9 %) et les Canaries (+6 %). Mais il n'y a pas que le soleil qui attire. La Norvège (+11 %) et la Croatie (+10 %) ont le vent en poupe et la Slovénie fait visiblement des adeptes. Le Guide du routard vient de lancer un premier guide dédié à ce pays d'Europe centrale, qui « part très fort », selon Gavin's Clemente-Ruiz, secrétaire général.

Au Maghreb, les Français plébiscitent la Tunisie et le Maroc (+1 %). Plus loin, l'île Maurice vit un bel été (+13 %), en particulier grâce aux Parisiens, qui représentent plus de 50 % des clients du Seto toutes destinations confondues. « Le Japon marche extrêmement bien », ajoute Alain Capestan, directeur général de Voyages du Monde, spécialisée dans les séjours haut de gamme sur mesure.

à l'étranger pendant les Jeux olympiques

l'Hexagone. Au grand dam des professionnels du secteur de la côte atlantique et de la Côte d'Azur.

n'avait jamais vu cela. Mais avec les JO, le paysage touristique est transformé même si les grands classiques restent des valeurs sûres. Comme d'habitude pour les Gîtes de France, Nouvelle-Aquitaine, Bretagne, Corse et Auvergne-Rhône-Alpes ar-

rivent en tête des destinations les plus plébiscitées.

«Grâce à une offre d'hébergements de qualité, régulièrement vérifiés par des équipes locales, et un accueil personnalisé par les propriétaires, nous occupons une place à

part», reconnaît Solange Escure. Même les campings – qui ont nettement augmenté les prix ces dernières années, en montant en gamme – font grise mine. «La haute saison n'a débuté qu'à partir du 3 août, déplore Nicolas Dayot, président de la Fédé-

ration nationale de l'hôtellerie de plein air (FNHPA). Les Français ont décalé leurs vacances de juillet en août. Mais, même en août, il reste de la place.» Dans les mobile homes et les chalets surtout. Leur fréquentation par les Français a reculé de 10 % en juillet et est stable (+1 %) en août. Les emplacements de tentes et de caravanes (moins chers) s'en sortent mieux. Mais ce n'est pas la folle ambiance (-12 % en juillet et +13 % en août).

«Les Français regardent les Jeux olympiques», assure Jean Viard, directeur de recherche rattaché au Cevipof et auteur du livre *Pour une société du compromis* (Éditions de l'Aube) avec Laurent Berger. Ils sont devant leur télé, souvent entre amis, ou dans les sites des compétitions à Paris, Marseille, Nice ou Châteauroux... Logis de France enregistre ses meilleures performances dans des villes accueillant des compétitions sportives ou des délégations pour s'entraîner à moins de deux heures de Paris : Reims (+98 %), Châteauroux (+80 %), Compiègne (+68 %), Lille (+63 %).

Les 16 millions de membres de clubs sportifs en France sont un public acquis pour les Jeux. «D'autres ont été bluffés par la cérémonie d'ouverture (avec un piano sur l'eau, Céline Dion au premier étage

de la tour Eiffel), poursuit Jean Viard. Ils ont décidé à la dernière minute de vivre l'événement. Ils partiront plus tard en vacances.»

Pendant ce temps, on ne les voit pas à la plage, crapahuter en montagne ou faire la moindre visite. «Il manque toute une clientèle de proximité : des Bordelais à Arcachon, des Nantais à la Beaulieu, des Parisiens en Normandie, qui viennent d'habitude à la journée ou quelques jours, souligne Didier Arino. Dans les stations balnéaires proches de grandes métropoles, c'est flagrant.»

«Beaucoup de Français sont en vacances en France, mais ils consomment moins, sortent moins»

Alexis Gardy
Président de Belambra

Paris ne s'est jamais autant vidé de ses Parisiens. Pour autant, les Français sont de très loin les plus nombreux dans la capitale et leur fréquentation atteint des records. L'office du tourisme de Paris en attend 9,8 millions pendant les jeux, dont 5,3 millions de Franciliens. Pendant la première semaine des JO, les touristes français (passant au moins une nuit dans le Grand

Paris) ont été en hausse de 25,1 %. Ceux qui n'habitent pas la région parisienne et viennent à la journée moins (+3,8 %), mais toutes les régions y ont contribué. En tête, Haute-Garonne (+60,9 %), Gironde (+20,3 %) et Loire-Atlantique (+16,1 %), qui signent les plus fortes progressions d'excursionnistes.

«J'étais chez moi devant ma télé, à Valence, raconte Grégory. J'ai été captivé par la cérémonie d'ouverture et l'ambiance des Jeux. À la dernière minute, je suis venu deux jours à Paris chez mes parents.» Il a beaucoup marché. Une quinzaine de kilomètres par jour, du Club France à la Villette, au Parc des Champions au Trocadéro en passant par le Coca-Cola Food Fest dans l'esplanade des Invalides. «Je suis content d'avoir pu participer à ce moment unique», lance-t-il. Sans même avoir assisté à la moindre compétition. Les billets étaient trop chers pour lui ou déjà vendus. ■

CANARIES
L'Espagne, et plus particulièrement les Canaries, sont un grand classique des vacances au soleil à l'étranger, à quelques heures de Paris.



CLARA MARGACIDIA VIA REUTERS CONNECT



ITALIE
Grâce à une offre de vacances nature, culturelles ou balnéaires, l'Italie attire toujours davantage de touristes.

STEPHANE FRANCESCONI FRANCE VIA AFP

Avec la crise du pouvoir d'achat, les vacanciers se serrent la ceinture cet été

Amélie Ruhlmann

Acher un petit souvenir dans la station balnéaire que l'on vient de visiter, réserver un cours de voile ou une sortie en jet-ski, dîner en famille au restaurant... Ces petits plaisirs, qui ponctuent ordinairement les vacances d'été, se font de plus en plus rares, à en croire les professionnels du tourisme. Que ce soit dans les hôtels, les campings, les restaurants ou encore les boutiques de souvenirs, les vacanciers font de plus en plus attention à leurs dépenses.

«C'est très marqué. On peine à faire le plein à midi, et parfois même le soir. Les additions sont loin d'être extravagantes», témoigne le gérant d'un restaurant de Juan-les-Pins, pourtant habitué à voir défiler un essaim de touristes tout au long de la saison estivale dans son établissement de bord de mer. «Nos emplacements pour tentes ont été pris d'assaut par les familles, mais les mobile homes, eux, peinent à trouver preneurs, surtout les plus confortables», se lamente, de son côté, le propriétaire d'un camping dans le Morbihan.

Pour ne pas avoir à renoncer à leurs vacances, les Français, fragilisés par plusieurs années d'inflation et de baisse du pouvoir d'achat, ont joué la carte de la frugalité. Selon le cabinet spécialisé Protourisme, le budget des Français pour les vacances est en baisse de 7 % en moyenne cet été par rapport à l'an dernier. Un

tiers des «partants» se résignent ainsi à dépenser moins que l'année passée. Autour de 1400 euros en moyenne, selon un sondage Elabe pour l'Institut Montaigne et Les Échos, 220 euros de moins qu'à l'été 2023. Les dépenses d'alimentation et de restauration sont les premières à faire les frais de cette quête aux économies, suivies par les activités, les loisirs et les visites, et, dans une moindre mesure, le logement.

«Aucun restaurant et aucun loisir»

Un comportement de fourmis que les vacanciers adoptent souvent à contrecœur. «On aimerait vraiment se faire davantage plaisir, ne pas surveiller chaque euro comme le reste de l'année. Mais avec les charges qui pèsent au quotidien, c'est impossible de mettre plus d'argent de côté pour les vacances», regrette Caroline, mère de famille recomposée payée au smic. En écumant les comparateurs d'offres touristiques et les promotions de dernière minute, elle a fini par dénicher un mobile home situé en bord de mer dans le Languedoc-Roussillon. Le tarif ? 700 euros la semaine, pour six personnes. Un exploit. Mais, pour ne pas plomber les économies réalisées grâce à cette «location à prix cassés», elle ne s'autorise «aucun restaurant et aucun loisir» durant toute la durée du séjour. «On passe la journée à la plage en emportant nos sandwichs, et le soir on mange dans le mobile home».

Subies pour la plupart, ces restrictions sont aussi revendiquées par certains estivants. «Ma femme et moi gagnons bien notre vie, mais ce n'est pas pour autant que nous voulons dépenser des fortunes et payer trois fois le prix que payent les locaux le reste de l'année», revendique un cadre parisien de 48 ans, qui s'apprête à partir pour deux semaines de farniente sur l'île de Ré. Il évitera, autant que faire se peut, les restaurants «attrape-touristes», traditionnellement bondés à la belle saison, et les boutiques de souvenirs «aux prix exorbitants». Et ce, malgré un budget de voyage

avoisinant les 4500 euros pour trois. «Je préfère mettre l'essentiel dans une bonne location que dans des dépenses annexes et dispensables», ajoute le cadre parisien.

Les clients se serrent la ceinture et les professionnels du tourisme, déjà éprouvés par la mauvaise météo et les soubresauts de l'actualité politique, font grise mine. Depuis la fin de la crise sanitaire, la forte demande avait permis au secteur de gonfler les tarifs de manière exponentielle. «Les prix des seuls hébergements ont augmenté de 7 % en moyenne tous les ans depuis 2021», indique Didier Arino, direc-

teur de Protourisme. Un emballement en inadéquation avec le pouvoir d'achat déclinant de la majorité des Français, et qui a fini par provoquer un «décrochage».

«Les touristes ont transformé leur manière de partir. Ils ont fui l'hôtel pour les meublés, les emplacements de camping, les résidences secondaires ou l'hébergement chez des amis», poursuit l'expert. Selon lui, plus de un million de vacanciers auraient renoncé à opter pour un hébergement marchand cet été. La chute des réservations est très marquée sur la façade atlantique, où les prix ont monté en flèche ces dernières années. «La clientèle va ailleurs, ou baisse drastiquement en gamme», ajoute Didier Arino.

Ce décrochage explique pourquoi les offres de dernière minute, qui avaient quasiment disparu du paysage ces dernières années, ont recommencé à pulvéiser sur internet. «Les prix affichés ont continué d'augmenter cette année, mais les opérateurs ont dû faire des promotions car la demande ne suivait plus», explique l'expert. Reste à savoir si ces offres à prix cassés suffiront à inverser la tendance à la frugalité observée cette année. Les professionnels du tourisme hexagonal, en particulier, ont du souci à se faire. Les séjours à l'étranger, souvent meilleur marché que les vacances en France, ont plus que jamais le vent en poupe. Dix millions de Français passeront leurs vacances à l'étranger cet été, selon Protourisme, soit 500 000 de plus que l'an passé. ■



JOHN JANIS/STOCK ADORÉ

Le budget des Français pour les vacances est en baisse de 7 % en moyenne cet été par rapport à l'an dernier. Les dépenses d'alimentation et de restauration sont les premières à faire les frais de cette quête aux économies.

Quentin Duval Mexico

Son discours protectionniste préoccupe le voisin mexicain, devenu le premier partenaire commercial des États-Unis.

Ille était la promesse de 35 000 nouveaux emplois, dans le dynamique État du Nuevo Leon (Nord). La méga-usine Tesla annoncée en grande pompe l'année dernière ne verra finalement pas le jour. « Je pense que nous devons voir ce qui va passer avec l'élection (américaine). Trump a dit qu'il imposera des droits de douane aux véhicules produits au Mexique. Cela n'a pas trop de sens d'investir là-bas pour être taxé ensuite », a annoncé le PDG du constructeur de voitures électriques, Elon Musk, lors d'une conférence de presse. Le proche de l'ancien chef d'État suspend donc la construction de sa première usine mexicaine. « Ce n'est pas sérieux », a regretté le président mexicain, Andrés Manuel Lopez Obrador, quelques jours après l'annonce. Le projet avorté n'inquiète pas tellement Odracir Barquera, le directeur de l'Association mexicaine de l'industrie automobile (Amia) : « Ce n'est pas une entreprise qui va bouleverser toute l'industrie ».

Le candidat a pourtant multiplié les menaces protectionnistes durant la campagne en annonçant par exemple des taxes à 10 % sur les produits importés et en accusant les entreprises chinoises « de construire d'immenses usines au Mexique » pour ensuite exporter des véhicules aux États-Unis. « Ce sont des annonces de campagne. Il cherche des votes et cela n'a pas d'impact sur l'automobile au Mexique », estime le représentant de l'Amia. Le secteur est le plus dynamique au sein du T-Mec (Aecum, en français), l'accord de libre-échange nord-américain signé en 2018. La région est la deuxième productrice de véhicules au monde après l'Asie et l'exemple d'une intégration réussie entre le Mexique, les États-Unis et le Canada. « Un véhicule traverse en moyenne dix fois les trois pays avant d'être terminé », appuie l'industriel.

Depuis son usine de fabrication de pièces de turbos de voitures, située dans le centre du Mexique, Xavier Agunnet surveille les annonces du républicain sans s'inquiéter. « Je ne vois pas comment les États-Unis peuvent se passer du Mexique (...), la main-d'œuvre américaine est huit à dix fois plus chère qu'ici. » Par ailleurs, en cas de droits de douane plus élevés, « l'augmentation se répercutera sur le consommateur américain ». Le Français, responsable d'une usine d'une firme taïwanaise (Streit), reconnaît pourtant une période plus calme dans son activité, « il n'y a pas beaucoup de décisions qui se prennent. On est entré dans une phase d'attente », liée à la campagne électorale.

Pour le chef d'entreprise, « cette attitude protectionniste vise plutôt les entre-



Donald Trump (ici, lors d'un meeting à Atlanta, le 3 août) a annoncé qu'il fermerait la frontière avec le Mexique en cas de pression migratoire accrue.

L'« America First » de Trump inquiète le Mexique

prises chinoises » pour les empêcher de voir le Mexique comme un tremplin vers le marché américain et de mettre en garde les Mexicains sur l'ouverture aux capitaux chinois. Dans un contexte de guerre économique avec Pékin, Washington a déjà imposé des tarifs douaniers prohibitifs à certains produits asiatiques. En mai, Joe Biden avait décidé d'augmenter de près de 18 milliards de dollars les droits de douane sur une série de biens et de passer de 25 % à 100 % les taxes sur les véhicules électriques. Les investissements chinois au Mexique augmentent de manière exponentielle, + 270 % entre 2018 et 2023 par rapport à 2013-2017, mais ne représentent qu'environ 1 % des investissements directs étrangers.

« Le déficit ne dépend pas de cette alliance commerciale mais de causes structurelles (...). Tant que les États-Unis continuent de consommer des biens qu'ils ne produisent pas, ils ne vont pas avoir un excédent commercial »

Valeria Moy Directrice de l'institut mexicain pour la compétitivité

Jusqu'à maintenant, ce conflit profite au Mexique, qui est depuis l'année dernière le premier partenaire commercial, devant la Chine, des États-Unis. Le pays latino dispose d'une balance commerciale excédentaire avec son voisin du nord, ce qui aggrave également l'ancien chef d'État. En 2016, lors des négociations sur

le passage de l'Alena au T-Mec, Trump avait tenté d'orienter les discussions pour limiter ce déficit commercial avec le voisin du sud. « Une idée absurde, le déficit ne dépend pas de cette alliance commerciale mais de causes structurelles (...). Tant que les États-Unis continuent de consommer des biens qu'ils ne produisent pas, ils ne vont pas avoir un excédent commercial », analyse Valeria Moy, directrice de l'institut mexicain pour la compétitivité (Imco).

En 2026, le T-Mec doit être révisé comme tous les six ans. « À ce moment-là, il va peut-être chercher à négocier un deal

pour limiter les échanges commerciaux pour attirer les entreprises sur le sol américain. Il faut que l'on se prépare à cette option », poursuit l'économiste. La révision du traité promet d'être tendue sur plusieurs points, à commencer par le maïs. Alors que le gouvernement mexicain souhaite interdire l'usage de la céréale OGM, le Mexique est importateur net de maïs jaune américain, entièrement génétiquement modifié. Le sujet est déjà source de crispations ; la suspension des importations pourrait coûter cher à l'industrie agroalimentaire et aux producteurs des États-Unis.

Les entrepreneurs mexicains croient à la force du « nearshoring », ou régionalisation de la production, et à une meilleure intégration des trois économies nord-américaines. En 2016, alors que Donald Trump était président, « on a obtenu une modernisation de l'accord pour faciliter les échanges », assure Gerardo Tajonar, président de l'association des entreprises mexicaines importatrices et exportatrices (Anierm). « L'enjeu est de définir comment nous pouvons être plus forts en tant que région », abonde son homologue du secteur automobile. L'interdépendance des deux économies est l'argument choc des entrepreneurs mexicains. Mais dans sa rhétorique protectionniste, le candidat veut aussi frapper fort contre l'immigration. Le chef de file des républicains a déjà annoncé qu'il fermerait la frontière en cas de pression accrue. Mêmes temporaires, ces fermetures coûtent cher aux entreprises mexicaines. ■

➤ Lire aussi PAGE 16

Navettes autonomes : le Français Navya passe sous pavillon japonais

Valérie Collet

Le géant nippon des télécoms, NTT West, entre au capital aux côtés de son compatriote Macnica pour développer la société au Japon.

Depuis sa création il y a dix ans, Navya, le pionnier français des navettes autonomes sans conducteur, a connu un parcours en montagnes russes.

Son nouvel actionnariat 100 % japonais saura-t-il lui assurer un avenir plus serein ? Autrefois détenu par Robolution, le fonds de Bruno Bonnell, l'équipementier

Valeo et Keolis, la filiale de la SNCF, le capital de Navya est désormais aux mains de Macnica, une société nipponne spécialisée dans les technologies de pointe venue à son secours l'an dernier, et de NTT West, la branche du géant japonais des télécoms dédiée aux régions occidentales du Japon.

Selon l'accord conclu par les deux entreprises, NTT West détendra 29,15 % de la société et Macnica 70,85 %. Ensemble elles comptent tirer parti des atouts de Navya pour répondre aux appels d'offres lancés par le gouvernement japonais afin de déployer des solutions de mobilité autonome dans le pays. Actuellement, le Japon fait face à une pénurie de main-d'œuvre ainsi qu'au vieillissement de la population et peine à maintenir des services de transport publics et de logistique. C'est pourquoi le gouvernement a décidé de financer des projets de transports utilisant des technologies de conduite autonome. D'autant qu'au Japon, la réglementation autorise la conduite de niveau 4, c'est-à-dire sans conducteur, sous certaines conditions, sur les routes publiques. Ce n'est pas le cas dans la plupart de pays d'Europe. « L'investissement contribuera à la mise en place de services de mobilité par conduite autonome de niveau 4 au Japon dans environ 50 sites d'ici à l'exercice 2025 et dans plus de 100 sites d'ici à l'exercice 2027 », annoncent les deux entreprises.

Faut-il s'attendre à un transfert des ingénieurs de R&D au Japon ? Jean-Claude Bailly, le directeur général de Navya Mobility, assure que l'effectif actuel de 160 salariés « sera maintenu en France ». « Nous avons même relancé l'activité de production de l'usine de Vénissieux », souligne le dirigeant. Vingt-deux navettes sortiront du site d'ici à la fin de l'année dont 20 pour le Japon et 2 pour l'Italie. En 2025, une cinquantaine devrait suivre. » On est loin des chiffres astrono-

miques promis par les dirigeants de Navya. En 2018, ces derniers visaient le firmament. Les navettes caracolant au Consumer Electronic Show de Las Vegas et les petits véhicules tricolores, dont un prototype de robot-taxi, étaient comparés à ceux de Waymo (Google), de Cruise chez General Motors. Les dirigeants semblaient avoir perdu le sens de la mesure. Lors de son introduction en Bourse en juin 2018, le fondateur - démis de ses fonctions fin 2018 - prévoyait même un chiffre d'affaires de 480 millions en 2021. Il ne dépassera pas les 10 millions d'euros cette année-là...

Avance technologique

Cabossée par des problèmes de gouvernance, les estimations erronées du marché et des mésaventures en Bourse, l'entreprise de Villeurbanne - dont le chiffre d'affaires en 2024 ne devrait pas dépasser 12 millions d'euros - avait été placée en redressement judiciaire l'année dernière. Reprise par le français Gaussin, spécialiste des solutions de transport et de logistique innovante, associé au japonais Macnica, Navya a connu un nouveau coup dur en avril dernier quand Gaussin a lui-même été placé en sauvegarde. Macnica a alors repris l'intégralité des parts de Navya avant de faire entrer NTT West à ses côtés.

Jean-Claude Bailly rappelle que, depuis le début de son histoire, Navya a investi près de 200 millions d'euros et conserve une avance technologique. L'entreprise ne vise plus seulement le marché du transport urbain de passagers. « Les sites fermés dans un environnement industriel, le transport de bagages dans les zones aéroportuaires, les centres d'affaires, beaucoup moins contraints que les routes ouvertes, représentent aussi des opportunités de marché », assure le dirigeant. ■

LA SÉANCE DU JEUDI 8 AOÛT 2024

LE CAC									
	BOUR	VAR	HAUT/BAIS		BOUR	VAR	HAUT/BAIS		BOUR
ACCOR	33,3	+0,57	33,38	32,75	0,269	-3,76	LVMH	633,3	+0,3
AIR LIQUIDE	162,74	-0,51	163,06	161,28	0,094	-7,6	MICHELIN	341,3	-0,06
ARBUS	134,46	-1,12	135,04	133,14	0,114	-3,81	ORANGE	10,16	+0,15
ARCELORMITTAL SA	20	-0,2	20,07	19,53	0,29	-2,1	PERNOD RICARD	121,65	-0,45
AXA	32,14	-0,34	32,24	31,61	0,09	+8,99	PUBLICIS GROUPE SA	90,78	-0,2
BNP PARIBAS ACTA	59,42	-0,07	59,6	58,45	0,149	-5,06	RENAULT	40,39	-0,27
BOUYGUES	31,14	-0,76	31,39	31,01	0,159	-8,73	SAFRAN	191,55	-0,55
CAPEMIM	176,3	-0,68	177,5	175	0,185	-6,6	SAINT GOBAIN	73,38	-0,41
CARREFOUR	13,785	-0,22	13,885	13,695	0,165	-16,78	SANOFI	95,63	0,4
CREDIT AGRICOLE	13,145	-0,11	13,185	12,96	0,104	+2,28	SCHNEIDER ELECTRIC	209,2	-0,07
DANONE	60,52	-0,36	61,08	60,02	0,153	+1,14	SOITE GE GENERALE	20,425	-0,37
DASSAULT SYSTEMES	33,43	-0,33	33,48	32,83	0,057	-24,43	STELLANTIS NV	14,228	-0,1
EDENRED	35,92	-0,53	35,95	35,48	0,141	-33,65	STMICROELECTRONICS	26,75	-0,34
ENGIE	15,14	+1,14	15,295	15,05	0,308	-4,89	TELEPERFORMANCE	100,5	-4,47
ESSILORLUXOTTICA	208,4	-0,57	209,1	206,4	0,066	+14,76	THALES	146,1	-0,24
EUROFINS SCIENT.	53,06	+0,57	53,22	51,96	0,146	-10,04	TOTALENERGIES	60,91	-0,02
HERMES INTL	200,3	-0,05	200,4	199,53	0,048	+4,39	UNISAIL-ROAMCO-WE	66,06	-0,99
KERING	259,15	-0,33	260,75	254,8	0,2	-35,05	VEOLIA ENVIRON	21,57	-0,9
L'OREAL	386	-1,28	389,25	382,3	0,083	-14,35	VINCI	102,85	-0,82
LEGRAND	92,66	-0,73	93,18	91,64	0,109	-1,53	VIVENDI SE	9,432	-0,76

LES DEVISSES			1 EURO=			L'OR			VEILLE			31/12		
AUSTRALIE	DOLLAR AUSTRALIEN	1,6677	AUD	0,5958	CHF	Lingot 100g	71148€	+18,35%	71148€	+18,35%				
CANADA	DOLLAR CANADIEN	1,5021	CAD	0,8609	GBP	Lingot 50g	3569,9€	+18,28%	3569,9€	+18,28%				
GBRÉTAGNE	LIVRE STERLING	8,5618	GBP	3,75	TND	Lingot 10g	224,05€	+18,04%	224,05€	+18,04%				
HONG KONG	DOLLAR DE HONG KONG	7,7893	CNY	11,03	MAD	Lingot 2,5g	188,6€	+17,24%	188,6€	+17,24%				
JAPON	YEN	159,74	JPY	36,133	TRY	20F-NAPOLÉON	443,95€	+18,36%	443,95€	+18,36%				
SUISSE	FRANC SUISSE	1,093	USD	54,02	EGP	SOVERAINE	438,99€	+18,36%	438,99€	+18,36%				
ÉTATS-UNIS	DOLLAR	3,75	TND	11,03	MAD	KRUGGERAND	2367,59€	+18,36%	2367,59€	+18,36%				
TUNISIE	DINAR TUNISIEN	3,75	TND	11,03	MAD	50 PESOS	2367,59€	+18,36%	2367,59€	+18,36%				
MAROC	DIRHAM	11,03	MAD	36,133	TRY	10 DOLLARS	1156,95€	+18,36%	1156,95€	+18,36%				
TURQUIE	NOUVEAU LIVRE TURQUE	36,133	TRY	7,8933	CNY	20 DOLLARS	2312,9€	+18,36%	2312,9€	+18,36%				
ÉGYPTES	LIVRE ÉGYPTIENNE	54,02	EGP	91,759	INR									
CHINE	YUAN	7,8933	CNY	147,52	DZD									
INDE	RUPEE	91,759	INR											
ALGERIE	DINAR ALGERIEN	147,52	DZD											



Pour les amateurs d'athlétisme des années 1980, l'image est connue. Au bout d'un demi-tour de piste de grande classe, un grand échalas blond déboule sur la piste olympique de Rome entre le Britannique John Regis et l'Américain Calvin Smith, ce 3 septembre 1987. Il faudra la photo-finish pour que ce dernier soit finalement déclaré vainqueur, devant le Français Gilles Quénéhervé, de ce 200 m des mondiaux d'athlétisme. En 20 secondes et 16 centièmes, le Parisien établit un record de France sur 200 m qui ne sera battu que vingt-quatre ans plus tard, par Christophe Lemaitre. L'année suivante, aux Jeux olympiques de Séoul, Gilles Quénéhervé fait une nouvelle fois parler de lui. Il participe à la finale du 200 m, mais il n'y prend que la sixième place. En revanche, il décroche la médaille de bronze sur le relais 4×100 m, aux côtés de Daniel Sangouma, Bruno Marie-Rose et Max Morinière. Une médaille olympique sur une épreuve de sprint, une rareté pour l'athlétisme français dans l'ère olympique moderne !

Trente-six ans plus tard, on évoque encore souvent les exploits sportifs de Gilles Quénéhervé. Mais son métier n'a plus rien à voir avec le sport. Certes, il participe encore à des réunions et à des manifestations publiques, mais en uniforme : veston plutôt bleu nuit avec des épaulettes brodées dorées, chemise blanche, cravate noire et casquette ornée de feuilles de chênes et d'olivier entrelacées. Car, depuis juillet 2022, Gilles Quénéhervé est sous-préfet du Havre. Pour occuper cette fonction, il a passé avec succès le concours de l'ENA en 2010. Une performance qu'il est le seul médaillé olympique à avoir accomplie.

« Je devais repartir de zéro. J'ai donc pris un coach, et on a construit cette préparation au concours de l'ENA comme on prépare une épreuve des JO ou du championnat du monde »

Gilles Quénéhervé

S'il n'imaginait pas devenir énarque, le jeune Gilles se voyait tout de même se lancer dans des études de droit. « Il n'y avait aucune volonté de ma part d'être sportif de haut niveau, et cela a bouleversé totalement mes plans, se remémore aujourd'hui l'ancien sprinteur, qui s'est lancé dans l'athlétisme à seulement 18 ans. J'envisageais alors de faire du droit, puis d'entrer dans la police ou de devenir avocat. » Face à ce bouleversement, le jeune homme essaye de prendre les choses avec du recul, en pensant immédiatement à l'après. Il commence bien ses études juridiques, mais il lui est impossible de les mener de front avec les contraintes d'un athlète de haut niveau. Sa médaille d'argent aux Mondiaux de Rome lui permet d'attirer l'attention. « Plutôt que de prendre un sponsor traditionnel, avec sticker sur le maillot et quelques opérations de relations publiques, j'ai cherché une entreprise qui m'offrirait une formation et un vrai métier, raconte Gilles Quénéhervé. J'ai travaillé pendant quatre ans à la direction de la communication de Sollac, au sein du groupe Usinor-Sacilor. Je travaillais à mi-temps, le matin à La Défense et l'après-midi à l'entraînement. » En 1992, il se lance dans l'aventure de l'entrepreneuriat en créant sa propre société spécialisée dans la communication, le marketing et le développement personnel par le sport. Ceci tout en poursuivant sa carrière. Cette année-là, il participe aux Jeux de Barcelone.

À l'heure de raccrocher les pointes, Gilles Quénéhervé décide de changer de voie. Après une discussion avec Jean-François Lamour, l'ancien escrimeur multimédaillé olympique et à cette époque ministre des Sports (il l'a été de mai

GILLES QUÉNÉHERVÉ

Des pistes d'athlétisme aux bancs de l'ENA

Emmanuel Egloff

Après avoir obtenu le bronze sur le relais 4×100 m aux JO de Séoul, le Parisien est le seul médaillé olympique à avoir réussi le concours de l'ENA. Il est aujourd'hui sous-préfet du Havre.



Gilles Quénéhervé, en 2017. En sortant de l'ENA, l'ancien sprinteur a entamé une nouvelle carrière, celle de haut fonctionnaire, et est alors sous-préfet de Morlaix. Vingt-neuf ans plus tôt, aux Jeux olympiques de Séoul, il s'est classé sixième au 200 m hommes (en haut) et a obtenu le bronze au 4×100 m.

LEGROS LECOQ/PRESSE SPORTS; SOPHIE PREVOST/PHOTOPRIVE/TELEGRAMME/MAXPPP

« Je n'étais pas programmé pour être un athlète de haut niveau »

Peut-on être médaillé olympique vice-champion du monde sans y avoir pensé et s'en être préparé pendant toute son enfance et son adolescence ? Gilles Quénéhervé prouve que la réponse peut être oui. « Je me suis retrouvé athlète de haut niveau totalement par hasard », confie-t-il. Le natif de Paris a, certes, baigné dans un environnement sportif, mais il ne s'est jamais fixé sur un sport en particulier, pratiquant aussi bien le football que le tennis de table ou la boxe française. C'est en passant son bac, à 18 ans, qu'il se découvre une qualité de vitesse. Il s'en souvient encore très bien : « J'ai passé mon

épreuve du 100 m, et l'examineur m'a dit : "Je me suis trompé, tu n'as pas pu faire ce temps-là, est-ce que tu peux recommencer ?" J'ai recommencé. Et fait le même temps. Il m'a alors demandé si j'avais pensé à faire de l'athlétisme. » Le soir, il en parle à ses parents. Après quelques coups de fil, il se retrouve au Racing Club de France, où il rencontre Jacky Desprez, qui deviendra son entraîneur. Ce dernier ne croit pas aux temps annoncés par le jeune homme. « 11 secondes sur 100 m en baskets ? Ce n'est pas possible : ils ne savent pas chronométrier », lance alors Jacky Desprez. Gilles Quénéhervé va s'échauffer avec les membres du club.

Et court son 100 m. « J'ai fait 10"9, se rappelle-t-il. Il m'a fait immédiatement signer une licence. » Et les choses vont alors aller très vite. Quelques semaines plus tard, le nouveau sprinteur participe aux championnats de France juniors, dont il est demi-finaliste. L'année suivante, il devient champion de France juniors. Et intègre l'équipe de France seniors. Deux ans et demi plus tard, Gilles Quénéhervé devient vice-champion du monde sur 200 m sur la piste du stade olympique de Rome. Avant, un an plus tard, de décrocher une médaille de bronze sur le relais 4×100 m aux JO de Séoul.

E. E.

2002 à mai 2007), il entre au ministère. Il y passe quatre années, mais finit par s'ennuyer. « J'avais un peu plus de 40 ans. C'était le moment de repartir pour un nouveau challenge. La fonction publique me plaisait, mais je voulais faire bouger les choses. Ce que les postes offerts en passant le concours de l'ENA me permettaient. » Il demande conseils et avis. Et n'en reçoit que des négatifs. « Tout le monde m'a ri au nez, en me disant qu'aucun médaillé olympique n'avait réussi ce concours, sourit-il aujourd'hui. Je n'avais aucune chance, non plus, d'être vice-champion du monde au bout de deux ans et demi de haut niveau. J'ai donc décidé de le tenter. »

Pour réussir ce challenge, il met à profit son expérience de sportif de très haut niveau. « J'ai eu une approche très professionnelle de la préparation de ce concours, explique le médaillé olympique. Je devais repartir de zéro. J'ai donc pris un coach, et on a construit cette préparation au concours comme on prépare une épreuve des JO ou du championnat du monde. Avec une progression dans l'année, des points de passage et des éléments que nous avons volontairement laissé tomber pour se concentrer sur les attentes du jury. » Après un an de travail, il est finalement admis à l'ENA en décembre 2010.

Quatorze ans plus tard, il ne regrette pas son choix. « Je suis passé depuis par des postes assez complexes, ce qui m'intéressait puisque je suis entré dans la fonction publique pour avoir des résultats, pas pour monter des réunions », explique-t-il. Comme directeur de cabinet du préfet des Côtes-d'Armor, il a dû immédiatement après sa sortie de l'ENA gérer la crise des « bonnets rouges » en Bretagne. Un solide baptême du feu. Ensuite, il officie pendant trois ans et demi au ministère des Sports, où il doit gérer la création de l'Agence nationale du sport, puis la fusion entre les Sports et l'Éducation nationale. « J'ai tiré des avantages de ma carrière sportive, estime Gilles Quénéhervé. Le sportif doit avoir une capacité de résilience, une capacité à prendre du recul, mais également à se projeter pour obtenir un résultat. C'est très utile dans mon métier actuel. Si quelque chose n'a pas fonctionné aujourd'hui, il faut être capable de voir ce qu'on peut en tirer pour progresser demain. Cela décriste les équipes avec lesquelles je travaille. Et permet d'obtenir des résultats dans un climat positif. »

Après trois ans et demi aux Sports, et malgré la perspective des Jeux olympiques de Paris, il décide de changer de nouveau de poste. « J'ai travaillé sur les JO, notamment avec les DTN (directeurs techniques nationaux, NDLR), avec l'Agence nationale du sport ou avec la So-lideo, qui a construit les ouvrages olympiques, mais j'avais envie de bouger, explique-t-il. J'ai eu une opportunité que j'ai saisie. J'avais envie de me projeter vers ce monde de l'entreprise qui me manquait, le contact réel avec les questions économiques ou d'implantation de projets. » Comme sous-préfet du Havre, depuis deux ans, il est servi : le blocage du port pendant la réforme des retraites, des affaires de trafic de drogue, mais également, plus positif, le chantier du renouveau industriel. « Chaque semaine, j'ai des porteurs de projets qui viennent me voir pour que l'État les accompagne, se réjouit l'ancien sprinteur. Et nous travaillons avec l'ensemble des collectivités pour ça. »

La carrière sportive de Gilles Quénéhervé date aujourd'hui un peu. Est-il encore perçu comme un ancien athlète de très haut niveau par ses interlocuteurs au quotidien ? « Les gens de ma génération se souviennent de moi, les jeunes, moins, estime-t-il. Mais ils finissent par le savoir, car il y a toujours des articles et des gens pour en parler quand j'arrive dans un nouveau poste. C'est un atout, analyse-t-il, car il y a un capital sympathie qui me permet de créer un lien direct très facilement. Mais c'est également un aiguillon, car il faut assurer derrière, connaître ses sujets, pouvoir répondre. » Jusqu'à présent, le sous-préfet, énarque et ancien médaillé olympique, a toujours franchi la ligne d'arrivée. ■

Retrouvez demain :

Jason Lamy-Chappuis, du saut à ski aux commandes d'un long courrier

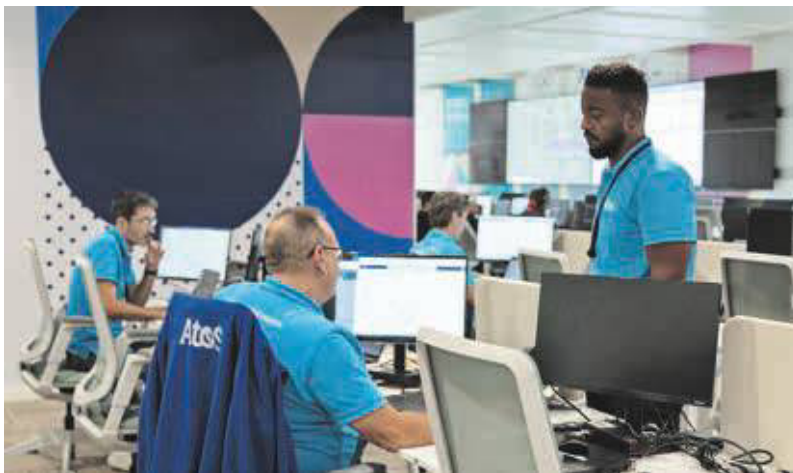
JO : au cœur de la tour de contrôle d'Atos

Lucas Mediavilla

Le groupe gère depuis 1992 toute l'infrastructure informatique de cet événement à la complexité inédite.

Le Figaro l'avait visité au printemps, dans la dernière ligne droite avant l'ouverture des JO de Paris 2024. Au TOC (Technology Operation Center) d'Atos, véritable tour de contrôle informatique des Jeux olympiques, l'activité bat son plein depuis la cérémonie d'ouverture, le 26 juillet dernier. C'est depuis ce centre, situé en périphérie de Paris, que le groupe français gère l'ensemble de l'infrastructure nécessaire au bon fonctionnement des JO. La liste des applications et services donne le tournis : système d'accréditations (600 000 distribuées) pour l'accès aux sites olympiques, infrastructures supportant la diffusion des résultats en temps réel à l'intérieur des stades auprès des commentateurs et du public comme à l'extérieur dans les médias, sur internet, développement de 150 applications pour l'organisation des JO, calendrier des compétitions, ensemble des mesures pour prévenir les risques de cybersécurité. Tout le dispositif est géré depuis un espace de 610 mètres carrés.

Chaque jour, au nord de Paris, 300 salariés d'Atos et de ses 15 partenaires technologies se pressent dans le TOC, qui coordonne les efforts de 2000 experts dans le monde entier. « Les Jeux olympiques d'été, c'est un environnement à la complexité inédite », note John Paul Giancarlo, directeur associé technologie et énergie des Jeux olympiques pour le CIO. Christophe Thivet, directeur du programme Paris 2024 chez Atos, note pour sa part que la difficulté des JO tient dans la simultanéité des épreuves et le trafic engendré par la compétition. Sur la première semaine, pas moins de « 600 sessions de sport se sont tenues, en-



La centaine d'experts en cybersécurité du TOC d'Atos travaille au quotidien pour dénichier les fuites de données sur le dark web, ou encore débusquer les faux sites qui se parent des codes des JO. ATOS

viron 60 par jour». Celles-ci ont attiré 200 millions d'utilisateurs sur les différentes applications des JO depuis le début de l'Olympiade. « C'est l'équivalent de 20 millions d'utilisateurs par jour, dès le jour de la cérémonie ou presque. » Cette affluence, en l'espace d'une semaine, dépasse déjà le total de Tokyo, insiste Nacho Moros, directeur des opérations d'Atos Event, la filiale du groupe informatique. À mi-parcours, rien de bien inquiétant à signaler, en ce 7 août, dans la salle de

contrôle où une centaine de salariés derrière leurs écrans font face à d'énormes moniteurs. Un problème de redondance d'un système sur l'épreuve d'haltérophilie, qui sera réglé après l'épreuve du jour, un haut-parleur à Lille qui doit être lui aussi réparé. Rien de critique.

Câbles sectionnés par des animaux

Pour l'anecdote, les problèmes ne viennent pas toujours d'où l'on pourrait

croire. À Élancourt, sur le site du BMX, un lapin a sectionné des câbles réseaux, il y a quelques semaines, pendant les événements de test. Pendant la compétition, mais du côté de Vincennes, cette fois-ci, une fouine a également sectionné des câbles de fibre optique dans la fan-zone. Évidemment sans conséquence pour le déroulé. Finalement, le plus gros souci rencontré par Atos s'est tenu avant la cérémonie d'ouverture, avec la faille majeure connue par

Crowdstrike qui a impacté plusieurs millions d'ordinateurs sous Windows. Atos a connu quelques avanies sur ses systèmes d'information pour commentateur. Heureusement, avant le début des épreuves. « Le problème a été rapidement réglé », insiste Christophe Thivet.

L'une des plus grandes menaces constituait évidemment le risque de cyberattaque. Avant les JO, les organisateurs disaient s'attendre à jusqu'à 4 milliards d'événements liés à la cybersécurité. Les organisateurs se refusent pour le moment à chiffrer le nombre d'attaques effectives ou à imputer la responsabilité de celles-ci. « Nous attendons d'avoir plus d'éléments consolidés sur le sujet », estime Benoît Delpierre, en charge du sujet cybersécurité chez Eviden, une filiale d'Atos. L'expert indique néanmoins que beaucoup d'attaques en déni de service (une façon de congestionner l'accès aux infrastructures informatiques) ont déjà été dénombrées. « Ce n'est pas nouveau pour ce type d'événement, et nous avons les solutions à ces problèmes », rassure-t-il. La centaine d'experts en cybersécurité du TOC travaille au quotidien pour dénichier les fuites de données sur le dark web, ou encore débusquer les faux sites qui se parent des codes des JO. « Il s'en crée tous les jours », remarque Benoît Delpierre.

Partenaire du CIO depuis 1992 et les JO de Barcelone, Atos a désormais l'expérience de ces rendez-vous, avec une trentaine d'Olympiades à son compteur. Reste à savoir si l'entreprise informatique, lourdement endettée et en pleine restructuration financière, continuera l'aventure en 2028 à Los Angeles. L'organisation locale souhaitait a priori un prestataire américain, même s'il n'y a eu à ce jour aucune officialisation. ■

TIKTOK, LA GRANDE PEUR 5 / 6

Douyin, la version chinoise qui a conquis jeunes comme retraités

Sébastien Falletti Correspondant en Asie

Souvent décrite comme plus vertueuse que TikTok, l'appli originale partage pourtant nombre de points communs.

Une jeune fille au teint de porcelaine, maquillée comme dans un manga, se tremousse face à la caméra, en minijupe, l'air faussement innocent. À côté, une vidéo présente un fer à repasser miracle à commander en ligne. Une autre montre des extraits d'un film de propagande martial, à la gloire de l'Armée populaire de libération, prête à « réunifier » Taïwan à la mère patrie.

La page d'accueil de Douyin, la version chinoise de TikTok, est un kaléidoscope baroque sans cesse renouvelé pour satisfaire les désirs les plus spontanés de ses 745 millions d'utilisateurs. « Je regarde des fleurs, des produits de beauté ou pour les animaux de compagnie, et parfois un peu d'actualité. Tout ce dont j'ai besoin est sur Douyin! », explique Mme Hu*, employée de banque de 52 ans, à Pékin.

Depuis son lancement fracassant en 2016 par ByteDance, l'appli de vidéos de la start-up pékinoise a conquis tous les publics de 7 à 77 ans sur le premier marché en ligne du monde. Alors que sa version internationale s'étend avant tout la Gen Z planétaire, la matrice originale attire aussi bien la jeunesse de l'empire du Milieu que les retraités, s'affirmant comme l'appli incontournable de l'écosystème chinois des années 2020.

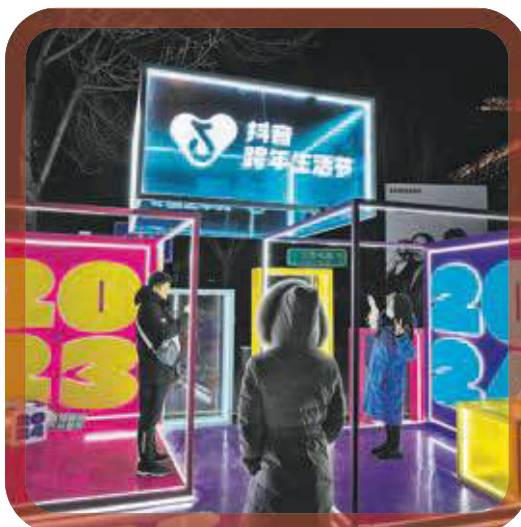
Si les moins de 24 ans représentent le premier contingent, soit 22,5 % de ses utilisateurs, les plus de 51 ans pointent en seconde position à 21,7 %, selon le cabinet Questmobile. « Sur Douyin, on a un accès rapide à des infos d'actualité, et

on peut dire tout ce qu'on veut », s'enthousiasme Mme Zhang, retraitée de 63 ans dans la capitale. Sur la toile chinoise, étroitement verrouillée par la Grande Muraille de la censure, l'appli de vidéos en rafale a offert un bol d'oxygène relatif, avec pour maître mot : le divertissement.

Une échappatoire addictive à un quotidien anxigène, à l'heure du ralentissement de la deuxième économie mondiale et de la reprise en main idéologique du président Xi Jinping. « Dans cette époque stressée, Douyin offre de la joie à toute heure. L'actualité n'y est que secondaire », explique un internaute. Et bien sûr filtrée par les strictes restrictions imposées par le régime communiste, interdisant tout sujet sensible, de Tiananmen à Hongkong.

Beaucoup d'utilisateurs y jugent néanmoins la censure moins pesante que sur la plateforme de microblogging Weibo, lieu des débats les plus sensibles et surveillé comme le lait sur le feu. Les vidéos s'envolent quand les écrits restent, semble estimer la grande armée des censeurs, qui peine à suivre l'avalanche de contenus constamment mise en ligne sur Douyin.

Fondée en 2009, Weibo demeure un carrefour essentiel avec près de 700 millions d'utilisateurs, mais la perçue fulgurante de Douyin symbolise l'avènement du smartphone et un changement générationnel. La vidéo courte est la reine de l'ère du « self media », car il est plus simple de les diffuser sur des mobiles. Elle permet aussi d'affir-



mer sa personnalité », analyse Shen Meng, directeur de la firme d'investissement Chanson & Co.

ByteDance ne fut pas le premier à se lancer dans la course, mais son algorithme et son interface intuitive lui a permis de séduire les grandes métropoles, dépassant son rival Kuaisou, toujours populaire dans les villes moyennes. Un business model plus juteux, encore renforcé par l'envol de l'e-commerce. Douyin a engrangé près de 21 milliards de dollars de revenus publicitaires en 2023, contre 1,5 milliard pour Weibo.

150 heures par mois en ligne

Très vite partie à l'assaut de l'international, ByteDance est désormais dans le collimateur des États-Unis, des pays européens et de l'Inde, qui l'a bloqué par crainte d'une « infiltration chinoise ». À Washington comme à Paris, nombre de faucons brandissent la « menace chinoise » pour dénoncer un plan machiavélique de Pékin : abêtir la jeunesse occidentale avec TikTok, tout en proté-

Sur la toile chinoise, étroitement verrouillée par la censure, l'appli de vidéos en rafale a offert un bol d'oxygène relatif, avec pour maître mot : le divertissement.

ANDY WONG/AP

geant ses propres adolescents grâce à un Douyin strictement régulé, où le contenu serait uniquement pédagogique.

« En réalité, Douyin et TikTok sont similaires dans leur architecture. Mais il existe des différences mineures, car l'appli chinoise fait face à des restrictions de contenus plus sévères », juge Shen Meng. Outre la censure des sujets politiques, Pékin a imposé des restrictions d'accès aux jeunes. Au garde-à-vous, Douyin a lancé en 2018 un « mode adolescent » obligatoire pour les utilisateurs de moins de 14 ans, réservant des contenus assagis bannissant l'érotisme ou la violence à cette classe d'âge qui n'a droit qu'à 40 minutes de vidéos par jour, et fermée entre 22 heures et 6 heures du matin. Jusqu'à 18 ans, les contenus sont également sous surveillance et les utilisateurs interdits de partager informations personnelles ou photos avec des inconnus.

Les moyens de contrôle des autorités sont plus puissants en Chine, où tout numéro de téléphone ou inscription à un réseau social est rattaché à une carte d'identité. Pour les adolescents récalcitrants, le seul moyen de contourner le « mode jeune » est de dérober le téléphone d'un adulte. Ces mesures draconniennes tentent d'endiguer l'addiction d'une population bien plus accro encore aux écrans. Les Chinois passent en moyenne 150 heures par mois en ligne, soit plus du double des Français.

La version « adulte » de Douyin se rapproche, elle, de TikTok (politique mise à part) avec, là aussi, des cascades de vidéos de créatures se déhanchant en petite tenue, tel un défilé d'une société en pleine mutation tiraillée entre conservatisme confucéen, injonctions nationalistes de propagande et individualisme grandissant de la jeunesse. « Je peux être folle sur Douyin, sans être reconnue », écrit une internaute. Un cocktail gagnant pour ByteDance dont le fondateur, Zhang Yiming, s'est prudemment replié sur Singapour. « Je ne vois pas d'appli capable de détrôner Douyin dans l'immédiat, à moins qu'un nouveau modèle social n'émerge », juge Shen Meng. ■

* Les noms ont été modifiés.

Retrouvez demain :

Les secteurs de la publicité et de la culture sourds aux polémiques

LE FIGARO

Paris 2024



MICHAEL KAPPEL/PICTURE-ALLIANCE/OPA/PF IMAGES; KYLE TERADA/USA TODAY SPORTS VIA REUTERS; CONNIE PHIL WALTER, CLAUDIO VILLA ET ALEX DAVIDSON/GETTY IMAGES VIA AFP



À tatou et à toi



LA CHRONIQUE
de François Cérésa

Tout le monde se tatoue. On évoque le chiffre d'un Français sur dix en France. Les sportifs ne sont pas en reste. Les footballeurs, «tatoués comme des portes de chiottes», comme dit l'humoriste Laurent Gerra (on ne va pas jusqu'à cette extrémité), ont montré l'exemple. On vous prévient quand même, le tatoué n'a rien d'un tatou. Encore que le tatoué, fier de son tatouage, ait tendance à fourir, cuisasé qu'il est de tatouages disposés en bandes articulées.

Le sportif tatoué, contrairement au tatou, n'est pas édenté. Quand il sourit, on voit ses dents. Mais aussi ses tatouages. Sur le torse, sur le cou, sur les bras, sur les jambes, sur les mollets. Le tatouage est un porte-bonheur (sauf pour Lavillénie, qui ne s'est pas qualifié à la perche). Certaines joueuses de tennis (on ne dira pas lesquelles, à vous de les découvrir lors de rencontres dignes de télérealités comme «Quatre mariages pour une lune de miel») sont de véritables sorcières de Chelem. Des nageurs, des handballeurs, des volleyeurs, des boxeurs, des cyclistes, des coureurs : tous ont franchi le pas.

Le tatouage est paraît-il un accessoire de mode (nous, on trouve ça moche). «Le tatouage est un moyen de s'appro-

Le sportif tatoué, contrairement au tatou, n'est pas édenté. Quand il sourit, on voit ses dents »

prier son corps, de se remettre d'une expérience traumatisante ou de se remémorer un moment précis de sa vie.» Merci, Sigmund. Même si le tatouage ne date pas d'aujourd'hui, puisque M. Neanderthal se tatouait pour montrer qu'il appartenait à un clan, on se rappelle les flibustiers, les marins, les Bat' d'Af, les motards.

Ou encore Jean Gabin dans *Le Tatoué*. Il avait un Modigliani tatoué dans le dos et Louis de Funès tentait de le lui chiper. Il l'avait dans l'os. Manque de peau. «La peau, c'est ce qu'il y a de plus profond», disait Paul Valéry.

Certains dermatologues disent que le tatouage est nocif pour la peau. On risque des infections, des dermatites, du psoriasis, du lupus cutané. Et même l'hépatite B ou le VIH. Mais les tatoués s'en balancent. Ils ont le look. Ils assurent grave. C'est cool, ils kiffent. Avec le Fernandel de *Raphaël le tatoué* (1938), de Christian Jaque et Maurice Diamant-Berger, ils chantent :

«Je ne porte pas de perlouzes
Je ne suis pas un nervi
Je trouve que ça fait tartouze
Et c'est pourquoi moi j'vous dis
J'ai l'air de ne pas avoir l'air
Mais avec mon air j'fais la pige à Bébér
Je suis un dur, un vrai, un tatoué... » ■

ÉMISSION SPÉCIALE
CE SOIR À 18H30

Bienvenue
aux Jeux

présentée par
Victoire Sikora
en direct du
Club France

LE FIGARO TV

TNT Gf 34	CANAL 126 / 136*	TF1 +	
468	345	203	305

Aussi sur [LeFigaro.fr](#) et l'app

* (i) hors réception satellite et (ii) également accessible sur myCANAL

David Reytrat Envoyé spécial
à Villeneuve-d'Ascq (Nord)

Longtemps au bord de l'élimination, les championnes olympiques se sont révoltées pour battre les Suédoises en prolongation (31-28).

Et soudain, la peur, le trac, la pression les lâchèrent. Empêtrées depuis 45 minutes dans un jeu brouillon, butant encore et encore sur la fabuleuse gardienne suédoise, les Bleues n'y arrivaient pas depuis le coup d'envoi. Sauvées par les prestations de leurs derniers remparts, Laura Glauser et Hatadou Sakou, impériaux dans la cage tricolore. Et c'est quand tout semblait perdu, les rêves de finale et de potentiel doublé olympique, que la révolte a transformé les agneaux en lions. Pour une fin de match irrésistible, poussées par 26 500 supporters expurgant à leur tour leur stress dans des cris primaux, entonnant *Marseille* sur *Marseille* pour ces filles admirables.

N'empêche, on a longtemps cru que les championnes olympiques allaient laisser échapper leur titre, comme les garçons la veille. À un quart d'heure de la fin, les Bleues étaient menées de quatre buts (17-21) et leurs difficultés à mettre leur jeu en place laissaient craindre une nouvelle terrible et cruelle désillusion pour le handball français. Mais c'est alors, enfin, qu'Estelle Nze Minko et ses coéquipières enclenchèrent la révolte, le refus de rater la finale olympique devant leur public, dans le chaudron du stade Pierre-Mauroy de Villeneuve-d'Ascq (samedi à 15 heures).

Une Tamara Horacek retrouvée devant quand ses partenaires derrière assaillaient l'attaque des Nordiques. Pour parvenir à égaliser, à arracher la prolongation à 14 secondes du coup de sifflet final. Une prouesse au vu de leur manque de maîtrise et d'un arbitrage qui n'avait rien de maison, le sélectionneur des Bleues, Olivier Krumbholz, finissant même par écoper d'un carton jaune pour avoir manifesté son incompréhension quant aux décisions du duo germanique.

25-25, donc. Et une prolongation à sens unique. Euphoriques d'avoir évité de si peu le couperet, les championnes du



Les handballeuses françaises exultent après leur victoire face à la Suède, jeudi au stade Pierre-Mauroy, à Villeneuve-d'Ascq.

Handball : héroïques, les Bleues arrachent une nouvelle finale olympique

monde deviennent innarrables, retrouvent leur talent, leur précision, leur énergie. Il était temps, à l'image de Paulletta Foppa, pivot d'habitude si présente et, d'un coup, transparente, absente, presque. Mais, lors de ces minutes supplémentaires, avec une Hatadou Sakou aussi tonitruante que l'avait été avant elle Paula Glauser, dans les buts, les Bleues n'ont plus tremblé, pour s'imposer finalement 31 à 28 dans un stade Pierre-Mauroy sens dessus dessous, célébrant les héroïnes du jour, chantant pour elles quand elles dansaient pour lui. Libérées, heureuses, sauvées. Pour un grand ourf de soulagement du terrain au plus haut des vertigineux gradins de ce stade de football transformé en arène incandescente

de handball. Une communion achevée par un clapping géant que n'auraient pas renié les malheureuses Suédoises.

Tendu, rageant, exaspérant

Le moment d'oublier que la première période avait été plus que crispante. Un show des deux gardiennes. À chaque arrêt d'une Laura Glauser en levitation répondait un stop de Johanna Bundersen. Onze arrêts chacune à la pause pour un score en faveur des Suédoises, menant 12 à 10. En attaque, les Bleues avaient rendu une copie proche de la catastrophe. Seulement 37 % d'efficacité face à la cage en bois, forçant leurs tirs pour trois ricochant sur les poteaux et d'autres s'égarant dans le filet de protection.

On ne reconnaissait pas l'équipe de France si enjouée et précise, tout en maîtrise. À la place, un peu de panique, à l'image de Laura Flippes. L'arrière droite se signalait par trois ballons perdus et une réussite en berne aux tirs (2/4). Même la d'habitude si posée Estelle Nze Minko, capitaine exemplaire, en perdait ses repères et son calme (2/4 également). Emportée également par la pression, la pivot Paulletta Foppa (aucun but inscrit) ou Orlane Kanor (1/3). Un trac qui avait également englouti la meilleure buteuse française, Tamara Horacek, avec un affreux et piteux 1 sur 4 à la pause. Malgré la muraille Glauser, c'était donc tendu, rageant, exaspérant.

Et encore, le pire avait été évité avec ce trou d'air de la 12^e à la 18^e minute. Aucun

but inscrit par des Bleues en panne totale d'inspiration pour passer de 4-2 à 4-7. Un 5-0 qui avait de quoi inquiéter. Et c'est Alicia Toubanc qui avait remis les Françaises dans le sens de la marche. Bientôt 9-9, l'orage semblait passé. Sauf que ce fut au tour des fautes de se mêler à l'histoire. Trois Tricolores écopaient, tour à tour, de deux minutes de frigo, pour laisser les Suédoises, pourtant brutalisées en demi-finale du championnat du monde, en décembre dernier, par ces mêmes Françaises 37 à 28, reprendre un peu d'avance avant le repos. 12-10 pour les filles du Nord à la mi-temps. Un avantage qu'elles ont longtemps conservé, le faisant fructifier jusqu'à 4-1. Il restait alors un quart d'heure à jouer... ■

Football : France-Espagne, pour l'amour des Jeux et l'histoire

Baptiste Desprez

Quarante ans après les héros de 1984, l'équipe de France de Thierry Henry investit le Parc des Princes, ce vendredi, pour l'or olympique.

Kylian Mbappé, Antoine Griezmann, Olivier Giroud, Warren Zaire-Emery, Eduardo Camavinga, William Saliba, Raphaël Varane, Hugo Lloris... Le listing des noms cités depuis des mois pour renforcer l'équipe de France olympique (trois joueurs de plus de 23 ans autorisés) était impressionnant, mais, à l'arrivée, aucun de ces joueurs prestigieux n'a fait partie de l'aventure. Face à cette situation, Thierry Henry a dû s'adapter. Échanger. Composer. Et mettre en place un groupe qui devait faire honneur à la France. Pas à celle du football, dont certains dirigeants ne pensent qu'à leur pomme et non à la cause nationale, mais à celle du sport français. La fameuse « Team France » entrevue cultotée, audacieuse, souriante et ambitieuse depuis le début de ses Jeux olympiques. Le football est souvent - parfois à raison - raillé pour son égoïsme et son entre-soi, mais reconnaissons le mérite du champion du monde 1998 d'avoir réussi sa mission. Ce vendredi soir (18 heures), dans un Parc des Princes en transe, les Bleus joueront la finale du tournoi olympique et la médaille d'or contre l'Espagne. Quarante ans après les héros de 1984, qui sont invités par la FFF du côté de la porte d'Auteuil, l'histoire est déjà belle. Elle peut être fabuleuse. Éternelle.

Dans un été marqué par des Bleus de Didier Deschamps demi-finalistes de l'Euro - battus par l'Espagne - sans nous faire grimper aux rideaux ni nous procurer des émotions folles, la sélection de

« Titi » a le mérite d'avancer avec ses armes. De proposer des choses. Alexandre Lacazette, le capitaine ignoré chez les A, à tenu son rang. Jean-Philippe Mateta, habitué des joutes de Premier League, aussi. Michael Olise, l'homme aux quatre nationalités, qui a refusé de jouer l'Euro avec l'Angleterre et au pied gauche soyeux, recruté plus de 50 millions de le voir rapidement plus haut chez les Bleus. D'autres individualités pourraient être mises en avant, mais le mérite en

« On a un beau pays, quand même ! Quand on décide d'être ensemble, on est innarrables. Peu importe le résultat ou le sport, on vibre. On en avait besoin après ce qu'il s'est passé avant la compétition »

Thierry Henry Sélectionneur de l'équipe de France olympique

revient à un collectif, et aussi à Henry et son staff, qui ont su créer un groupe derrière une idée commune : faire honneur à la France. Et glaner une médaille. Sur ces deux points, la mission est (déjà) accomplie. Reste à graver la dernière marche et à s'inscrire dans les pas des glorieux anciens que sont les Rust, Xuereb, Ayache, Bijotat, Lacombe, Touré, coronés par Henri Michel, victorieux du Brésil (2-0) le 11 août 1984 à Los Angeles.

« On va tout faire pour la gagner, mais dans ces JO, je suis dans un rêve et cela va être dur de se réveiller », plante Thierry Henry, amoureux de sport et frustré de ne goûter à l'ambiance olympique qu'en fin de compétition après un premier tour entre Marseille et Nice, puis des matchs à Bordeaux et Lyon en quart et en demi contre l'Argentine (1-0) et l'Égypte (3-2, a.p.). Tous les soirs, j'ai des frissons en voyant les athlètes se battre ; même voir une équipe perdre, tu as

de la sympathie pour elle. » Et Henry de sortir du contexte sportif pour élever sa pensée. « On a un beau pays, quand même ! Quand on décide d'être ensemble, on est innarrables. Peu importe le résultat ou le sport, on vibre. On en avait besoin après ce qu'il s'est passé avant la compétition (les élections législatives anticipées). On est un beau pays qui sait se réunir. »

Comment donner tort à la légende d'Arsenal, formée à Monaco, gavée de



« On va tout faire pour la gagner, mais dans ces JO, je suis dans un rêve et cela va être dur de se réveiller », avoue Thierry Henry. SUSANA VERA / REUTERS

titres en équipe de France et en clubs durant sa carrière ? Contrairement à ce que certains (politiques, médias, observateurs et autres oiseaux de mauvais augure méprisant la force du sport) pensaient depuis des mois, ces Jeux olympiques sont une réussite grandiose. À tous les niveaux (sport, organisation, sécurité, transports, ambiance...). Des sites iconiques et un mélange des peuples qui fait rêver n'importe quel dirigeant politique mesuré. Dans cette optique, l'équipe de France de football olympique a envie de participer à la fête. Et d'offrir cette fameuse médaille d'or derrière laquelle la sélection court depuis quarante ans. Une éternité qu'il faut mettre au goût du jour vendredi soir, dans un Parc des Princes annoncé volcanique.

« On a visualisé l'or et on se retrouve dans une situation où on a le droit de rêver, affirme Thierry Henry, qui sait aussi sa cote d'entraîneur sacrement remontée après ce parcours olympique. Maintenant, on va se battre pour la couleur. Même si on a vécu des émotions jusqu'ici. On veut bien finir. Je ne dis pas cela souvent, mais quoi qu'il arrive (en finale), c'est un succès. Maintenant, il faut aller chercher ce qu'on a visualisé. » La médaille d'or. Rien d'autre. Proche de Teddy Riner, Marie-Josée Pérec ou encore Tony Parker, « Titi » sait l'importance de marquer l'histoire olympique. Son équipe a rendez-vous vendredi avec son destin. Une soirée pour l'éternité. Et un nouveau jour de gloire pour le sport français. ■

Basket féminin : les Bleues prêtes pour la revanche contre les Belges

Christophe Remise

L'équipe de France retrouve ce vendredi la formation qui lui avait barré la route à l'Euro 2023.

« C'est un match comme un autre », assure Jean-Aimé Toupiane. Promis, juré ? Tombeuse de l'Allemagne (84-71) mercredi, à Bercy, en quarts de finale, l'équipe de France féminine de basket s'est hissée dans le dernier carré des Jeux olympiques. Une demi-finale, programmée ce vendredi (21 heures) sur les planches de Bercy, lors de laquelle il sera question de revanche et plus que de fête des voisins ou de petit duel entre amis pour cette affiche France-Belgique.

« On n'a pas oublié l'été dernier. Ce sera un match à double enjeu », glisse Leïla Lacan. L'an dernier ? Après cinq finales de suite à l'Euro, c'était l'or ou rien. Sur la route de leur premier sacre européen, les Belgian Cats du Français Rachid Meziane l'avaient emporté en demies de l'Euro, à Ljubljana (67-63). « C'est un mauvais souvenir, un match qui nous avait frustrés. Plus que le score, c'était la manière dont on avait abordé cette demi-finale. On aura à cœur de montrer un autre visage, encore plus à domicile », jure Valérie Ayayi, écartant l'idée d'une revanche. La plupart de ses camarades étaient d'accord, du moins c'est ce qu'elles ont dit. « Cela

nous motivera toutes intérieurement », avouait Iliana Rupert, estimant qu'il « faut se rappeler un peu du passé mais pas en faire l'objectif principal ».

Pas faux. Avant une demi-finale olympique, il n'y a évidemment pas besoin de motivation supplémentaire. Rappelons au passage que l'équipe de France féminine est présente à ce stade de la compétition pour la quatrième fois de suite. « Cela prouve que la formation française est excellente », savoure Toupiane, en poste depuis 2021 et qui jouait gros sur cette campagne. Le technicien de 66 ans a mis en place un projet basé autour de la défense, l'intensité, la course. Une identité claire, qui a été la clé de la réussite tricolore en préparation (5 victoires) et lors des succès face au Canada (75-54) et au Nigeria (75-54). Moins contre l'Australie (72-78), dimanche, à Lille.

Le France-Allemagne (84-71) de mercredi a livré son verdict. « Ça nous a fait une petite piqure de rappel », souffle Marine Johannès. « On a retrouvé notre identité », résume la capitaine Sarah Michel-Boury. « La consigne était de leur rentrer dedans dès le début », confirme Iliana Rupert. Lacan et ses coéquipières visaient par exemple à « toucher, mettre des coups, casser les dents » des meneuses

adverses, Alexis Peterson en tête, pour ralentir le jeu d'une d'Allemagne qui a commis 20 pertes de balle. Pression défensive de tous les diables. La marque de fabrique de ces Bleues guerrières, qui visent à imprimer une « agressivité non-stop », « Solides mentalement et physiquement », dit Michel-Boury, les Françaises ont mis de « l'énergie du début à la fin. On leur a marché dessus », synthétise Janelle Salaun.

« On connaît leurs points forts, elles connaissent les nôtres »

Le plus beau, c'est qu'elles « ont pris du plaisir à le faire », comme le souligne Jean-Aimé Toupiane, qui a pour particularité de laisser beaucoup de liberté à ses joueuses sur le plan offensif et de réserver un certain nombre de surprises à chaque match en termes de rotations. N'empêche, le cadre est posé. Avec l'équipe de France féminine, on sait ce qu'on va voir. C'est carré. Le tout magnifié par le talent des joueuses, à commencer par Gabby Williams.

Ce qui est moins carré, c'est Marine Johannès. Elle, c'est la magie, le facteur X. Mercredi, la Normande a montré son meilleur visage. Des paniers fous et du show, un délice, mais aussi et surtout des points d'impact. Le beurre et l'ar-

gent du beurre. Vingt-quatre unités à l'arrivée, record personnel en sélection. Une joueuse « intelligente qui a compris qu'il fallait faire passer l'intérêt de l'équipe d'abord » en acceptant de sortir du banc, décrit Toupiane, parlant d'une « joueuse exceptionnelle, passionnée ». « Même moi qui joue avec elle depuis des années, c'est toujours fascinant, ses tirs nous apportent une énergie folle, ça nous galvanise, ça donne de l'euphorie, c'est ça qui est bon », note Rupert.

En clair, les Bleues sont en ordre de bataille pour défier les Belges. Objectif, finale dimanche (15h30), sans doute face à Team USA. « On se connaît. On a des antécédents des deux côtés », glisse Toupiane. « On connaît leurs points forts, elles connaissent les nôtres », abonde Michel-Boury. Parmi les points forts de ces Belgian Cats, il y a bien sûr Emma Meesseman, « l'une des meilleures joueuses au monde », pour Johannès. « Ce serait une grosse erreur de ne pas prendre au sérieux les autres joueuses, peut-être un peu moins connues mais qui savent très bien jouer au basket, prévient Leïla Lacan. Elles ne sont pas en demies pour rien. » Elles ne sont pas championnes d'Europe pour rien non plus. Mais ces Bleues ne sont pas n'importe qui, loin de là. ■

LES PODIUMS DU JOUR



PODIUMS DE MERCREDI SOIR

ATHLÉTISME

Relais mixte marche : or, Espagne ; argent, Équateur ; bronze, Australie.
3 000 m steeple H : or, El Bakkali (Mar) ; argent : Rooks (E-U) ; bronze, Kibiwoit (Ken).
Perche F : or, Kennedy (Aus) ; argent, Moon (E-U) ; bronze, Newman (Can).
Disque H : or, Stona (Jam) ; argent, Alekna (LTU) ; bronze, Denny (Aus).
400 m H : or, Hall (E-U) ; argent, Hudson-Smith (G-B) ; bronze, Samukonga (Zam).

BOXE

63,5 kg H : or, Alvarez (Cub) ; argent, Oumih (Fra) ; bronze : Guruli (Geo) et Sanford (Canada).

CYCLISME SUR PISTE

Poursuite par équipes H : or, Australie ; argent, Grande-Bretagne ; bronze, Italie.
Poursuite par équipes F : or, États-Unis ; argent, Nouvelle-Zélande ; bronze, Grande-Bretagne.

PODIUMS DE JEUDI

ESCALADE

Vitesse H : or, Leonardo (Ind) ; Wu (Chi) ; bronze, Watson (E-U).

NATATION EAU LIBRE

10 km F : or, Van Rouwendael (P-B) ; argent, Johnson (Aus) ; bronze, Taddeucci (Ita).

PLONGEON

Tremplin 3 m H : or, Xie (Chi) ; argent, Wang (Chi) ; bronze, Ibarra (Mex).

VOILE

470 : or, Autriche ; argent, Japon ; bronze, Suède.
Nacra 17 : or, Italie ; argent, Argentine ; bronze, Nouvelle-Zélande.
Kite-foil F : or, Aldridge (G-B) ; argent, Nolot (Fra) ; bronze, Lammerts (P-B).

LES FINALES DU JOUR

7 h 30 : natation, marathon 10 km H.
10 h 15 : escalade, combiné H.
12 h 50 : canoë-kayak, C2 500 m F, K2 500 m F et H, C1 1 000 m F.
14 h 30 : gymnastique rythmique, concours individuel F.
15 h : haltérophilie, -89 kg.
15 h : plongeon, tremplin 3 m F.
15 h : tennis de table, par équipes H.
18 h : cyclisme sur piste, vitesse H, Américaine F.
18 h : football, hommes France-Espagne.
19 h 30 : athlétisme, 4 x 100 m F, poids F, 400 x 100 m H, 400 m F, triple saut H, fin heptathlon, 10 000 m, 400 m haies H.
19 h 55 : lutte libre, -74 kg H, -125 kg H, -62 kg F.
20 h : hockey sur gazon, femmes.
21 h 23 : breaking, battle B-girls.
21 h 23 : taekwondo, -80 kg H.
21 h 47 : boxe, -50 kg, -92 kg H, -66 kg F.
22 h 30 : beach-volley, F.

MÉDAILLES (JEU À 10h)					TOTAL
1	Chine	28	25	17	70
2	États-Unis	27	35	33	95
3	Australie	18	14	11	43
4	France	13	18	21	52
5	Grande-Bretagne	13	17	20	50
6	Corée	12	8	7	27
7	Japon	12	7	13	32
8	Italie	10	11	9	30
9	Pays-Bas	10	5	7	22
10	Allemagne	9	6	5	20
11	Canada	6	5	9	20
12	Nouvelle-Zélande	4	6	2	12
13	Irlande	4	0	3	7
14	Roumanie	3	4	1	8
15	Hongrie	3	3	3	9
16	Suède	3	3	3	9
17	Ukraine	3	2	3	8
18	Brazil	2	5	7	14
19	Espagne	2	3	8	13
20	Croatie	2	1	2	6

Ces bobos qui laissent des séquelles aux athlètes

Côtoyer le haut niveau n'est pas anodin. Témoignages de grimpeurs, de breakdancers et d'une archère.

Les mains, pour les grimpeurs, c'est comme les pieds des coureurs, « c'est leur outil principal parce qu'ils sont tout le temps dessus », relève Oriane Bertone. « Nos mains, on les violente », assène la jeune grimpeuse. Les heures d'entraînement à agripper des prises et à se hisser toujours plus haut laissent des traces. Bassa Mawem, 39 ans, n'arrive plus à fermer le poing. « Je suis d'une génération où les méthodes d'entraînement n'étaient pas encore hyperdéveloppées », souligne le septuple champion de France d'escalade de vitesse. Avant, on arrivait à la salle, on faisait 5 minutes puis on allait dans le dur direct. Du coup on s'éclatait tout, les articulations, les muscles, tout. » Aujourd'hui, « ce n'est pas encore optimal, mais il y a une vraie phase de préparation », apprécie l'expérimenté grimpeur. Des crèmes hydratantes peuvent aider à récupérer plus vite en cas de peupins. « J'ai aussi des techniques pour me strapper les doigts afin que ça m'use moins la peau, mais ça fait mal quand même », sourit Paul Jenft, qui a « beaucoup travaillé avant les Jeux » pour freiner les douleurs, s'entraîner plus et surtout limiter

les saignements. « Une fois qu'on a les mains qui saignent, on peut difficilement grimper », prévient-il. « Les blessures de doigt, c'est horrible, ça prend énormément de temps à réparer », détaille Sam Avezuu. « Mais c'est comme un boulot manuel, petit à petit, les doigts s'habituent, ils deviennent un peu plus durs, plus solides. On a des gros doigts », s'exclame le grimpeur, finaliste du combiné aux JO de Paris.

Les doigts souffrent aussi dans d'autres disciplines. La médaillée de bronze en tir à l'arc Lisa Barbelin a tiré 400 à 600 flèches par jour depuis un an. Et ses doigts ont été particulièrement sollicités : « J'ai un rapport particulier avec mes mains, avec les sensations qui émergent de mes doigts, nous confiait-elle lors de sa préparation. Quand j'effectue une journée d'entraînement où je tire plus de 400 flèches, ils deviennent des bouts de bois à la fin de la journée. J'ai toujours un crochet au niveau de mes doigts. Et j'ai régulièrement de la corne. Je prends donc régulièrement soin de mes mains en les massant souvent. Je fais aussi des bains de paraffine tous les jours, à 50 degrés, ça permet d'activer les

vaisseaux sanguins pour retrouver de la mobilité. Car pour bien tirer, plus on est relâché, mieux c'est. » Et la jeune femme de 24 ans, qui, à ses heures perdues, joue du piano, d'ajouter : « Le tir à l'arc de manière intensive, ce n'est pas bon pour le piano. Mais le piano m'aide aussi à désynchroniser mes doigts les uns des autres, les rendre indépendants, et à être plus relâché. C'est hyperimportant en tir à l'arc. »

Calvities précoces

Et quand ce ne sont pas les doigts, c'est le cuir chevelu qui peut s'abîmer. Les calvities précoces. À force de tournoyer sur la tête (« headspin », en anglais), célèbre figure de hip-hop, les athlètes abîment leur cuir chevelu. « Je perds mes cheveux. Ça repousse un peu, parfois. J'ai un petit trou juste là », confie Damani Dembélé au Figaro, en montrant le sommet dénudé de son crâne. L'essai de cacher ça avec mes dreadlocks, donc ça passe... » Même mésaventure pour Carlota Dudek, alias « B-girl Carlota », 21 ans et qualifiée pour les Jeux. « Mes cheveux du côté droit ne repoussent plus, avait-elle avoué avec le sourire sur le

plateau de « Quotidien » en janvier dernier. C'est de ce côté-là que je tourne sur la tête. Il existe des bonnets, des foulards, mais par souci esthétique, je préfère rester tête nue. » Il faut souffrir pour être belle.

Le breakdance provoque surtout une cascade de petites séquelles. Notamment des douleurs aux parties du corps qu'utilisent les athlètes lorsqu'ils exécutent des figures au sol. Mon épaulement est plus forcée et abîmée que l'autre. C'est celle que j'utilise pour tourner, explique Damani Dembélé. Sa sœur Sya, 16 ans, qualifiée pour les JO sous le nom de « B-girl Syssy », renchérit : Il y a toujours des petites blessures, mais on a tous des bleus au coude ! Et que ceux qui pensent que le breakdance n'est pas un sport le disent en face de Damani Dembélé. Le Stéphanois de 21 ans a été privé de compétition pendant un an et demi après une rupture des ligaments croisés fin 2022. Une blessure digne d'un footballeur, qui témoigne de l'exigence physique de la discipline et a empêché le breakdancer de défendre ses chances dans les tournois de qualification olympiques. ■

A.B., S.F., R.S.

Gilles Fester

La Française double championne du monde, qui rêvait d'or à Marseille, a dû se contenter de la deuxième place.

Elle rêvait d'être à jamais la première, d'ouvrir le palmarès du kite-foil aux Jeux olympiques dans la baie de Marseille inondée par le soleil et enfin balayée par les vents. Elle s'était imaginé un sacre à domicile, non loin d'Hyères où elle s'entraîne dans le Var. Grande favorite de cette nouvelle discipline au programme olympique, Lauriane Nolot a finalement dû se contenter de la médaille d'argent derrière la Britannique Eleanor Aldridge, battue sur un malheureux coup du sort alors qu'elle avait son destin bien en main. Dans la manche décisive qui devait la départager avec sa grande rivale, la Tricolore est tombée lors d'un virement de bord. Une chute qui a ruiné ses espoirs de sacre alors qu'elle avait opté pour un choix tactique très audacieux en début de manche.

L'argent n'a pas fait le bonheur complet de Loriane Nolot. La double championne du monde ne visait que l'excellence et rien d'autre. Elle avait annoncé la couleur mercredi après une journée qualifiée de «pourrie» et des courses une nouvelle fois gâchées par le manque de vent. Sur 16 épreuves préliminaires programmées depuis dimanche, les garçons n'avaient pu en disputer que sept et les filles six, soit le minimum autorisé pour les phases finales, la faute aux conditions météo de canicule. Une pétote catastrophique qui n'avait pas entamé le moral de la Varoise, fataliste mais plus que jamais déterminée. «De main (jeudi), enfin il y a du vent ! Donc tenez-vous prêts et attachez vos chapeaux», avait-elle lâché avec ce rire franc qui la caractérise. La chute, la deuxième de la semaine après celle entraînée par un sac plastique mardi, la hantise des riders, lui a été fatale.

Il y a encore sept ans, Lauriane Nolot était encore loin de s'imaginer un destin olympique, ou alors comme cham-



Kite-foil : l'argent ne fait pas le bonheur de Lauriane Nolot

Victime d'une chute dans la manche décisive, Lauriane Nolot a dû se contenter de la médaille d'argent derrière la Britannique Eleanor Aldridge.

LISI NIESNER / REUTERS

pionne d'équitation, sa première passion. Jusqu'au jour où son papa lui a proposé d'effectuer un test au kite-foil, juste pour essayer. Le coup de foudre, direct. La jeune femme tombe amoureuse, d'abord des sensations de vitesse, grisantes qui permettent d'atteindre les 80 km/h lorsque les vents soufflent très fort dans la voile. «Je prenais de la vitesse mais je ne savais plus m'arrêter. Aller vite, j'adore et cela procure une adrénaline unique», confiait-elle au

printemps lorsque nous l'avions rencontrée après un test sur la plage des Salins, à Hyères. Puis sont venues les sensations de glisse, enivrantes elles aussi, avant de découvrir tout ce qui touche à préparation du matériel et à la stratégie.

Météorite

Elle signe ses premiers pas en compétition en 2019, avale les échelons et décroche le premier de ses quatre titres de championne de France en 2021. Une simple étape avant le règne continental (championne d'Europe en 2022) puis mondial en 2023 à La Haye. Nolot, qui s'entraîne avec les garçons, est une météorite à la trajectoire inédite dans le monde de la voile qui la désigne «Marin de l'année» aux côtés de géants de la course au large, Michel Desjoyeaux, Loïck Peyron ou encore Franck Cam-

mas. Une forme de consécration pour cette athlète, véritable boute-en-train d'une équipe de France qui n'aura pas rempli ses objectifs dans la Cité phocéenne. Les Bleus visaient trois médailles, ils n'en ont obtenu que deux avec le bronze décroché en début de compétition par Charline Picon et Sarah Steyaert en 49er FX. Une déception. «Elle est hyper souriante, elle a la joie de vivre et tout le temps dans l'émotion», dit d'elle Axel Mazella, l'autre fer de lance du kite-foil français, éliminé aux portes de la finale chez les hommes. «On a une relation fusionnelle et en même temps une relation entre frère et sœur, mais on fonctionne différemment. Elle, c'est un peu le feu et moi je suis l'eau qui essaie de maîtriser la flamme qui part en sucette.»

Avec l'inscription du kite-foil au programme olympique, Nolot a fait de

ce sport passion un métier en passant la bague au doigt au professionnalisme. «Il y a des journées où les conditions sont difficiles où il fait froid et tu te demandes si tu ne serais pas mieux chez toi en train de regarder Netflix. Des fois, tu n'as pas envie d'aller en mer mais tu es obligé d'y aller. Cela fait partie de ton travail», confiait à quelques semaines du rendez-vous olympique la jeune femme qui a intégré l'armée des champions. L'armée, une belle rencontre aussi. «On a fait un stage de cohésion avec l'armée à Saint-Mandrier. Je viens d'une famille de chasseurs et on a fait du tir, j'adore ça. Je me suis dit pourquoi pas la reconversion dans un métier de tireur d'élite plus tard ?» Le treillis peut attendre quelques années, après les Jeux olympiques de Los Angeles en 2028 si possible, pour une belle revanche dans la baie californienne. ■

Tennis de table, boxe, escalade... Fortunes diverses pour les Bleus

Baptiste Desprez, Cédric Caillier et Sébastien Ferreira

Les pongistes tricolores viseront le bronze par équipes, la boxe glane deux médailles d'argent et l'escalade ne décolle pas.

■ Les frères Lebrun visent le bronze en compagnie de Simon Gauzy

Judi matin, il n'y a pas eu d'exploit à l'Arena Paris Sud. Opposée à la Chine, qui aligne trois des quatre premiers mondiaux, l'équipe de France n'a rien pu faire, s'inclinant en trois matchs (3/0). Mais si le score apparaît très sec, dans le contenu des rencontres, les Bleus trouvent matière à positiver. À l'image de Félix Lebrun, battu 3-1 par le tout neuf champion olympique Fan Zhendong : «Nous n'avons pas saisi assez d'opportunités, car nous en avons eu. Néanmoins, nous avons tous produit un excellent niveau de jeu. Simplement, ils sont meilleurs que nous. Si on prend les matchs un par un, il ne nous manque pas grand-chose sur chacun d'entre eux. Mais si on regarde l'ensemble, nous sommes encore loin d'eux. Maintenant, malgré la défaite, ce que l'on a produit est plutôt positif pour la suite, à commencer par ce match pour le bronze contre le Japon.»

En effet, dès ce vendredi (10 heures), les Français repartent au combat. Leur dernier de ces Jeux qui ont déjà souri à Félix Lebrun en individuel, avec une médaille de bronze, la première pour la France dans cette discipline depuis vingt-quatre ans. Mais le Montpelliérain de 17 ans alimentera bien en décrocher une autre, partagée, celle-ci, avec son frère Alexis (20 ans) et Simon Gauzy (29 ans). Ce dernier se veut ambitieux : «Nous aurons plus notre chance contre les Japonais, c'est une certitude. Si nous réussissons à être au même niveau demain (ce vendredi), nous aurons de grandes chances d'aller chercher la médaille.»

Du côté japonais, la menace numéro un aura pour nom Tomokazu Harimoto, 9^e mondial à l'âge de 21 ans et autre phénomène de précocité avant l'arrivée de Félix Lebrun. Cependant, les joueurs nippons auront-ils récupéré, et surtout digéré mentalement, leur défaite en demi-finales contre la Suède à l'ultime du cinquième et dernier match (2/3) ? «Ils ont eu un jour complet pour cela, donc je pense que ce sera le cas», analyse Félix Lebrun. Tout en précisant, avec un sourire qui en dit long : «Mais peut-être pas, et nous, on prend tout ce qui peut nous être utile.» Une médaille de bronze olympique par équipes, quatre mois après celle en argent aux Mondiaux à Busan (Corée du Sud), confirmerait, en tout cas, la magnifique dynamique des Bleus depuis l'émergence des frères Lebrun au plus haut niveau.

■ Boxe : deux médailles mais un (vrai) goût d'amertume

La ferveur était là, mercredi soir. L'ambiance aussi. Pas les résultats escomptés. Pourtant, Roland-Garros et son court Philippe-Chatrier, dans une belle nuit estivale, avait revêtu ses habits de lumière en se muant en ring de boxe. 15 000 spectateurs - avec quelques places VIP encore délaissées - prêts à donner de la voix pour assister aux premières médailles de la boxe française. Premier à entrer en scène, Djamil Aboudou (28 ans) chez les poids lourds (+92 kg), la discipline reine. Le Français, déjà heureux d'être assuré du bronze (en boxe, il n'y a pas de combat pour la 3^e place), n'a pas

Battu jeudi à Roland-Garros par le Cubain Erislandy Alvarez en finale des -63,5 kg, Sofiane Oumiha a récolté la médaille d'argent.

PETER CZIBORRA / REUTERS



existé en début de partie contre l'Espagnol Ayoub Ghafda, avant de refaire surface dans un troisième round où il a envoyé son adversaire - qui lui rendait quasiment 20 centimètres - au tapis dans une enceinte en fusion. Insuffisant pour se hisser en finale, et une

médaille de bronze méritée pour le boxeur licencié à Dunkerque.

Dans la foulée, tous les supporters n'attendaient que le sacre olympique de Sofiane Oumiha, le chef de file de la boxe française. Ce devait être son moment. Sa soirée. En argent à Rio, balayé

dès le 1^{er} tour à Tokyo, le Toulousain de 28 ans devait se défier du Cubain Erislandy Alvarez (-63,5 kg) et enfin glaner cette médaille d'or. Encore raté. Après un premier round manqué et une trajectoire redressée à la deuxième reprise, la marche était trop haute. Une défaite par décision partagée des juges (3-2) et des rêves à jamais envolés. «Ce n'est pas la fin que j'aurais imaginée, pestait le triple champion du monde amateur après son combat. Je ne vais pas m'amuser à fêter cette médaille d'argent, je n'étais pas venu pour cette couleur.»

■ Escalade : Jenft et Bertone, les derniers espoirs

Bassa Mawem, 39 ans, a mis un terme à sa carrière sur «la plus belle compétition au monde», sans regret. Le Français, septuple champion de France en escalade de vitesse, qui avait établi le record olympique à Tokyo en 2021 avant de se blesser, a été éliminé en quarts de finale des JO de Paris. Son bourreau, l'Indonésien Vedrdiq Leonardo, a grimpé plus vite que lui (4,88 secondes contre 5,26) et a ensuite décroché la médaille d'or. «Je pense que j'ai tout donné en qualifications» deux jours plus tôt, a soufflé Mawem après la course. Demeurent deux espoirs tricolores en escalade, chacun sur le combiné (bloc plus difficulté) : Paul Jenft et Oriane Bertone. Le jeune homme (21 ans) s'est classé 6^e des qualifications, la jeune femme de 19 ans, 5^e. Place à la finale messieurs vendredi à partir de 10h15, puis à celle des dames le lendemain, même heure, sur le site d'escalade du Bourget. ■

Gabriel Tual, enfin une vraie chance de médaille

Cédric Caillier

Sur la lancée de son titre de champion d'Europe, le Français a pris une nouvelle dimension sur le 800 m.

Alors que l'athlétisme français se cherche un nouveau héros, en l'absence du décathlonien Kevin Mayer, Gabriel Tual s'apprête à entrer dans l'arène du Stade de France. Avec un profil de médaillable en puissance, si ce n'est de champion olympique. Il faut dire que le spécialiste du 800 m arrive sur ces Jeux lancé comme un train à grande vitesse, avec le plein de confiance. En effet, le 9 juin dernier, à Rome, il a décroché le premier titre international de sa carrière, à 26 ans, en devenant champion d'Europe avec un chrono de 1'44"87. Du très solide, mais pas encore de quoi rêver à un podium olympique.

Pour le voir passer un cap supérieur, il suffisait juste d'être un chouïa plus patient. Le 30 juin, lors des Championnats de France à Angers, il décrochait à la fois son ticket pour le Stade de France – sur une distance bien fournie en talents chez nous avec également Benjamin Robert et Corentin Le Clézio – et un titre national avec la 11^e meilleure performance de l'année en 1'43"99. Avant son petit chef-d'œuvre une semaine plus tard, lors du Meeting de Paris à Charléty, où il s'accrochait aux

basques du royal tandem composé de l'Algérien Djamel Sedjati (1'41"56) et du Kényan Emmanuel Wanyonyi (1'41"58) pour effacer des tablettes le record de France d'un certain Pierre-Ambroise Bosse en 1'41"61. Le tout en brisant une barrière, ô combien symbolique, des 1'42" qui séparaient les candidats au podium des autres.

« Je ne suis jamais dans l'excès de confiance mais cela fait du bien mentalement, confiait-il d'ailleurs juste après sa performance dans les couloirs de Charléty. Après, il faudra confirmer aux Jeux car ce seront d'autres courses. Ce qui est certain, c'est qu'il est important de pouvoir me dire que je veux l'or », que je les ai faits, que je sais les faire et que je saurai les reproduire à Paris. » Une confiance encore un peu plus confortée par sa dernière sortie pré-olympique à Monaco, cinq jours seulement avant Paris, où il bouclait le double tour en 1'42"10. En prenant en compte une fatigue légitime, la performance était plus que convaincante et confirmait qu'au Stade de France, Gabriel Tual aura sa carte à jouer pour viser le podium (demi-finale ce vendredi à 11h30, finale samedi à 19h05).

Ce qu'il nous confirmait avant le début des Jeux. « Mes derniers chronos m'ont

apporté beaucoup de confiance. Avoir gagné les Europe et les France, c'est une chose. Mais battre le record de France, cela acte le fait que je veux l'or », et que je suis dans le "game" avec les autres. Avant, j'arrivais sur une compétition et même si je m'étais super bien entraîné,

« Il ne faudra pas que je brûle les étapes, et que je reste bien concentré tour après tour. Si j'ai déjà la tête au podium, je suis persuadé qu'à l'arrivée, je ne serai pas dessus »

Gabriel Tual

j'avais quand même la sensation qu'il me manquait un truc, comme une certaine légitimité. Avec mes derniers chronos, cette légitimité, je l'ai. » Néanmoins, hors de question pour lui de se voir déjà installé sur le podium, la médaille autour du cou. « Les courses qu'il y aura aux Jeux seront forcément différentes, et il est hors de question de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Évidemment que je veux décrocher l'or à Paris, mais comme beau-

coup d'autres. Il ne faudra pas que je brûle les étapes, et que je reste bien concentré tour après tour. Si j'ai déjà la tête au podium, je suis persuadé qu'à l'arrivée, je ne serai pas dessus. »

Pour garder les pieds sur terre, le Bordelais s'appuie sur son expérience de 2021, où il avait terminé 7^e de la finale du 800 m pour sa première expérience olympique. « D'avoir vécu Tokyo m'a apporté de l'expérience, et je sais désormais mieux gérer la pression. De même, d'y avoir disputé la finale me rappelle qu'à chaque fois, tout est remis à zéro. Tu peux avoir amélioré cinq fois ton record personnel lors des cinq dernières courses, lors d'une finale olympique, cela ne t'apporte aucune garantie. Je sais que tout est possible sur une finale. » Avant d'ajouter, au sujet de l'ambiance très chaude du Stade de France qui pourrait le pousser comme ce fut le cas pour une Alice Finot (4^e du 3000 m steeple) par exemple. « À Tokyo, j'étais sur une autre planète. Et j'ai vu après que dans mon village de 600 habitants, ils ont fait venir un écran géant et il y avait 300 personnes qui ont suivi ma finale. Du coup, il me tarde d'être au Stade de France lors de ces Jeux, de me qualifier en finale et de sentir tout le public derrière

moi. Honnêtement, cela va plus me pousser que me mettre la pression. »

D'autant plus après avoir vécu des moments difficiles en 2023, en raison notamment d'une fracture de la clavicule. Mais pour surmonter ces obstacles, Gabriel Tual peut s'appuyer sur sa compagne, la perchiste Margot Chevrier, qui a dû renoncer à sa participation aux Jeux, insuffisamment remise d'une grave blessure à une cheville survenue en mars. « Le fait qu'elle ne soit pas là, je veux en faire une force et je vais courir pour deux », assure-t-il. Tout comme il va courir pour porter haut les couleurs de la police nationale, pour qui il est réserviste et avec qui il envisage une possible reconversion. « Franchement, mes collègues sont à fond derrière moi et cela fait du bien de se sentir soutenu. Quand on fait des rassemblements, ils me demandent où j'en suis, ils m'encouragent. J'ai le sentiment de faire partie d'une grande famille, même si je suis détaché pour ces Jeux. » À lui désormais d'aller chercher ce podium auquel il rêve, lui, le passionné de course. « Quand on me donne des baskets et un short et qu'on me laisse aller courir trois heures, je suis en paix avec moi-même et je suis heureux. » ■



Gabriel Tual a remporté sa série du 800 m, mercredi au Stade de France.



Cyréna Samba-Mayela, mercredi, lors des séries du 100 m haies, mercredi.

Pour viser l'or, Cyréna Samba-Mayela l'a joué comme Léon Marchand

Depuis qu'il est à la tête de l'Agence nationale du sport, Claude Onesta n'a eu de cesse de le répéter. Si, pour briller, les athlètes français ont besoin de compétences étrangères, alors il ne faut pas hésiter et foncer. Ce qui s'est traduit par le recrutement, dans certaines disciplines telles que le tir à l'arc ou le badminton, de techniciens au pedigree reconnu sur le plan international. Mais aussi par le départ de certains vers un nouvel eldorado. Notamment américain. En août 2021, Léon Marchand avait ainsi rejoint l'université d'Arizona State. Pour la réussite que l'on connaît depuis. Et il y a un peu plus d'un an, c'est Cyréna Samba-Mayela qui a décidé de faire ses valises pour la Floride.

« J'avais besoin d'air frais, de nouveau », expliqua-t-elle alors pour

justifier le fait qu'elle quittait Teddy Tamgho, qui l'avait prise sous son aile en 2019 et qui l'avait déjà amenée très haut dans la hiérarchie mondiale, avec notamment un titre de championne du monde en salle en 2022 sur le 60 m haies, record de France à la clé (7"78).

« Un changement impressionnant »

Mais avec aussi un certain nombre de déceptions, comme son élimination des séries des championnats du monde d'Eugene, en 2022, suivi d'une autre en demi-finales un an plus tard à Budapest. Sans parler de sa première expérience olympique à Tokyo, qui vira au cauchemar avec le réveil d'une ancienne blessure à l'ischio-jambier gauche. « Ça m'a fait mal de me blesser et de ne pas vivre l'expérience à 100 %,

mais c'était quelque chose d'incroyable du début à la fin, lâchait-elle sur le site Olympics.com. Les JO m'ont donné envie de travailler encore plus et m'ont fait comprendre que je devais me renforcer physiquement. »

En Floride, sous les ordres de l'Irlandais John Coghlan, la hurdlease de 23 ans, qui avait découvert très tard les pistes en tartan à l'âge de 15 ans, se retrouve à côtoyer au quotidien l'une des références du 110 m haies, la Portoricaine Jasmine Camacho-Quinn, championne olympique en titre. Mais plus encore, elle grandit, mûrit, s'enrichit humainement. « En me frottant à une autre manière de faire, une autre culture, cela m'a demandé énormément d'adaptation et j'ai dû aussi m'ouvrir plus. Tout ça se retranscrit aussi dans ma façon de courir. » Une transformation constatée par Romain Barras, le directeur de la haute performance au sein de la fédération française : « Force est de constater que le travail réalisé est impressionnant. Techniquement, ce n'est plus la même, elle attaque de plus loin, il y a vraiment un changement impressionnant. »

Des progrès qui se voient depuis le début de l'année 2024, où elle empile les records de France. Le dernier en date, 12"31, lors des championnats d'Europe à Rome en juin, a été synonyme de couronne européenne pour la native de Champigny-sur-Marne. Sans oublier un titre de vice-cham-

pionne du monde en salle trois mois auparavant à Glasgow. « J'ai dû changer toute ma technique », analysait-elle en conférence de presse avant son entrée en compétition au Stade de France. « Ma jambe d'attaque, ma jambe de retour, mon rythme, tout. Ça marche bien. J'ai battu tous mes records depuis et je sens que j'ai une plus grande marge. » Ainsi, elle a franchi le premier tour en prenant la troisième place de sa série en 12"56. Une manière pour elle de rassurer après avoir souffert du Covid fin juin.

« De belles sensations »

« Elle est en bien meilleure condition qu'il y a quelques temps. Cela a été très dur à vivre parce que tout se passait si bien pour elle. Mais c'est le sport. Des choses peuvent arriver quand on s'y attend le moins », assurait son coach John Coghlan dans les colonnes de

L'Équipe. « Ça fait énormément de bien, réagissait de son côté la principale intéressée. Après la période de Covid, ça a été très difficile pour moi. Là, j'ai de belles sensations qui reviennent et je pense qu'il m'en reste encore énormément dans les jambes pour la suite de la compétition. » Toute la fédération croise les doigts pour que ce soit le cas, tant Cyréna Samba-Mayela constitue l'une des principales, et rares, chances de médaille pour la France. Cette année, seules deux adversaires ont couru plus vite qu'elle : l'Américaine Masai Russell (12"25) et la Jamaïcaine Ackera Nugent (12"28). Et si elle a retrouvé 100 % de ses moyens, pourquoi ne pas rêver d'or. À condition d'abord d'éviter le piège des demi-finales ce vendredi (12h05), avant de tout lâcher en finale samedi (19h35). ■

c.c.

Des relais français ambitieux

Toujours en quête d'une première médaille avant la soirée de jeudi, la Fédération française d'athlétisme pourrait trouver la lumière avec l'un de ses deux relais 4×100 m. Avec leur chrono de 42"13 et une 2^e place en demi-finales, les Bleues ont été brillantes tandis que leurs homologues masculins, eux, ont signé le 7^e temps des demi-finales (38"34). La finale chez les femmes

aura lieu à 19h30, et la masculine (sans la Jamaïque, éliminée), un gros quart d'heure plus tard (19h47). Et pour clôturer la soirée au Stade de France, à 21h45, la France comptera sur la révélation Clément Ducos, impressionnant en demi-finales et qui pourrait venir créer la surprise lors de la finale du 400 m haies.

c.c.

Bienvenue aux Jeux

TNT IDF 34	CANAL+ 126 / 136*
T F 1 +	BOX canal 30

Aussi sur lefigaro.fr et l'app

Retrouvez nos invités en direct du Club France à 18h 30

* (0) hors réception satellite et (0) également accessible sur myCANAL

Adrien Bez

Originaire de Saint-Étienne, Sya Dembélé a connu une ascension fulgurante jusqu'à décrocher son ticket pour les Jeux.

Septembre 2007. Nicolas Sarkozy propose son pacte de refondation aux fonctionnaires après quatre mois à l'Élysée, le tout premier iPhone d'Apple inonde le marché des téléphones et le coup de boule de Zinédine Zidane a déjà plus d'un an. À Saint-Étienne, dans la Loire, naît Sya Dembélé, qui représente la France en breakdance, pour sa première apparition aux Jeux, ce vendredi, place de la Concorde. Le 17 avril dernier, dans un entretien croisé pour *Libération*, celle-ci lance à la porte-drapeau Mélina Robert-Michon : « Sept Jeux olympiques, je ne pensais pas que c'était possible. Je n'en ai pas fait un et je suis déjà fatiguée ! »

Interloqué, *Le Figaro* a cherché à comprendre comment une jeune femme de 16 ans, qui a encore tout à croquer, peut se déclarer épuisée par la vie et ses vicissitudes. La rencontre a lieu mi-avril à l'Adidas Arena de la porte de la Chapelle. Le train a du retard en provenance de Saint-Étienne, où Sya rentre régulièrement lorsqu'elle n'est pas avec le pôle France à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep). La voilà qui débarque en compagnie de Damani, son frère de 20 ans.

C'est sous l'égide de celui qui lui a « tout appris », « à la fois partenaire et coach », que Sya se lance dans le breakdance à seulement 6 ans. Les parents sont des artistes professionnels, du groupe de danse Doni Doni. En breakdance, on ne parle pas de groupe mais de « crew ». Celui des frangins s'appelle Melting Force. « Il n'y avait quasiment que des hommes, j'apportais de la féminité », souligne Sya, qui montre rapidement des dispositions pour la discipline, au point de refuser d'intégrer le pôle France en gymnastique.

Derrière les deux petites tresses qui descendent de part et d'autre de son visage, le regard est doux, le sourire pur. Mais une fois sur le cypher, le cercle dans lequel les danseurs s'expriment, cette figu-



Sya Dembélé, le 21 avril à Paris.

LAWSON BODY HUGUES/PRESSE SPORTS

re angélique se ferme. Focalisée sur sa danse, sur sa performance aussi bien artistique que physique, Sya Dembélé devient « B-girl Syssy », son nom de scène. Engagée sur les plus grandes compétitions européennes et mondiales dès 8-9 ans, la Stéphanoise connaît une ascension fulgurante. Deux médailles de bronze aux championnats d'Europe en

mai 2023 puis aux championnats du monde de quatre mois plus tard la placent logiquement parmi les prétendantes à un podium aux Jeux. Elle décroche son sésame le 23 juin dernier à Budapest en terminant 4^e du tout dernier tournoi qualificatif.

Victime d'une rupture des ligaments croisés fin 2022, son frère Damani a rapidement été écarté de la course. « Je la re-

gardais et elle gagnait tout, confie-t-il, sincèrement heureux pour sa cadette. Avec « Syssy », c'est comme si j'y étais (aux Jeux). C'est pareil. » Tous les deux avaient l'habitude de regarder les JO à la télé et de suivre les exploits de Teddy Riner ou de Usain Bolt. « Jamais on n'aurait pensé que le breakdance y serait un jour. Quand on l'a appris, on était trop contents. C'est in-

croyable de se dire que les gens pourront nous voir à la télé », se réjouit Damani.

Et peu importe que la discipline ait déjà été éjectée du programme de Los Angeles 2028. « Tant pis, on n'a pas vraiment calculé, affirme Sya. On vit le moment présent, il y a d'abord Paris 2024 et on ne sait même pas à quoi s'attendre. De toute façon, on dansait déjà avant les Jeux et on va continuer à danser, à s'entraîner, à faire des battles. » Son frère voit cette situation comme une opportunité unique pour sa sœur de « rentrer dans la légende du break aux JO », en devenant la seule médaillée de l'histoire. Mais il confirme que le breakdance avait déjà sa vie autonome avec son circuit, ses compétitions, son public : « Les JO, c'est du bonus. »

Cours par correspondance

Un bonus suffisamment important pour bouleverser la vie jusque-là plutôt ordinaire – si l'on exclut les voyages aux quatre coins du monde pour les battles – de « B-girl Syssy ». L'adolescente a dû entamer une préparation physique inédite, travailler avec un staff technique, arrêter l'école pour suivre des cours par correspondance et se soumettre à des contrôles anti-dopage réguliers à domicile. « Tout est allé très vite, souffle-t-elle. Ce sont plein de petits trucs, de petits changements. Mais c'est fatigant, quand même. »

Sans compter les sollicitations des médias et les partenariats avec les sponsors. « Je préfère danser », assure celle qui, à rebours de sa génération et de « B-girl Carlota », l'autre Bleue sélectionnée pour les Jeux, se tient le plus possible à l'écart des réseaux sociaux. « Damani m'engueule parce que je n'y vais pas assez (Rires). », révèle-t-elle. Le frangin se défend : « On a des sponsors, il faut qu'on soit sérieux et professionnels. C'est comme ça, il faut le faire. »

Ce vendredi, sur le cypher de la place de la Concorde, Sya Dembélé devra oublier la fatigue, la pression, les attentes. La jeune Stéphanoise restera fidèle à sa routine, enfilera comme d'habitude ses vêtements favoris, un t-shirt et un pantalon amples, chaussera ses Samba à semelle plate, parce qu'elle « n'aime pas les semelles pour danser ». Elle ne devra pas faire l'impasse sur la comptote qu'elle avale toujours avant un battle. Et au moment où la musique du DJ se lancera et où il sera son tour de danser, « B-girl Syssy » devra se souvenir de toute l'innocence de ses 16 ans. ■

➔ Lire aussi PAGE 32

Avec Wiet-Hénin et Laurin, le taekwondo peut enfin décrocher le graal

Adrien Bez

Championnes du monde en titre dans leurs catégories respectives, les deux combattantes visent l'or. Une grande première pour le clan tricolore.

Magda Wiet-Hénin et Althea Laurin ne combattent pas dans la même catégorie. La première entre en lice ce vendredi, la deuxième, samedi. Elles n'ont ni le même âge, ni la même taille, ni la même origine. Mais ces deux femmes partagent une ambition commune. Celle d'aller chercher l'or olympique en taekwondo à Paris. Comment pourrait-il en être autrement ? Chacune est championne du monde en titre de sa catégorie et a déjà été numéro 1 mondiale.

Karim Guet, vice-président de la Fédération française de taekwondo, est bien conscient de cette opportunité unique pour le camp tricolore. « Je peux d'ores et déjà vous dire que nous avons

l'une des équipes de France les plus fortes que nous n'ayons jamais eues, s'est-il félicité lors de la conférence de presse d'avant-Jeux. L'objectif, pour nous, est clair : aller chercher l'or olympique. Cet or qui nous a souvent tendu les bras et qu'on a manqué de peu. » Le taekwondo français a été médaillé à chaque olympiade depuis l'introduction de la discipline en 2000, mais il n'est jamais monté sur la plus haute marche du podium. Myriam Baveler, Gwladys Epangue, Anne-Caroline Graffe, Haby Niaré, Marlène Harnois ont toutes de l'argent ou du bronze. Même le célèbre Pascal Gentil a dû se contenter deux fois du bronze, à Sydney et à Athènes.

Bronze, c'est aussi la médaille qu'a re-

çu Althea Laurin à Tokyo en 2021. La native de Saint-Denis (93), 19 ans à l'époque, faisait alors une entrée fracassante sur la scène mondiale. « Ce changement de statut m'a mis un peu plus de pression sur les épaules, assure-t-elle. Mais cette pression m'a amenée vers des résultats plus grands, car je savais que derrière, d'autres personnes voulaient me rattraper et il fallait faire en sorte de creuser l'écart. » À 22 ans, elle débarque à Paris dans la peau d'une championne du monde et double championne d'Europe. Pour cette grande dame (1,84 m) qui assume de viser l'or, le costume n'est pas trop grand.

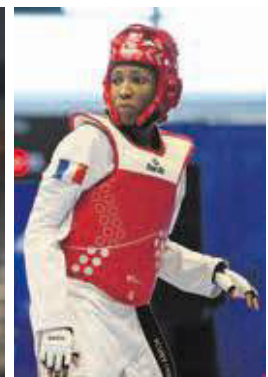
Pas d'excès de confiance

Mais pas question de céder à l'excès de confiance. « Aux Jeux, tout le monde peut performer, prévient-elle. Ça m'est arrivé à Tokyo alors que je n'étais pas forcément attendue. Il faut faire attention à tout le monde et être prête. » D'autant qu'aux JO, le nombre de catégories est réduit : seulement quatre chez les femmes, au lieu de huit en temps normal. Althea Laurin combattra non pas en -73 kg comme à son habitude, mais en +67 kg, où elle devrait rencontrer des poids lourds. « Il faut que je me prépare à chaque adversaire, que je relise bien mes fiches et que je me conditionne mentalement », souligne la numéro 1 mondiale, grand sourire aux lèvres.

Sur le tapis de taekwondo, plus de ric-



Magda Wiet-Hénin et Althea Laurin, lors des jeux européens de Cracovie, en juin 2023. CROSNIER JULIEN / KMSP VIA AFP



tus. Ses traits se durcissent, ses poings et ses pieds aussi. Althea Laurin frappe vite et fort, même si elle affirme avoir légèrement changé son style de combat depuis Tokyo : « J'étais très axée sur les coups de pied à la tête, beaucoup moins au corps. Maintenant, je suis capable de faire différents coups de pied et de changer de stratégie en cours de combat. Évoluer en tant qu'athlète, c'est beau. »

Magda Wiet-Hénin aussi a évolué depuis les derniers Jeux, où elle était arrivée avec des espoirs d'or mais avait été éliminée dès les 8^{es} de finale. « L'expérience de Tokyo m'a permis de savoir ce que je voulais mettre en place dans ma préparation, raconte la Nancéenne de 28 ans. J'ai pris de l'âge et de l'assurance. J'ai demandé des petites modifications dans ma préparation qui ont été acceptées par la fédération. Mes séances physiques ont un peu changé, mes soins kiné aussi. J'ai pu mettre en place les levers que je souhaitais. » Paris 2024 sera

assurément les olympiades de la maturité pour « MWH », pour qui « l'expérience permet de relativiser ». Elle affirme avoir particulièrement travaillé la gestion de son stress et s'être préparée mentalement pour ne pas succomber à la pression, grâce à « de nombreux exercices de respiration et d'autres astuces accumulées avec les années ». Sur le papier, Magda Wiet-Hénin est une excellente combattante. C'est la tête qui fera la différence.

En attendant, elle trépigne. Tente de ne pas perdre trop d'énergie à regarder les épreuves des autres Français. « J'essaie de rester calme, de patienter, confie-t-elle. Mon jour va bientôt arriver. » Son jour, c'est ce vendredi dans le cadre majestueux du Grand Palais. « Pouvoir combattre dans un lieu aussi beau, c'est une chance pour notre discipline. On va pouvoir vous montrer ce qu'est le taekwondo au plus haut niveau. » ■

Ravet en bronze pour ses premiers JO

Le taekwondo français a été médaillé à toutes les Olympiades depuis l'introduction de la discipline aux Jeux de Sydney, en 2000. Le jeune Cyrian Ravet, 21 ans, a poursuivi cette belle série mercredi soir en décrochant le bronze dans la catégorie des -58 kg. Il s'agissait de sa première participation. Éliminé en quarts de finale, le double champion d'Europe a remporté son premier combat en repêchage et devait ensuite affronter l'Italien Vito

Dell'Aquila, champion olympique en titre, qui a déclaré forfait. « Ah ouais ? Let's gooo ! C'est vrai ? OK ! Bah, bénéfice », a sobriement réagi le Français lorsqu'un journaliste lui a appris l'information en direct, au Grand Palais. La séquence, pleine de flegme, fait depuis le tour des réseaux sociaux. Éliminé lui aussi en quarts de finale jeudi, par l'Espagnol Javier Perez, Souleyman Alaphilippe, 21 ans, n'a pas été repêché dans la catégorie des -68 kg. A.B.



Le Village olympique de Paris 2024. C'est à partir des Jeux de Séoul, en 1988, que la distribution de préservatifs a été mise en place. CHINA NEWS SERVICE VIA GETTY IMAGES

Le Village olympique, capitale du vice, entre mythe et réalité

Gilles Fester

Après leurs épreuves, les athlètes n'hésitent pas à se lâcher et à faire la fête. Deux cent mille préservatifs ont été distribués.

Il y a les chiffres d'abord. Ceux qui donnent un petit coup de chaud : 200 000 préservatifs mis à disposition des 14 500 sportifs et leur encadrement pour quinze jours. On a fait le calcul : l'équivalent d'une bande de latex de près de trente-cinq kilomètres, de quoi faire le tour du périmètre parisien ! En prenant possession de sa chambre à Paris, Marseille, Châteauroux ou Tahiti, chaque athlète, quel que soit son sexe, a eu le droit à sa petite pochette créée en plus de quelques cadeaux de bienvenue. Une montagne de préservatifs à laquelle il faut y ajouter 10 000 exemplaires sans latex (pour ceux qui sont allergiques au suc végétal) et 20 000 protections appelées avec poésie digues buccales (protection en cas de sexe oral).

Il y a ensuite les petites phrases qui alimentent la fantasmagorie autour du village. Comme celle lâchée par Daniel Costantini, entraîneur de l'équipe de France de handball dans *L'Équipe*, après la quatrième place des Bleus à Atlanta en 1996 : « Au moins, on aura une bonne équipe de water-polo dans vingt ans. » Les filles de la natation synchronisée qui avaient batifolé avec les Bleus aux États-Unis ont certainement dû apprécier... Celle de Hope Solo, la gardienne de l'équipe de football américaine, avant les Jeux de Londres (2012) qui avait vu « des gens coucher à l'air libre. Sur les pelouses, entre les bâtiments, les gens se lâchent et deviennent "dirty" ». Et d'ajouter : « Dans ce type d'événements qui ne vous arrive qu'une seule fois dans votre vie, vous voulez vous créer des souvenirs, aussi bien sexuels, festifs ou sportifs. » Ou encore cette déclaration de Ryan Lochte, nageur américain et ex-grand rival de Michael Phelps, estimant que « 70 % à 75 % des athlètes » avaient des relations intimes lors des Jeux. « J'avais une petite amie (à Rio, NDLR), et c'était une grave erreur », avait confessé l'homme aux six sacres olympiques.

Enfin, il y a ces scènes aperçues au détour du village ou dans les villes hôtes des JO, dans les lieux nocturnes, anecdotes impossibles à publier ou alors en les édulcorant, comme celle concernant un tennismen français encaissant à Pékin en 2008 un bourre-pif d'un nageur mécontent après l'avoir vu avec sa compagne, championne olympique, dans un contact un peu trop rapproché.

Deux cent trente mille protections pour Paris 2024, c'est beaucoup. On est quand même loin du record de Rio (450 000), mais bien au-dessus du petit « cru » des Jeux de Tokyo (150 000). Normal, le Covid était passé par là. Mais c'est bien plus qu'à

Athènes en 2004 (130 000), seize ans après la première introduction des préservatifs au village des Jeux d'été de Séoul (1988). Des chiffres qui font tourner la tête et contribuent à donner au Village olympique une réputation d'orgie romaine toute les quatre ans. « Au village, tu as 10 000 mômes qui ont travaillé comme des chiens pour en arriver là. Médaille ou pas, ils veulent savourer ce moment et relâcher toute la pression accumulée. C'est le culte du corps et le règne du physique de dieux et de déesses, et les athlètes ont conscience de former une élite de leur génération, alors forcément, ça se rapproche beaucoup », plante Brahim Asloum, champion olympique de boxe à Sydney en 2000. « Tu croises aussi des garçons et des filles qui ne sont jamais sortis de chez eux, qui ont laissé leurs parents à l'autre bout de la planète. Il y a un lâcher-prise évident et beaucoup moins de chichis pour les rencontres qu'en temps normal, ajoute-t-il. Tout le monde se parle, tout le monde est heureux d'échanger avec d'autres nations, que tu sois une star ou un inconnu. C'est normal au Village olympique, pas dans la vraie vie. »

« Je me souviens qu'en 2008 à Pékin mon entraîneur m'avait un peu rappelé à l'ordre à l'issue de la première journée. Mais je connais des athlètes qui étaient très bons, qui avaient le potentiel pour être champions olympiques et qui n'ont jamais rien fait, car ils se sont perdus en rentrant au Village »

« Dans ce type d'événements qui ne vous arrive qu'une seule fois dans votre vie, vous voulez vous créer des souvenirs, aussi bien sexuels, festifs ou sportifs »

Hope Solo Footballeuse américaine

olympique. Ils n'étaient plus là pour performer, juste pour vivre les Jeux », glisse Alain Bernard, champion olympique du 50 m nage libre en Chine. « C'est "L'île de la tentation", confirme l'ancien perchiste Renaud Lavillénie. À Londres, ma finale était l'avant-dernier jour des Jeux, et il était hors de question que je sorte de ma bulle avant. Et ce, malgré les tentations, car à ce moment-là, je peux vous dire que je voyais des sportifs qui entraient de soirée et tout. Mais si tu sais pourquoi tu es là... »

En Australie, Asloum s'était aussi tenu à l'écart des bacchanales qui fleurissent au sein du village. Au prix d'une volonté de fer. « Une histoire de cul ne vaudra jamais une médaille d'or », tranche-t-il avant de

revenir sur le jour précédant sa finale olympique. « J'avais une maisonnette collée à celle des handballeurs. Ils ont fait la fête toute la nuit, et je n'arrivais pas à dormir. Je testais toutes les positions avec une petite voix me disant "Vas-y Brahim, descends des chiens pour en arriver là. Médaille ou pas, ils veulent savourer ce moment et relâcher toute la pression accumulée. C'est le culte du corps et le règne du physique de dieux et de déesses, et les athlètes ont conscience de former une élite de leur génération, alors forcément, ça se rapproche beaucoup", plante Brahim Asloum, champion olympique de boxe à Sydney en 2000. « Tu croises aussi des garçons et des filles qui ne sont jamais sortis de chez eux, qui ont laissé leurs parents à l'autre bout de la planète. Il y a un lâcher-prise évident et beaucoup moins de chichis pour les rencontres qu'en temps normal, ajoute-t-il. Tout le monde se parle, tout le monde est heureux d'échanger avec d'autres nations, que tu sois une star ou un inconnu. C'est normal au Village olympique, pas dans la vraie vie. »

D'autres ont payé pour apprendre, se laissant parfois attraper par les griffes de l'éparpillement. « À Rio, c'était nos premiers JO. On s'est fait happer par ce truc de village. On avait tous à peine la vingtaine. C'est Disneyland quand tu arrives, c'est une fourmilière, il y a des choses à voir et à faire partout, tu vois des stars. Tu dépenses énormément d'énergie là-dedans », avoue Nicolas Le Goff, finaliste avec l'équipe de France de volley. Au sein du village, les

possibilités de rencontres ont été démultipliées avec les applis de rencontres ces dernières années. Aux JO d'hiver de Pyeongchang (Corée du Sud) en 2018, l'application de rencontres Tinder avait ainsi vu son utilisation grimper de 350 % sur place ! Le succès est tel que certains éditeurs d'applications ont dû limiter certaines fonctionnalités dans la zone du village afin de garantir la confidentialité des athlètes. La géolocalisation via l'appli Grindr, privilégiée par les personnes de la communauté LGBTQ, a ainsi été désactivée. « L'utilisation peut exposer au risque d'être démasqué par des personnes curieuses qui pourraient essayer de l'identifier sur l'application », a mis en garde l'entreprise américaine fin juillet.

« Je n'ai jamais vu un seul préservatif aux Jeux olympiques. J'entends des histoires selon lesquelles c'est un événement festif et sexuel et je dis : "Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez" »

Steve Holcomb

Champion olympique de bobsleigh

Double champion olympique en 2008 et 2012, Jérôme Fernandez a connu quatre villages olympiques en l'espace de douze ans, avec une sélection dont la réputation n'est plus à faire en matière de troisième mi-temps. Une étiquette que le colosse de 1,99 assume, mais tient tout de même à nuancer pendant les JO. « Au hand, la compétition s'étale sur la quinzaine, on joue toutes les deux jours. On était au village, super sérieux. Une fois la compétition terminée, et c'est valable pour tout le monde, on lâche les chevaux », sourit-il. « Dans le bâtiment de l'équipe de France, il règne une ambiance super conviviale. L'immense majorité des athlètes savent qu'ils n'ont aucune chance de décrocher une médaille, mais veulent vivre pleinement cette expérience. Malgré tout, personne n'ose déranger ceux qui se préparent pour aller chercher un titre. Dans les chambres, ce n'est pas la nouba toutes les nuits, même si beaucoup de couples se forment », ajoute « Fernandez », qui a perçu une évolution au fil des Jeux olympiques. « Notre génération était déjà beaucoup plus calme que la précédente, et les jeunes aujourd'hui le sont encore plus, ça n'a rien à voir », assure-t-il.

Un autre handballeur qui fut de l'épopée de l'équipe de France en 1992, sur-

nommée les « Barjots », témoigne mais préfère garder l'anonymat. « Je ne ressens pas les vieux dossiers (rires), mais j'ai vu beaucoup d'excès. Au village mais aussi à l'extérieur, surtout dans les lieux nocturnes. Les JO c'est euphorisant, ça emporte tout, surtout lorsque vous avez de l'or autour du cou. Les sportifs sont très sollicités en boîte de nuit ou se mêlent les organisateurs, les athlètes et les médias aussi. J'ai le souvenir de nageurs particulièrement bouillants (rires). Tout le monde en profitait et il y avait une règle tacite : tout ce qui se passait au village ne devait pas sortir du lieu », souffle ce solide gaillard.

Une omerta qui contribue certainement aussi à alimenter le mythe d'un lieu de débauche, une image sans doute un peu travestie. « Je n'ai jamais vu un seul préservatif aux Jeux olympiques, avait plaisanté le champion olympique de bobsleigh Steve Holcomb dans la presse américaine. J'entends des histoires selon lesquelles c'est un événement festif et sexuel et je dis : "Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez". » Même son de cloche chez Caitlin Cahow, une des hockeyeuses américaines, médaillée d'argent à Vancouver : « Je trouve ça drôle qu'il y ait toute cette mystique. En réalité, nous en plaisantons parce que nous ne pensons pas que ce soit la réalité. »

Jérôme Fernandez, le médaillé de bronze français à Barcelone, a lui aussi constaté un assagissement des nouvelles générations, notamment parce que les athlètes restent moins longtemps au village qu'à une certaine époque « par souci d'économies des délégations, sans doute », mais surtout en raison des réseaux sociaux. « Il n'y avait pas tout ça à notre époque. Je ne recommencerais pas ce que j'ai fait aujourd'hui en prenant le risque de me retrouver en photo dans un drôle d'état et accompagné », explique-t-il. Une menace qui n'existait pas en 1976, lorsque Michel Platini a goûté aux Jeux olympiques à Montréal. « C'était la fête au village (rires). On s'est éclatés, je n'étais pas marié et célibataire. Après notre élimination, on est restés quinze jours après là-bas. Quand tu te promènes à Montréal à 20 ans, avec le jean et le survêtement France... (il sourit) Tu avais tout qui s'ouvrait ! C'était exceptionnel », expliquait récemment la légende des Bleus au Figaro. Pendant l'altma-gie de la flamme, lors de la cérémonie d'ouverture, je me souviens qu'on allait draguer les Suédoises, les Norvégiennes, c'était magnifique d'aller les mater. Ce sont des souvenirs de jeunesse. Est-ce que cela a changé aujourd'hui, les JO ? Je ne suis pas certain. » ■



Comme on le voit sur ce message, diffusé sur Facebook par le comité olympique d'Aruba, une petite île de la mer des Caraïbes située au large des côtes du Venezuela, les athlètes ont trouvé un stock de préservatifs en arrivant au Village olympique.

COMITÉ OLYMPIQUE D'ARUBA

Jakub Jozef Orlinski : « Le breaking est aussi une discipline de l'esprit »

Thierry Hillériteau

Très en vue, le contre-ténor polonais pratique le breaking à haut niveau, comme on a pu le voir lors de la cérémonie d'ouverture.

Star de L'Olympiade de Vivaldi le mois dernier au Théâtre des Champs-Élysées, le contre-ténor vedette publiera à la rentrée son sixième album chez Erato (*LetsBaRock*, surprenant disque de reprises baroques réarrangées à la manière jazz, rock ou pop). Il était l'un des invités surprises de la cérémonie d'ouverture, le 26 juillet dernier. Esquissant, avant d'entonner *Viens, Hymen*, des *Indes Galantes* de Rameau, sous une pluie battante, plusieurs figures de breakdance. Discipline qui fait cette année son entrée aux JO et dont il est lui-même un fervent adepte, ayant remporté dans sa Pologne natale plusieurs compétitions.

LE FIGARO. - Qu'est-ce qui pousse un contre-ténor nourri d'opéra baroque à s'intéresser au breaking ?
JAKUB JOZEF ORLINSKI - La curiosité et le besoin de créativité. J'ai commencé à chanter dès l'âge de 8 ans dans un chœur dont le répertoire allait du Moyen Âge à la pop. Quelques années plus tard, lorsque nous avons décidé de monter un petit ensemble vocal avec une bande d'amis, on a tiré au sort celui qui chanterait la partie d'alto et c'est tombé sur moi. À cette époque, en Pologne, la voix de contre-ténor

n'était pas aussi développée qu'en France. Nous n'avions que très peu de références. Mais je me suis pris au jeu de cette tessiture, de son répertoire, et de sa singularité qui permet de sortir du cadre strictement classique. Il en va de même pour le breaking. J'ai toujours été fou de sports de glisse en tous genres. Cela canalise mon hyperactivité. Skate, roller, snowboard... J'ai tout essayé. Quand j'ai découvert le breaking à 18 ans, ce fut un coup de foudre. Cette discipline combine la créativité à laquelle je suis attaché, ayant grandi dans une famille d'artistes, à cette sensation de liberté et de physicalité que je trouvais dans les sports de glisse.

Être b-boy change-t-il votre rapport à la scène en tant que chanteur ?
En termes de physicalité, le breaking m'a permis de développer certaines capacités vocales que je n'aurais sans doute pas pu atteindre aussi facilement. Notamment en termes d'agilité. La difficulté du répertoire de contre-ténor, qui emprunte beaucoup aux musiques composées pour les castrats, réside dans son côté virtuose. Les brusques changements d'intervalle ou de tempo, les vocalises, les longues tenues sur des notes extrêmes... Tout cela induit une vision acrobatique de la musique, de la voix et du corps



« J'ai eu l'occasion de participer à plusieurs compétitions internationales et pu mesurer la discipline sportive que demande la pratique du breaking à haut niveau », confie Jakub Jozef Orlinski.

qui est très proche de la dimension acrobatique du breaking. De même, les metteurs en scène d'opéra demandent aujourd'hui des choses très physiques qui peuvent sembler contradictoires avec le chant. Là encore, le breaking permet de mieux appréhender ces mouvements contraires. Comme il m'a permis, au début de ma carrière, à mieux appréhender les auditions.

Dans quel sens ?
Le breaking n'est pas qu'une discipline du corps. C'est aussi une discipline de l'esprit, et une manière d'embrasser la scène qui a beaucoup à voir avec l'opéra. Lorsque vous faites une démonstration de breakdance, il y a cette notion de cercle qui est très forte. Avant votre solo, vous devez entrer dans le cercle. Et une fois dedans, « faire le show » pour que le public se sente entraîné dans ce cercle avec vous. C'est comme une déclaration

d'amour. Cette dimension performative m'a donné énormément confiance en moi lorsque je devais passer mes premières auditions. Et, toujours aujourd'hui, j'y pense chaque fois que je rentre en scène.

Art ou sport, alors ?
Art. Je sais que la question a énormément divisé avant l'entrée du breaking dans ces JO, et qu'elle continue de le faire. À titre personnel, je m'entraîne au minimum tous les deux jours. J'ai eu l'occasion de participer à plusieurs compétitions internationales et pu mesurer la discipline sportive que demande la pratique du breaking à haut niveau. Avec son lot de préparation physique, ses thérapeutes spécialisés. Mais la créativité artistique reste à l'origine du breaking et doit demeurer en son centre. L'un des points d'achoppement est le critère de notation. Ce n'est pas comme pour la course ou l'escrime. Il y a une part de

subjectivité dans l'appréciation qui fait qu'on ne pourra jamais noter le breaking parfaitement. Néanmoins, je persiste à penser que cette entrée est une excellente chose. Pour la visibilité que ça va lui apporter et les vocations que ça peut susciter.

Une semaine avant la cérémonie d'ouverture, vous en faisiez d'ailleurs déjà la promotion sur scène, dans L'Olympiade de Vivaldi au Théâtre des Champs-Élysées, où vous chantiez mais dansiez en même temps...
Oui. Et je dois dire qu'avoir pu vivre d'ailleurs près l'ambiance unique de ces Jeux de Paris, qui pour moi resteront comme les plus festifs de l'histoire des JO, est une source d'inspiration qui va me marquer pour longtemps. ■

➔ Lire aussi PAGE 30

Quand l'affiche des JO faisait appel aux plus grands artistes

Valérie Duponchelle

UNE ŒUVRE, UN SPORT De David Hockney à Pierre Soulages, de Robert Rauschenberg à Roy Lichtenstein, tous les grands noms ont œuvré pour les Olympiades.

Un homme qui plonge du haut de l'affiche dans les eaux miroitantes de la piscine, c'est le plus iconique du Britannique David Hockney, à l'œuvre pour les JO de Munich en 1972. Dans les bassins, Mark Spitz, le prodigieux nageur américain aux 7 médailles d'or. Et, sur le papier, une référence à *A Bigger Splash*, 1967, vision du peintre anglais sous le charme de la Californie et trésor, depuis 1981, de la Tate Britain, à Londres. Mystère de l'œuvre avec son plongeon sans plongeur et ses seules éclaboussures à l'écho homoérotique. L'époque parle alors directement à l'époque, la jeunesse de l'art répond à la celle des athlètes. Hockney

reviendra avec ses fantastiques mosaïques photographiques qui décortiquent le mouvement pour les JO d'hiver de Sarajevo en 1984.

Empaquétées comme des vestiges par feu Christo (1935-2020), les nobles statues de la Glyptothèque de Munich, face aux collections d'antiquités du Staatliche Antikensammlungen, deviennent une ligne d'ombres. C'est l'affiche, composée par Christo comme un film constructiviste, pour les JO de Séoul en 1988. Un entrelacs de rubans bleus ? Du pur Soulages mais qui oublie le noir. Et aussi un photomontage de l'annonciateur du pop art, Robert Rauschenberg. Quelle année ! Cet artiste de l'invention

reviendra à l'affiche des JO de Los Angeles 1984 avec un autre collage photographique fragmenté.

Hommage à Matisse

Un saphin vert sur fond de brouillard rouge, un nuage de bleus et un tourbillon de formes, c'est l'hommage à Matisse du peintre anglais Howard Hodgkin (1932-2017) pour les JO d'hiver de Sarajevo en 1984, puis pour les Olympiades de Londres en 2012. « *You inspire me with your determination and I love you* », se disent les deux oiseaux peints au vol par la Britannique Tracey Emin, pour les mêmes JO de Londres. Sa compatriote, Rachel Whiteread, fait éclorre les cercles olympi-



Robert Rauschenberg, affiche des JO de Los Angeles 1984.
CEDRIC SASSI/ROBERT RAUSCHENBERG FOUNDATION/ADAGP, PARIS, 2024/
INTERNATIONAL OLYMPIC COMMITTEE/COURTESY OLYMPIC MUSEUM, LAUSANNE, SWITZERLAND

ques comme des bulles de savon. De Man Ray à Duane Hanson, de Picasso à Zao Wou-ki, de Keith Haring à Andy Warhol et Ed Ruscha, tous les grands noms de l'art ont eu la flamme olympique.

La Galerie Gagosian en présente un best of, issu de la collection du Musée olympique de Lausanne, à ses deux adresses parisiennes. C'est à la fois rassurant sur le pouvoir de l'histoire de l'art. Et inquiétant, si l'on compare ces maîtres de l'art « postwar » aux six Vénus de Milo avec bras et couleurs flash du Marseillais Laurent Perbos, plantées grâce au soutien de ses collectionneurs belges devant

l'Assemblée nationale (le groupe Uho-geste, chacune des sculptures incarne l'esprit du sportif qui se démarque par ses valeurs et son fairplay. Elles évoquent des sports variés des Jeux olympiques et paralympiques (basket, boxe, javelot, para-tir à l'art, surf et tennis), reflétant l'évolution et la diversité de ces événements historiques », promeut Documents d'artistes Provence-Alpes-Côte d'Azur, qui édite en ligne des dossiers d'artistes. Instagram adore. Le monde de l'art est horrifié. ■
« The Art of the Olympics », à la galerie Gagosian, à Paris, 9, rue de Castiglione (1^{er}) et 4, rue de Pontthieu (8^e).

Comment le sport est devenu un choc entre puissances

Sébastien Lapaque

UN LIVRE DANS LA COURSE La revue « Hérodote » s'interroge sur le nombre croissant des entorses faites au rêve initial d'ouverture des JO.

À Berlin en 1936, à Moscou en 1980, à Los Angeles en 1984, à Barcelone en 1992 - au cœur d'une parenthèse enchantée où l'on a cru advenue la « fin de l'histoire » -, à Sotchi en 2014, à Pékin en 2018... Il n'a échappé à aucun observateur de ce que l'historien George L. Mosse a nommé mal « brutalisation du monde » que les Jeux olympiques s'apparentaient désormais à une guerre continuée par d'autres moyens. Qu'importe la couleur des drapeaux. « Les régimes jadis opposés par l'idéologie sont

maintenant étroitement liés par la technique », observait Georges Bernanos dans *La France contre les robots*, un livre à méditer à l'heure où le sport s'apparente davantage à un choc entre puissances qu'à un affrontement entre athlètes. Tout potentiel réclame des médailles, tout dictateur veut des vainqueurs, tout peuple veut des champions et les chefs des grandes puissances occidentales bombent le torse en entendant résonner l'hymne national.

« Les Jeux olympiques actuels n'ont plus rien à voir avec ceux relancés par le baron

Pierre de Coubertin en 1894 », insiste la géographe Béatrice Giblin dans l'éditorial de la revue *Hérodote* consacré à la « Géopolitique de l'olympisme ». Prise d'otages, boycottage, États voyous interdits de stade, cyberattaques... Rien n'a été épargné au plus grand événement sportif du monde depuis l'assassinat de 11 athlètes israéliens par un commando de l'organisation palestinienne Septembre noir, à Munich, en 1972. La mondialisation de la fête - sa « cocacolonisation » jurent les esprits chagrins - ne va pas sans quelques entorses faites au rêve initial d'ouverture,

de diversité et d'universalité. Ce que rappellent les contributeurs de la revue, riche et variée, où l'évocation du coût faramineux de l'organisation des Jeux, des risques terroristes encourus par le pays hôte, des victimes sous stéroïdes et des discours idéolo-



giques nouvelles provoquées par « l'islamité affichée des vedettes du football, du basket et de l'athlétisme » fait passer au second plan la perspective d'exploits légendaires. Passionnant, implacable et glaçant.

Géopolitique de l'olympisme, Hérodote n°192, 1^{er} trimestre 2024, 152 p., 24 €. ■

Margaux Krehl

TENUES
ET POLÉMIQUES 6/6

Équipementier officiel des athlètes américains, Nike pensait soulever les foules avec ses tenues féminines olympiques...

Adominaux en béton, 1,78 m, et une paire de jambes qui courent le 400 mètres en moins de 53 secondes. Dans un Palais Brongniart transformé en temple du sport, Anna Cockrell, athlète américaine de 26 ans, parade. Si elle est là ce soir d'avril 2024, c'est qu'elle fait partie des 40 sportifs internationaux choisis par Nike pour présenter les tenues qu'ils porteront lors des Jeux olympiques de Paris. Pour Cockrell, une brassière et une culotte aux couleurs des États-Unis, quand ses compatriotes, la sprinteuse Sha'Carri Richardson et la spécialiste du 800 mètres Athing Mu, défilent respectivement vêtues d'une combinaison-short et d'un maillot bicoloré.

Alors que la fête bat son plein sous la voûte du Palais Brongniart, au même moment, de l'autre côté de l'Atlantique, le mécontentement enfle. L'Amérique vient de découvrir qu'en plus des trois modèles présentés à Paris, les athlètes féminines concourant aux Jeux se verraient proposer une tenue très, très échangée. Qu'importe que certains internautes y voient simplement un hommage appuyé aux justaucorps éphémères de Jane Fonda, d'Olivia Newton-John ou de Véronique et Davina, reines de l'aérobic. Chez les sportives, l'équipement ne passe pas. « Les athlètes professionnelles devraient être capables de concourir sans avoir à consacrer d'espace cérébral à une vigilance constante du pubis ou à la gymnastique mentale consistant à exposer chaque partie vulnérable de son corps », s'insurge l'ancienne championne américaine du 5 000 mètres, Laura Sherman. Il s'agit d'une tenue issue des forces patriarcales qui ne sont plus les bienvenues ni nécessaires pour attirer l'attention sur les sports féminins. »

Très vite, l'équipementier à la virgule monte au créneau, rappelant que le maillot fait partie de nombreuses op-



Sous le maillot, la controverse made in US

tions mises à disposition des membres de l'équipe. « (Nike) a conçu les kits d'athlétisme de Paris 2024 pour offrir aux athlètes une gamme de silhouettes adaptées aux différentes disciplines sportives, aux différents types de corps et aux différentes tailles, en privilégiant la

performance et une respirabilité maximale », rappelle John Hoke, directeur de l'innovation, dans un communiqué de presse. L'équipe d'athlétisme des États-Unis, elle, précise que la marque « a consulté les athlètes tout au long du processus de conception afin de s'assurer

L'athlète américaine Anna Cockrell, le 11 avril dernier lors de la présentation des tenues olympiques américaines par l'équipementier Nike, au Palais Brongniart, à Paris. DOMINIQUE MATRE/WWD VIA GETTY IMAGES

que tous sont à l'aise et que les uniformes sont bien adaptés à leurs épreuves respectives ».

Au-delà d'une polémique supplémentaire pour les Jeux de Paris, l'affaire du maillot met en lumière l'éternel sujet du corps féminin dans le sport. Qu'il soit trop couvert ou pas assez, « savoir comment les femmes doivent s'habiller pour faire du sport est, de longue date, l'objet d'une controverse récurrente », écrit la handballeuse française et sociologue du sport Béatrice Barbusse dans *Du sexisme dans le sport* (Anamosa, 2016). « Dès la fin du XIX^e siècle, on stigmatisait des "tenues indécentes". Il était impensable qu'une femme puisse laisser entrevoir quoi que ce soit de son corps. Nombreuses sont celles qui portaient des bérets sur la tête car il était mal vu qu'une femme fasse voir

« Savoir comment les femmes doivent s'habiller pour faire du sport est, de longue date, l'objet d'une controverse récurrente »

Béatrice Barbusse Handballeuse française et sociologue du sport

sa chevelure. C'était le cas par exemple des premières footballeuses. Avant les années 1910, il convenait de courir, de jouer au tennis et au football couverte de la tête aux pieds. »

Aujourd'hui, c'est plutôt l'inverse, l'hypersexualisation des sportives étant régulièrement pointée du doigt. En 2021, les membres de l'équipe norvégienne de beach handball avaient ainsi écopé d'une amende de 1500 euros après avoir troqué leur traditionnel bas de bikini contre un short lors de l'Euro 2021. Face à la controverse, la Fédération internationale de handball (IHF), qui stipulait à l'époque que « les joueuses doivent porter des bas de bikini (...) ajustés et échantonnés », dont « les côtés doivent être larges d'au maximum 10 cm », était revenue sur cette règle, autorisant le port du short pour les femmes – à condition qu'il soit « court et serré ». Quelques mois plus tôt, les gymnastes allemandes, elles, adoptaient l'académique (qui couvre intégralement le corps) pour protester « contre la sexualisation dans la gymnastique ». À Paris, loin des débats, Anna Cockrell et ses consœurs ne visent qu'une chose : l'or olympique. ■

Danser au rythme des soirées Fan Zoo



LES NUITS
DES JO
Joseph Ghosn

Pour comprendre une ville la nuit, il faut savoir apprécier l'ennui existentiel des chauffeurs de taxi qui n'ont, disent-ils, pas assez de travail en ce moment. Celui qui nous conduit, vers minuit, de la place Vendôme jusqu'à la porte d'Aubervilliers ne tarit pas d'histoires et d'explications sur cette période étrange qu'il traverse. « Ceux qui s'en sortent, ce sont les chauffeurs accrédités et les organisateurs des JO, qui peuvent se déplacer partout. Nous, on est à la ramasse... » Lorsqu'on lui demande si son chiffre d'affaires a baissé par rapport à celui de l'an dernier, il s'esclaffe nerveusement et la conversation s'arrête net. Nous nous rendons porte d'Aubervilliers, à la Station Gare des mines, une friche transformée en lieu de concerts et de soirées. On peut y danser jusqu'à pas d'heure, au son de DJ ou musiciens électroniques venus de partout. La programmation est pointue, défrichée, efficace. On croise souvent ici une jeune femme friande de sa liberté, curieuse de tout. Si vous voulez savoir ce que font vos enfants adolescents, la nuit, ainsi que ceux de vos collègues de bureau, venez faire un tour à la Station, ils y sont sûrement, un verre de kombucha à la main et un sourire hilare renforcé par le rythme de la nuit. La dernière fois que nous y étions, une amie qui venait d'avoir 30 ans confiait s'y sentir déjà un peu trop âgée, au milieu des autres – « Qu'est-ce que je fais là, je suis trop vieille, non ? »

Les JO ont dévoilé cela, dans le monde de la nuit : l'existence d'espaces, parfois à la périphérie de Paris, dans lesquels il est possible de passer des soirées, danser, faire la fête, dans des contextes dépayssants, hors des normes classiques

Depuis le 24 juillet, la Station accueille une soirée nommée « Fan Zoo », en hommage aux fan-zones des JO, qui a lieu durant la durée des Jeux, du mercredi au samedi. Plusieurs DJ et musiciens chaque fois, et autant de promesses.

Les gens qui sont là semblent d'une douceur infinie. Deux garçons nous demandent 1 euro pour compléter leur monnaie et se payer leurs verres. Des gamines et des gamins dansent sereinement sur une musique qui transporte loin, sans brutalité. On est hypnotisés, très vite. L'endroit fait songer à Berlin plutôt qu'à Paris, avec son bâtiment industriel, son grand espace qui donne l'impression d'être en jachère ou d'attendre une reconstruction qui n'arrivera jamais. De l'autre côté de la rue, à quelques mètres à peine, se dresse l'immeuble du 19^m, qui regroupe les ateliers des métiers d'art de Chanel. Deux lieux voisins qui racontent une certaine idée de Paris en 2024, et la capacité de la ville à se développer tout azimuts, tant qu'on ne la considère pas comme un musée. Les JO ont dévoilé cela, dans le monde de la nuit : l'existence d'espaces, parfois à la périphérie de Paris, dans lesquels il est possible de passer des soirées, danser, faire la fête, dans des contextes dépayssants, hors des normes classiques. Pour le week-end qui vient, le dernier des JO, on pourra ainsi passer des uns aux autres : samedi soir et dimanche on embarque sur *Le Barboteur*, péniche qui dérive le long du canal, pas loin de la porte de la Villette. On pourra aussi passer du temps à Boom Boom Villette, pour l'événement Breakdance x Fusion Concept, qui aura lieu le dimanche 1^{er} septembre au Zenith de Paris. Une façon de prolonger l'enthousiasme des JO et de leurs fan-zones, dès la rentrée. ■

Le Vésinet, douillet nid yvelinois

Martine Carret

Labellisée « Terre des Jeux 2024 », la seule « ville-parc » de France hérite d'un pas de tir à l'arc flambant neuf.

Il reviendra aux archers du club local. Au stade des Merlettes, le pas de tir à l'arc réalisé pour les athlètes sera « un héritage précieux des Jeux 2024 », s'y enorgueillit-on. Car Le Vésinet nourrit des projets sportifs ambitieux, avec des installations de rue. Il faut dire que l'air est plus pur qu'ailleurs dans cette commune d'Île-de-France qui a échappé comme nulle autre à l'urbanisation. Question d'histoire...

Dès 1863, un strict cahier d'urbanisme établi par l'industriel tourangeau Alphonse Pallu et son architecte agreste le comte de Choulot, fixe les règles de ce qui constitue l'un des premiers « lotissements » français. La bourgeoisie parisienne, qui s'aventure dans cette ancienne forêt d'Yveline pour y construire de magnifiques propriétés, n'a pas le droit d'implanter quelque industrie ou commerce que ce soit. Jardiniers et fleuristes sont, par contre, les bienvenus. L'idée qui prévaut est celle d'une « villégiature », pour passer « la saison » d'avril à octobre dans des splendeurs hôtelières particulières. Le tracé des avenues est modelé dans l'esprit d'une cité-jardin : 30 ha de coulees vertes sont tracées à travers des futaies, cinq lacs sont creusés et communiquent avec un réseau de rivières qui s'étire sur 4 km, des bosquets sont taillés, des cascades surgissent, des sentiers sont aménagés.

En sortant du RER à la station Le Vésinet-Le Pecq, optez pour la gigantesque avenue du Grand-Veneur. Au bout de l'allée ? Effet waouh. Un lac de 2,4 ha

abrite une île de 3 ha que ceinture le parc des Ibis. Les oiseaux gazouillent, les cygnes batifolent avec les canards. Parfois, un héron cendré se met à l'affût paisiblement sur un îlet, bougeant paresseusement lorsqu'une proie est à sa portée. « La naturalité de ce site est un exemple pour le développement d'une biodiversité urbaine saine, analyse Pascal Michel, fondateur de la société Hydrosphère, spécialisée dans la gestion des milieux aquatiques. Les plantes favorisent la présence d'insectes, dont les pollinisateurs. Les hélophytes sont propices aux amphibiens. »



Le lac du parc des Ibis en plein centre-ville du Vésinet, un refuge pour canards, cygnes et hérons.

Suivez la rivière qui mène au lac Supérieur, traversez le pont jusqu'au lac de Croissy. De là débute, près du temple protestant, édifié en 1880, le circuit des petites rivières. Gués, cascades, petits ponts, pelouses font varier la promenade tandis que de nombreux panneaux détaillent faune et flore. Ils rappellent aussi que donner du pain aux poissons et aux canards est une très mauvaise idée.

Architectures singulières

Puis le regard se pose sur ces villas aux architectures singulières. Arrêtez-vous devant la grille du 52, avenue Georges-Clemenceau. Édifiée par l'architecte vézignondin Louis Gilbert entre 1890 et 1891 dans un style Louis XIII, la Villa Beau-Chêne abrita Joséphine Baker de 1929 à 1947. On raconte qu'un jour sa guêpière Chiquita s'est enfuie, semant la panique dans les rues distinguées. La demeure est privée, mais son parc accessible lors des Journées du patrimoine. « Impossible de recenser toutes les demeures historiquement intéressantes », avertit Jean-Paul Debeaupuis, vice-président de la Société d'histoire du Vésinet, qui en recommande néanmoins quelques-unes. La villa Berthe (72, route de Montesson), la villa Marguerite (14, avenue de la Marguerite) et la villa Le Grand Lac (2, avenue des Courtils) ont toutes une histoire particulière que l'on apprend lors d'une visite guidée par des bénévoles de la Société d'initiatives et de défense du site du Vésinet. ■

+ CARNET DE ROUTE

SE RESTAURER

Au Pavillon des Ibis. Sur une île, son cadre bucolique avec vue imprenable sur le lac est tout simplement somptueux. Sa rotonde ressemble à un jardin d'hiver. Le cadre y est raffiné, avec des fauteuils en velours bleu dans la salle intérieure et des statues d'ibis. Le bâtiment date de 1900 et la gérante, Valérie Darnis, indique avoir tout rénové en 2018. Terrasse extérieure. Idéal pour les familles. Entrée : plat + dessert : 49 €. Menu enfants : 16 €. Tél. : 01 85 39 10 14 ; restaurant.lepavillon-desibis.com

DÉCOUVRIR LA HUBLOTIÈRE

Les prochaines portes ouvertes de la Villa Berthe, dite « La Hublotière », auront lieu du 6 au 8 septembre, puis du 13 au 15 et les 21 et 22 du mois. Entrée : 5 € ; lahublotiere.com

SE RENSEIGNER

Office de tourisme Saint-Germain-Boucles de Seine. Tél. : 01 30 87 20 63 ; seine-saintgermain.fr

HISTOIRES
DES JEUX

Jean-Julien Ezvan

Le légendaire Mark Spitz avait marqué l'histoire des JO en collectionnant 7 médailles d'or à Munich en 1972. À Pékin, son compatriote Michael Phelps en veut plus. Pour marquer l'histoire. Pour *Sports Illustrated*, Michael Phelps sera tour à tour « l'homme médaille », « le roi de la piscine », « le plus grand athlète olympique », « Il appartient à l'histoire. La plus grande performance olympique de tous les temps ne sera pas oubliée de sitôt », écrit le magazine sportif. À Pékin, en 2008, le nageur américain enchaîne presque sans respirer. Nage, se sèche, monte sur le podium, en redescend vite, se déshabille, replonge. En neuf jours, il avale 17 courses en 8 épreuves : 200 m nage libre, 100 m papillon (médaillé d'or pour 1 centième), 200 m papillon (épreuve durant laquelle ses lunettes se sont emplies d'eau), 200 m 4 nages, 400 m 4 nages, relais 4×100 m nage libre, relais 4×200 m nage libre, relais 4×100 m 4 nages. Signe 7 records du monde. « C'est inatteignable pour moi, et c'est inatteignable pour tout le monde », assurait pourtant l'Australien Ian Thorpe en 2004 au sujet de record de Mark Spitz.

« Il se marre, Michael Phelps. Il a réussi. Il a justifié des millions de longueurs à l'entraînement, l'insupportable stage de Colorado Springs, il y a quelques semaines, où Bob Bowman, son entraîneur de toujours, lui colla 70 séances sur 24 jours. « Parfois, il est dans l'eau, il souffre, je lui annonce la suite et je vois à sa tête qu'il n'y croit pas ! Ces séances les plus dures, ce sont mes préférées... » De la sueur, du talent, du bon p'tit gars parti de rien, voilà du rêve américain », écrit Le Figaro.

Dos de coccinelle

« Lorsque le nageur de 23 ans rentrera aux États-Unis, le détecteur de métaux de l'aéroport sera en ébullition. Sa mission impossible est triomphalement accomplie. Si les huit médailles d'or n'ont pas entièrement relégué Mark Spitz dans l'obscurité du milieu de tableau, elles confirment que Phelps est le Neptune de la piscine olympique et établissent un record que les générations futures auront du mal à éclipser », souligne le Guardian.

Michael Phelps, enfant hyperactif venu à la natation à 7 ans trouvera encore



Michael Phelps en or sur le podium du 400 m 4 nages, le 10 août 2008 à Pékin. DAVID GRAY / REUTERS

2008 : Michael Phelps, la preuve par 8

SÉRIE 17/18 - L'Américain a émerveillé le « cube d'eau » de Pékin en multipliant les titres.

un peu de place pour accrocher de nouvelles médailles (5 titres et 1 médaille d'argent) sur un torse solide lors de la dernière danse à Rio de Janeiro en 2016, il fera l'actualité avec un dos de coccinelle, traces liées à des ventouses héritées d'une pratique ancestrale qui favorisent le mouvement des cellules sous la peau, l'évacuation du stress. Une mode qui fera des adeptes. Denis Anguin, l'ancien entraîneur d'Alain Bernard, a, au Brésil, apprécié l'évolution de la star des bassins : « Quelle différence dans son attitude, ses regards, son plaisir de gagner ! À Pékin, il y avait toujours deux gardes du corps autour de lui, même au bassin d'échauffement, même à l'intérieur de l'équipe américaine, il était tout le temps très entouré. À

Rio, il faisait des selfies avec tout le monde. Il a le visage complètement détendu, il rigole. Il a passé des moments difficiles. Là, il a trouvé une espèce d'équilibre familial, une sérénité qui fait plaisir à voir. C'est la clé de ses résultats. Il est vraiment dans la natation pour s'amuser, se faire plaisir. Il n'était plus obligé de faire 8 titres, s'il en faisait 1, il en faisait 1... Il était d'une décontraction incroyable, avec un plaisir de nager formidable. »

Car, à l'ombre des titres qui en font le sportif le plus médaillé aux JO (28 médailles, dont 23 titres en 4 olympiades), sa vie d'homme à longterms porté de grandes souffrances. Il consultera, écrira, racontera la profondeur des affres traversées : « Nous ne sommes que des produits.

C'est effrayant. Et cela me brise le cœur. Nous sommes entourés de personnes qui prennent soin de notre santé physique, mais très peu qui s'occupent de notre santé mentale. (...) Après chaque JO, je pense que j'ai connu une période de dépression carabinée. Je ne voulais plus nager, je ne voulais même plus vivre. (...) On pense alors au suicide... »

Privé de son dernier record du monde en juillet 2023 lors des championnats du monde de Fukuoka par... Léon Marchand, entraîné par son ancien mentor Bob Bowman, la légende américaine a été un observateur attentif des épreuves de natation au cours desquelles le Français s'est illustré par ricochet. Pour s'inscrire dans une lignée prestigieuse... ■

La faille
Maxime
GroussetLA PIÉTONNE
DE PARIS
Madeleine Meteyer

« **L**e hasard est l'ombre de Dieu », dit un proverbe arabe, et, jeudi après-midi, Dieu m'a fait un sourire. Dix minutes après être arrivée au Club France - le pinacle des fanzones, ces enceintes festives avec écrans géants -, un léger mouvement de foule me pousse contre une barrière. En face d'une allée sur le stand EDF. Où le nageur Maxime Grousset, m'apprend une jeune fille tenant une pancarte avec sa photo, est attendu d'une minute à l'autre.

Déjà un attroupement se forme dans mon dos. Mon voisin s'appelle Hugo, il doit avoir 7 ans. De temps à autre, sa sœur Pauline essaie de lui voler sa place. Leur père tente de la raisonner : « Tu es plus grande, c'est normal que tu le laisses devant. » Nous ne sommes plus dix à attendre mais soixante. Nos emplacements valent cher. Pauline le sait et tente encore de déloger son frère. « Si tu recommences, prévient le père, je te mets au coin là-bas. » « Mais je ne vois rien », sanglote Pauline. Derrière, la foule pousse. Pauline réclame sa mère. « Toi, tu restes là », dit le père à Hugo. Il emmène sa fille. Les employés EDF se font des chuchotements. On entend « Ouais, Maxime ». Le médaillé de bronze du 4×100 m - à qui on doit un 100 m papillon remarquable au relais du 4×100 m 4 nages - arrive comme un acteur. Il présente sa médaille, signe des autographes, le petit Hugo exulte : le champion l'a topé. Il est tout près de nous, des spectateurs l'enlacent. « Maxiiiiime ! », hurlent des filles. Je m'extirpe de la foule, émue, un peu gênée. « Il doit accepter tous les selfies ou quoi ? » s'exclame quelqu'un ; « Le pauvre, il ne sait pas où donner de la tête », plaignait un autre.

« Faut faire la queue partout, mon cœur »

À l'origine, j'étais venue au Club France pour faire une bonne action. Venger ceux qui n'ont pas encore pu y entrer - j'en ai croisé plusieurs - en écrivant une chronique vitrioleuse pour affirmer à quel point ça ne vaut pas le coup de payer 5 euros et de faire la queue des plombes.

Avant Maxime Grousset, l'entreprise d'agreur médiatisée avait bien commencé. Au stand Danette, j'ai vu des visiteurs s'enfermer dans une loge plastiquée où ils sont invités à hurler pour démontrer leur ethos de supporter. Je les ai entendus s'égoïsser, adultes comme enfants. Près d'un stand de nourriture, j'ai entendu des plaintes. Dix balles la salade de lentilles et vu la taille, il en faut deux pour te caler ; cinq euros la conserve, c'est un peu excessif.

Au stand Carrefour, où l'écri-museuse Laura Flessel dédicait des choses - papiers, casquettes, tee-shirts -, une mère a soupiré : Faut faire la queue partout, mon cœur. Mais que voulez-vous, nous avons tous nos failles. La mienne s'appelle Grousset. Son 100 m papillon m'est resté dans le cœur, où il a rejoint celui réalisé au Japon en 2023. J'ai mieux compris l'endroit. Y déambulant, j'ai eu le plaisir d'y rencontrer Pierre et Elsa, un géomètre, une fonctionnaire, des fans de saut à la perche - c'est très rare d'en croiser - qui avaient assisté à la prouesse du Suédois Armand Duplantis. Le regard plus amène, j'ai mieux apprécié les écrans géants parfaitement disposés sur des pelouses immenses, les stands où enfants comme adultes peuvent apprendre les rudiments du judo, de l'escrime.

J'ai recroisé Hugo qui auprès de sa mère se plaignait que sa sœur ait eu, elle, droit à une photo avec Maxime Grousset. Aux dernières nouvelles, il reste des créneaux pour les jours à venir. Et pendant les Paralympiques, la fan-zone est gratuite. ■

Pour la beauté du geste : NATATION ARTISTIQUE

Les nageuses font preuve de force, de performance artistique, d'acrobaties et de puissance avec des mouvements synchronisés avec les autres nageurs et la musique.

Les lunettes de natation ne sont pas autorisées sauf pour des raisons médicales.

La chevelure est maintenue avec de la gélatine, elle reste en place même lors de mouvements complexes.

L'expression du visage doit correspondre à l'ambiance de la musique.

Un programme par équipe ne peut avoir que huit nageuses.

Pince-nez

Maquillage résistant à l'eau

Les rebords et le fond du bassin ne peuvent pas être utilisés comme supports.

Le maillot de bain, magnifiquement décoré ne doit pas être transparent.

• Les règles

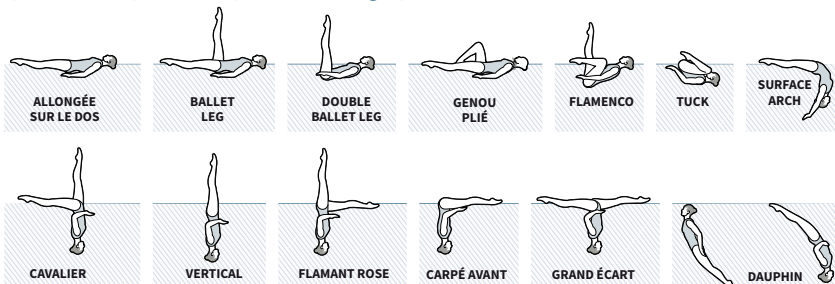
Cette discipline est traditionnellement réservée aux femmes, mais, pour la première fois à Paris 2024, les hommes peuvent participer aux épreuves de la natation artistique (lors des équipes mixtes).

Chaque équipe exécute deux chorégraphies. Les performances sont notées sur la synchronisation, la difficulté, la technique et la chorégraphie.

Positions de base

• Épreuve technique d'une durée de 2 minutes et 50 secondes, qui doit contenir cinq figures imposées

• Programme libre d'une durée de 3 à 4 minutes



Sources : Reuters, Olympedia
Illustration principale : Catherine Tai
Infographie : LE FIGARO